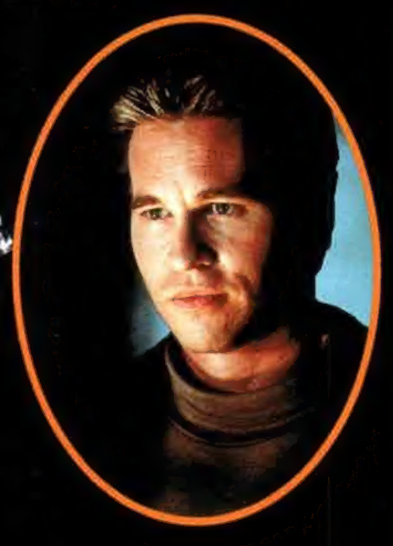
LE MONDE PERDU : Steven Spielberg rouvre le Jurassic Park !



68



VAL KILMER
un SAINT
sans auréole



SPEED 2
SANDRA BULLOCK
piégée en
haute mer

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 68 - 25,00 F - RD

DOBERMANN

Le polar trash et teigneux de Jan Kounen

SOMMAIRE



DOUBLE TEAM : P. 24.

IMPACT 68, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Hervé Dante - Bill George - Cyrille Giraud - Léonard Haddad - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Mansart Team **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** juin 1997 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°68** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Chrystel Bourgeois - Michel Burstein - Laurence Churlaud - Françoise Dessaigne - Sylvie Forestier - Joëlle François - François Frey - François Guerrar - Sybil Hanhart - Fabienne Isnard - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Pascal Launay - Laurence Laurelut - Nathalie Letourneur - Carlo Levy - Corinne Licoppe - Fanny Loui - Aliette Maillard - Elizabeth Meunier - Christine Nicolaÿ - Gilles Polinien - André-Paul Ricci - Nicolas Trout - Céline Vincent - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO


DOBERMANN : P. 12.



BEAVIS ET BUTT-HEAD SE FONT L'AMERIQUE : P. 28.


LE MONDE PERDU : P. 8.

Une remarque perfide pour commencer. Dans le dernier numéro de *Studio*, un dossier est consacré au sang neuf qui coule dans les veines et artères du cinéma français. Formidable comme dirait Philippe Gildas. Sauf que l'article en question se permet ce qu'on ne doit pas se permettre. Pour mieux insister sur l'homogénéité du mouvement, sur la montée en puissance de cette «nouvelle vague» dont tous les membres seraient copains comme cochons, l'auteur se fend de la description lyrique de la réunion de, notamment, Luc Besson (**Le Cinquième Elément**), Mathieu Kassovitz (**La Haine**), Nicolas Boukhrief (**Va Mourire !**) et Christophe Gans (**Crying Freeman**) autour de la même table durant le dernier festival de Cannes. Dans la «boîte» *Canal +* pour être précis. Une rencontre illusoire, en partie du moins, car la dernière rencontre Gans/Besson remonte à loin. A l'époque où Gans exerçait la profession de journaliste ! Peut-être son hologramme l'a-t-il remplacé durant cette réunion trop belle pour être vraie. Pourquoi pas Jean-Pierre Jeunet, à ce moment-là aux Etats-Unis à bosser sur **Alien Resurrection**, pendant qu'on y est !

Il n'y a donc de conférence au sommet des jeunes talents du cinéma français que dans l'imagination fertile des signataires du dossier. Quoiqu'il en soit, le dossier en question ne se trompe pas en affirmant que les choses sont en train de changer dans notre beau pays. Dans le landerneau cinématographique. Chez les professionnels de la profession dont les plus parcheminés commencent à couler des retraites paisibles. Les jeunes tournent. Et tournent ce qui leur plaît, ce dont ils rêvent. Des rêves qui n'empruntent pas les chemins balisés du drame intimiste, de la comédie dramatique ou du «moi je». Pas de complexe post-Nouvelle Vague chez eux. Pas plus de complexe vis-à-vis d'Hollywood et de ses miroirs aux alouettes. En France, ils veulent y demeurer pour faire le cinéma qui leur plaît. Un cinéma que l'on croyait perdu. Dont les producteurs avaient abandonné les parts de marché aux Américains. Un cinéma populaire de qualité, capable de rivaliser avec les films US. De l'action, du fantastique, du social décapant, de la comédie...

Delicatessen et **La Cité des Enfants Perdus** de Jeunet & Caro amorcent un changement qui s'accentue aujourd'hui. Parce que Gans prépare son **Némo** d'après Jules Verne. Parce que Besson fait un malheur avec un **Cinquième Elément** meilleur que la daube que l'on attendait, et qui ne justifie pas un tel déchaînement de haine critique. Parce que Jan Kounen promène actuellement son **Dobermann** dans une combinaison appréciable de salles. Parce que se pointent d'autres films (**Mordbüro**, **Les Milles Merveilles de l'Univers**...) qui témoignent de l'effervescence actuelle. Parce que les projets audacieux abondent. Que le fantastique, la science-fiction et l'action ne font plus peur. Bref, les mentalités évoluent dans le bon sens. Une cure prolongée de rajeunissement se met progressivement en place. Les jeunes sont désormais pris au sérieux. Ça bouge même dans les chaînes de télévision. Récemment, *France 2* a programmé deux téléfilms de science-fiction (français) et un conte fantastique (français). Franchement, ils ne constituent pas des réussites, mais leur seule existence atteste d'un changement de cap généralisé.

Quand il boucle **Dobermann** pour 33 millions de francs (soit environ six millions de dollars), Jan Kounen affirme, preuve à l'appui, que l'action, pourtant pétaradante et pas radine, ne ruine pas forcément ses bailleurs de fonds. Elle peut même remplir leurs bas de laine lorsque le film trouve un distributeur aussi puissant que *Miramax* aux Etats-Unis. Un distributeur qui met à sa disposition plus de 1.000 écrans. C'est le cas de **Dobermann** !

Marc TOULLEC

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

007 : nouvelles du front

On commence à en savoir plus sur le prochain **James Bond**, dix-huitième du nom : **Demain ne Meurt Jamais**. D'abord que Martin Campbell, réalisateur de **GoldenEye**, a été écarté du projet pour cause d'exigences financières trop astronomiques. Arrive ensuite une nouvelle «girl» : la brune Teri Hatcher, fiancée de Superman dans la série ***Loïs & Clark***. Elle interprète l'épouse d'un magnat de la communication, ex-maîtresse de 007 avec qui son mari croise aujourd'hui le fer. Entre Ted Turner et Rupert Murdock, celui-ci (Jonathan **Brazil** Pryce) use de l'information comme d'une arme mortelle pour le contrôle de la planète. James Bond lui met quelques os dans la moulinette, secondé de Wai Lin, une mystérieuse beauté chinoise incarnée par Michelle Yeoh. Après un préambule situé sur les sommets du Khyber Pass, patelin haut perché où l'agent préféré de sa Gracieuse Majesté met fin à un trafic d'armes, **Demain ne Meurt Jamais** prend des proportions à l'échelon planétaire. Proportions qui incluent des séquences sous-marines de combat, un guet-apens très destructeur dans un musée militaire et l'intervention de la Royal Navy dans les mers de Chine... Les



■ *Pierce Brosnan dans* DEMAIN NE MEURT JAMAIS ■

nostalgiques du 007 d'antan seront satisfaits d'apprendre que leur héros renoue avec sa bonne vieille BMW truffée de gadgets électroniques, dont quelques missiles Stinger...
Petit couac avant le début des prises de vues : le gouvernement vietnamien refuse à la production la permission de tourner sur son territoire, laissant Roger Spottiswoode et son équipe désemparés à l'aéroport londonien d'Heathrow. Un refus de dernière minute. Motif officiel : «le pays ne possède pas la structure nécessaire à l'accueil d'un film hollywoodien de cette envergure». Mais on murmure que le Ministre Vietnamien de l'Intérieur a pesé de tout son poids afin d'éviter qu'un anticommuniste aussi primaire que James Bond soit l'hôte de son gouvernement !
Sortie prévue le 17 décembre prochain.

Noir, c'est noir...

Le film noir revient décidément en force. Parallèlement à **L.A. Confidential**, arrive **This World, then the Fireworks** d'après un roman de Jim Thompson dont les adaptations cinématographiques se titrent **Le Guet-Apens** de Sam Peckinpah, **Coup de Torchon** de Bertrand Tavernier, **Série Noire** d'Alain Corneau et **Les Arnaqueurs** de Stephen Frears. Réalisateur novice venu du clip et de la publicité, Michael Oblowitz voue un culte ardent à cet écrivain, parmi les meilleurs à distiller des intrigues glauques, mortuaires, hantées par des protagonistes troubles.
«Le roman de Jim Thompson mène le genre et le public à des limites qui n'ont jamais été abordées auparavant. C'est un thriller pervers, un film très noir» affirme Oblowitz, très respectueux du «Maître» et de sa volonté de malmener quelques interdits.
«Thompson dénature et transcende le genre, nous propose de véritables surprises et de réels chocs. Thompson nous montre des criminels comme de vrais humains et chamboule toute notion de Bien et de Mal. Si «This world, then the fireworks» n'a pas été publié de son vivant, c'est par sa description d'une relation sexuelle entre un frère et une sœur. Elle allait à l'encontre des codes de l'époque, les années 50. Dans les années 70, même Playboy *a refusé de le publier»*. Il est effectivement question d'inceste dans **This World, then the Fireworks**,



■ *Gina Gershon & Billy Zane dans* THIS WORLD, THEN THE FIREWORKS ■

des rapports prohibés entre Marty et Carol Lakewood, respectivement Billy **Calme Blanc** Zane et Gina **Showgirls** Gershon. A quatre ans, ils assistent à un meurtre passionnel commis par leur père. Adultes, ils vivent d'arnaques tandis que leur mère, consciente de l'étroitesse de leur relation, brandit la Bible. Les choses tournent mal pour Carol. Prostituée free-lance, elle constate la mort d'un client en plein milieu d'une «party» alors que son ex-mari refuse de lui verser la moindre pension alimentaire. Très protecteur, son frère élimine le privé qui la piste. Le départ d'une descente aux enfers dont la policière frustrée Lois Archer (Sheryl Lee) fait les frais après que Marty l'ait transformée en véritable vamp...
Atmosphère lourde, ménage à trois, fusillades, séduction, femme fatale, escroqueries machiavéliques, perversions et étau policier... Michael Oblowitz n'oublie rien au glossaire du film noir qui s'assume comme tel.

EXPRESSIMO

● En dépit d'une belle accumulation de bides, Van Damme enchaîne les tournages. Après **Knock Off** sous la direction de Tsui Hark, le Belge frappeur remet le couvert pour une production de 35 millions de dollars agencée par Edward R. Pressman (**The Crow**, **Judge Dredd**, **Streetfighter**). Il s'agit de **Legionnaire** écrit par Sheldon Lettich (réalisateur de **Double Impact** et de **Full Contact**) et Boaz Yakin (scénariste de **La Relève** et auteur de **Fresh**). Van Damme y interprète, dans les années 20, un playboy qui fuit le mari de sa maîtresse, un gangster. Sa planque : la légion étrangère. Au terme d'un dur apprentissage du combat, le playboy prend sa revanche sur le malfrat. Confiant, Edward Pressman compare déjà son projet à **Beau Geste**, classique du genre avec Gary Cooper.

● Le réalisateur Stephan Elliott (**Priscilla, Folle du Désert**) et le comédien Ewan McGregor (**Petits Meurtres entre Amis**, **Trainspotting**) s'associent pour les besoins de **Eye of the Beholder**, un thriller inspiré d'un roman de Marc Behm. Il suit le parcours d'un détective privé high-tech aux méthodes peu orthodoxes, obsédé par une routarde, qui se révèle être un serial-killer nomade.

● Samuel Jackson a le vent en poupe. Il figure, auprès de Pam Grier, Bridget Fonda, Robert de Niro, Robert Forster et Sylvester Stallone parmi les interprètes principaux de **Jackie Brown** (ex-**Rum Punch**), le nouveau Quentin Tarantino qui rend hommage à la blaxploitation des seventies et qui suit les déboires d'un prêteur sur gages amoureux d'une hôtesse de l'air en cheville avec un trafiquant d'armes.
Samuel Jackson succède également à Stallone lui-même au plus haut de l'affiche de **The Negotiator**. Son rôle : celui d'un flic spécialisé dans les pourparlers lors des prises d'otage. C'est le jeune F. Gary Gray (**Le Prix à Payer**) qui réalise ce thriller produit par *Warner Bros*.
Samuel Jackson sera aussi la vedette d'un prochain John Sayles, la comédie dramatique **Oh Carolina**, axée sur la seconde vie d'une femme d'âge mûr après que son compagnon l'ait plaquée au profit d'une cadette de plusieurs décennies. Enfin, Samuel Jackson sera le partenaire de Marlon Brando dans le thriller d'Uli Edel (**Body**) **The 51st State**.

● **L'Année du Dragon** et la pègre asiatique lui ayant réussi, Michael Cimino revient au genre avec **An American Dream** dont l'interprète principal se nomme Jason Scott Lee.
Le film raconte l'histoire vraie d'un gangster d'origine chinoise associé à Al Capone dans le Chicago des années 30. Interrogation première : le réalisateur de **Voyage au Bout de l'Enfer** va t-il enfin relever la tête ?

● Peut-être nostalgique des **Trois Jours du Condor**, Sydney Pollack se branche sur l'espionnage. En tant que producteur d'abord. Sous la bannière de sa compagnie, *Mirage Enterprises*, il donne le feu vert à **The Quiet American** d'après Graham Greene, «Un Américain bien tranquille» en VF. Déjà porté à l'écran en 1957 par Joseph Mankiewicz, **The Quiet American** version 1997 traite d'espionnage entre la Chine et l'Inde. Sean Connery et Johnny Depp en sont les principaux interprètes. Et, malheureusement, Phillip Noyce (**The Saint**) le réalisateur. Réalisateur, Sydney Pollack travaille à l'adaptation du roman de John LeCarré, «The night manager». Dans un registre voisin, il développe **The Ice** avec Michelle Pfeiffer d'après l'histoire vraie d'une femme-flic infiltrée chez les trafiquants de drogue. Le cinéaste fait également partie de la distribution de **Eyes Wide Shut** de Stanley Kubrick.

● Très prolifique depuis **Pulp Fiction**, John Travolta n'a pas l'intention de freiner son rythme de travail. Après la sortie de **Face Off** de John Woo, il rejoindra d'abord le plateau de **The Thin Red Line** de Terrence Malik, évocation de la Bataille de Guadalcanal d'après un récit autobiographique dont la distribution inclut un bataillon de stars (Travolta, Woody Harrelson, Nick Nolte, George Clooney et Sean Penn) autour du presque débutant Adrien Brody dans l'uniforme du Caporal Fife. Arriveront ensuite **The Jimmy Roselli Story** (lutte victorieuse d'une vedette italienne de la chanson contre la Mafia) et **A Civil Action** dans lequel John Travolta partage l'affiche avec Paul Newman. Il s'agit de la description du combat qu'un avocat mène contre une puissante entreprise, compromise dans une sombre affaire liée à des déchets nucléaires.

● En attendant que sorte le thriller **Conspiracy Theory** de Richard Donner (en France, c'est pour fin août), Mel Gibson vaque à d'autres projets Le plus avancé : le thriller d'anticipation **Farenheit 451** d'après le roman de Ray Bradbury et le film homonyme de François Truffaut. *Paramount* vient également de lui offrir le rôle principal de **Pathfinder** (après que Sean Connery ait quitté le bord), celui d'un espion qui, malgré lui, communique quelques secrets à son compagnon de cellule durant une longue période derrière les barreaux. L'homme se révèle être également un espion qui, sorti de prison, élimine les autres membres de sa brigade. Parallèlement au développement de **Pathfinder**, Mel Gibson étudie sérieusement la proposition de Wolfgang Petersen (**Dans la Ligne de Mire, Alerte !**) qui souhaiterait le convaincre de se joindre à l'aventure d'**Endurance**, évocation d'une très pénible expédition dans l'Antarctique en 1912. Pas de nouvelle de **L'Arme Fatale 4** pour l'instant.

100% James Ellroy



■ *James Cromwell, Russell Crowe, Guy Pearce & Kevin Spacey dans L.A. CONFIDENTIAL* ■

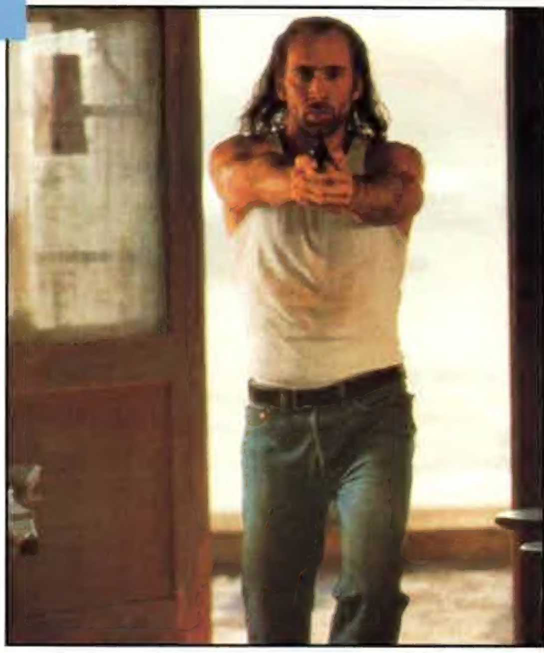
«Clandestin», «A cause de la nuit», «La colline aux suicidés», «Un tueur sur la route», «Le dahlia noir», «Le grand nulle part», «American tabloid».... Autant de romans noirs que de chefs-d'œuvre du genre que le cinéma, frileux, n'a pas osé abordés. Un seul cinéaste se risque à adapter James Ellroy, James B. Harris dans **Cop** d'après «Lune sanglante». Un film honorable qui, pourtant, massacre le bouquin. D'autant plus agréable est la surprise de **L.A. Confidential**, une imposante production emballée par Curtis Hanson, réalisateur dont le CV «confection courante» (**La Main sur le Berceau, La Rivière Sauvage, Faux Témoin, Bad Influence**) ne laissait guère présager une réussite aussi éclatante. Curtis Hanson réussit ainsi un film noir imbibé de l'atmosphère des enquêtes tortueuses d'Humphrey Bogart, un film noir qui préserve le caractère trouble et ambigu des personnages de James Ellroy. Ce sont d'abord trois flics : Jack Vincennes/ Kevin Spacey (toujours tiré à quatre épingles, médiatique et élégant), Bud White/Russell Crowe (un bloc de fureur qui sort de ses gonds lorsqu'un type tabasse une femme) et Ed Exley/Guy Pearce (un idéaliste fraîchement sorti de l'académie). Tour à tour rivaux et alliés, Jack Vincennes, Bud White et Ed Exley trempent dans une investigation nébuleuse. Il y est question de prostitution de luxe via les sosies de stars hollywoodiennes, de ripoux, de corruption, de chantage sordide, de meurtres... Des ingrédients qui forment un scénario d'une exceptionnelle complexité pour une production de ce gabarit. A son générique se croisent aussi James Cromwell (le fermier de **Babe**) dans le rôle d'un commissaire de la vieille école, Danny DeVito dans celui d'un journaliste magouilleur et Kim Basinger dans celui d'une poule quatre étoiles, portrait craché de Veronica Lake...
Présenté en Compétition Officielle au 50ème Festival de Cannes, **L.A. Confidential** sortira le 8 octobre prochain.

Les fils de l'air !



■ *John Malkovich dans CON AIR* ■

Sur la lancée de **Rock**, le producteur Jerry Bruckheimer (**Top Gun, Esprits Rebelles**) envoie **Con Air** au charbon. A l'origine, une idée aussi simple que juteuse : un avion chargé de criminels endurcis. Menés par Cyrus Grissom, alias Cyrus le Virus, les forçats prennent possession de l'appareil. Parmi eux se trouve Cameron Poe, héros de la guerre du Golfe, coupable d'avoir accidentellement tué un des agresseurs de sa femme. En fin de peine, Poe se débat tant bien que mal au milieu des évadés, lesquels prennent la direction de l'Amérique du Sud. A bord : un violeur au palmarès chargé, un travesti latino, un serial-killer plutôt placide, un activiste black très meurtrier et une dizaine d'autres criminels de la pire espèce. Une véritable formation de combat dont les ruses mettent en déroute flics, FBI et Garde Civile. Mais le militaire déchu intervient à temps nommé tandis que le marshall Vince Larking colle au train des fugitifs...
Si **Con Air** ne porte pas la signature de Michael Bay (**Bad Boys, Rock**), c'est tout comme. Avec son lot impressionnant de plans, sa percutante mise en images. Avec, surtout, une démesure permanente dans l'action, une volonté d'en rajouter. Venu de la pub et du clip, le britannique Simon West en donne toujours plus. Plus de criminels réunis au même endroit, plus de fusillades (par instant, on se croirait dans un film de guerre !) et un atterrissage dans la rue principale de Las Vegas. En résumé, **Con Air** atteint son objectif, parvient à faire passer les artificiers des **Arme Fatale** pour des timorés dans le domaine de la logistique. Entre le film catastrophe et l'action traditionnelle post-**Piège de Cristal**, c'est un film-record où il ne vaut mieux pas chercher la petite bête question vraisemblance. Nicolas Cage, John Cusack, John Malkovich, Ving Rhames et Steve Buscemi (muselé comme Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**) ne s'émeuvent guère de ces petites entraves à la crédibilité.
Sortie le 20 août prochain.



■ *Nicolas Cage dans CON AIR* ■

Un pour tous, tous pour un !



■ *Gérard Depardieu, Jeremy Irons, John Malkovich, Gabriel Byrne & Leonardo di Caprio dans THE MAN IN THE IRON MASK* ■

Randall Wallace aime l'Histoire avec un grand H. Scénariste de **Braveheart**, il accède aujourd'hui à la mise en scène à travers **The Man in the Iron Mask**, alias **L'Homme au Masque de Fer**, adaptation d'un roman parmi les plus fameux d'Alexandre Dumas. Un bouquin à plusieurs reprises porté à l'écran, notamment par Allan Dwan en 1929 (avec Douglas Fairbanks), James Whale en 1939, Henri Decoin en 1962 (avec Jean Marais) et Mike Newell (avec Richard Chamberlain) pour la télévision en 1977... Un monument de l'aventure de cape et d'épée, étroitement lié aux Trois Mousquetaires. Dans **The Man in the Iron Mask**, ils portent les visages de Jeremy Irons (Aramis), Gérard Depardieu (Porthos), John Malkovich (Athos) et Gabriel Byrne (D'Artagnan). A eux de sauver le royaume de France d'un complot ourdi par Mazarin. Alors que le roi Louis XIV agonise, Mazarin ne pense qu'à préserver sa politique étrangère, essentiellement un mariage du souverain avec l'infante d'Espagne. Pour éviter le pire, il songe à remplacer le malade par son frère jumeau, le fameux «Masque de Fer» emprisonné depuis son enfance dans une lointaine forteresse. Après que le roi malade se soit rétabli, Mazarin n'abandonne pas sa géniale idée : remplacer un démiurge par un autre, plus docile. Un roi à sa botte. Il réussit même la substitution à l'insu de toute la cour. Mais les Trois Mousquetaires veillent au grain et, au terme d'une houleuse aventure, remettent Louis XIV sur son piédestal...

Tourné en France, **The Man in the Iron Mask** intègre également à sa distribution Anne Parillaud (dans le rôle de la reine mère, Anne d'Autriche) et Judith Godrèche (l'amoureuse du «Masque de Fer»). Une distribution adroite que domine Leonardo di Caprio, interprète de Louis XIV et de son infortuné double manipulé.

Tandis que **The Man in the Iron Mask** prend forme devant les caméras, un script de Randall Wallace, **With Wings as Eagles** (concernant un officier allemand qui, durant la Deuxième Guerre Mondiale, refuse d'exécuter des prisonniers américains) peine à se concrétiser. Après le départ de Arnold Schwarzenegger du projet et de John Frankenheimer, Milos Forman quitte à son tour le bateau.

Sortie au printemps 1998.

The killer 2



■ *Chow Yun Fat dans THE REPLACEMENT KILLERS* ■

Ce n'est pas un hasard si les cinéastes et stars de Hong Kong débarquent en rang serré à Hollywood. La rétrocession de l'enclave britannique à Pékin rentre actuellement en vigueur, quoique ce bastion du capitalisme devrait, cinquante ans durant, ne pas souffrir des rigueurs du communisme. A condition que la population ne la ramène pas trop toutefois. John Woo, Tsui Hark, Ringo Lam, Jackie Chan, Kirk Wong, Ronny Yu et Stanley Tong sont, depuis peu ou longtemps déjà, à l'œuvre dans la mégalopole californienne. Chow Yun Fat vient de se joindre à eux. Interprète fétiche de John Woo avec qui il tourne ses meilleurs films (**The Killer**, les deux premiers **Syndicat du Crime**, **A Toute Epreuve**), Chow Yun Fat termine actuellement son premier film américain, **The Replacement Killers** d'Antoine Fuqua, réalisateur remarqué du clip **Gangsta Paradise** de Coolio. Son rôle : celui de Johnny Lee, un tueur gominé qui souhaiterait raccrocher. Pas possible pour l'instant. Afin de subvenir à l'immigration de sa famille aux Etats-Unis, il n'a pas d'autre choix que d'accepter une dernière mission commanditée par Mr. Wei : une série de meurtres. Johnny la remplit tant qu'il s'agit de types douteux mais, lorsqu'un gamin entre dans sa ligne de mire, il baisse son arme. Mr. Wei prend très très mal le non respect du marché conclu...

Avec également Mira Sorvino dans la peau d'une spécialiste des faux papiers, Michael Rooker et Jürgen Prochnow, **The Replacement Killers** est coproduit par Terence Chang, associé de longue date de John Woo. Ce sont d'ailleurs le même Terence Chang et John Woo qui développent en ce moment **The Battle of Ono** que réalisera P.J. Pesce, le deuxième film américain de Chow Yun Fat. **The Battle of Ono** détaille, en 1870 et pendant la Ruée vers l'Or, les difficultés qu'endurent les immigrants chinois à s'intégrer dans une société américaine hautement raciste. ■

EXPRESSIMO



● Brad Pitt sera sans doute surpris de voir surgir du néant l'un de ses premiers films. Le premier dont il tient la vedette, un certain **The Dark Side of the Sun** réalisé en 1988 par Bozidar Nikolic. Tourné en Yougoslavie durant l'été 1988, **The Dark Side of the Sun** paraissait à jamais perdu faute d'une copie complète. Le producteur Angelo Arangelovic finit cependant, au terme de quelques années de recherches, à remettre la main sur les éléments manquants dans un pays déchiré par la guerre. Au lendemain du conflit, il parvient à assembler le film, une opération grandement facilitée par une particularité : le héros porte dans quelques scènes une combinaison de cuir qui le recouvre des pieds à la tête. Est-ce vraiment Brad Pitt qui en est vêtu ? Possible car son personnage, Rick, souffre d'une grave maladie de la peau qui le rend allergique à la lumière du soleil. Jamais Rick n'a vu son propre visage. Il le découvre sur les rives de l'Adriatique après qu'un guérisseur local lui ait injecté un vaccin. Un remède temporaire car Rick ne dispose que de trois jours de liberté absolue. Plutôt que de moisir dans une pension, il choisit de prendre la poudre d'escampette, de vivre intensément pendant soixante-douze heures. Et au-delà même...

● Pour la première fois de sa carrière, Steven Seagal quitte les studios pour une production indépendante. Il s'agit de **The Patriot** que devrait réaliser Paul Mones (**Saints and Sinners** pour la mise en scène, **Le Grand Tournoi** et **Double Team** pour le scénario, ou du moins ce qu'on appelle ainsi). Une fois n'est pas coutume, le réalisateur de **Terrain Miné** n'interprète ni un flic ni un cuistot dans ce thriller. Il y incarne un chercheur en guerre contre un groupuscule d'extrême droite qui revendique par la violence l'indépendance du Kansas. Il espère convaincre le gouvernement américain en menaçant d'utiliser une arme bactériologique contre la population. Evidemment, Steven Seagal intervient et casse la gueule aux méchants avant qu'ils ne passent à l'acte.

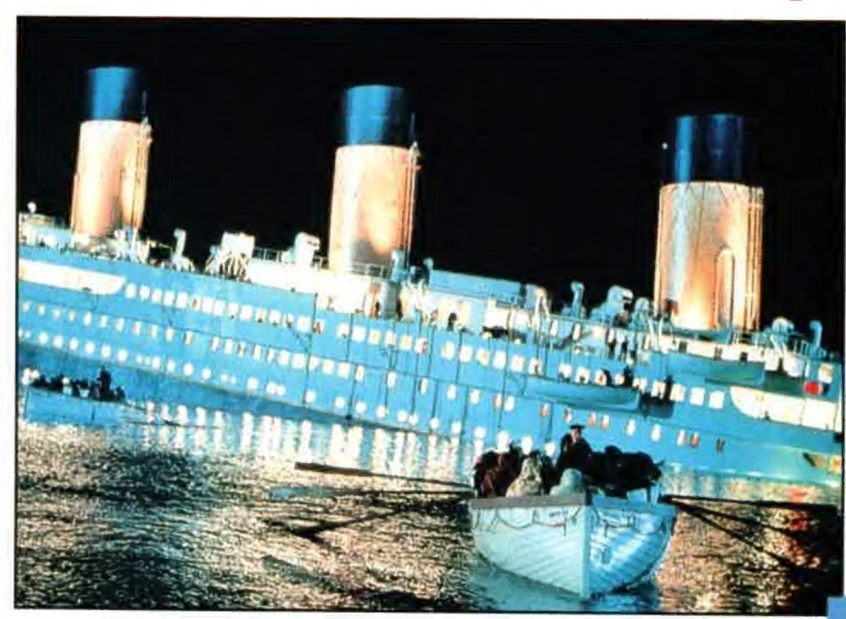
● Réalisateur de **Twister** et des deux **Speed**, Jan de Bont se consacre actuellement à la préparation de **Zero Hour** dont l'héroïne est un agent du FBI, spécialisée dans la lutte contre le terrorisme et mère d'un gamin de huit ans. Une enquête la porte vers l'une des banques les plus puissantes des Etats-Unis, établissement d'où agit un criminel international dont elle ne connaît pas le visage. L'homme en question pourrait désormais se trouver parmi ses proches, voire ses intimes.

● Après **Jackie Brown** dont Michael Keaton vient de rejoindre la distribution, Quentin Tarantino ne manquera pas de projets. Ce sont d'abord **Freaky Deaky** et **A Taste for Death** d'après Elmore Leonard **(Get Shorty)**. En vrac, il y a également **Bandits, Killshot, Flanagan's Run** et les aventures de la super espionne Modesty Blaise dont Uma Thurman pourrait être l'interprète.

● *Miramax* (la firme derrière **Pulp Fiction, Scream** et **Une Nuit en Enfer)** vient de racheter les droits de **Rambo** en vue d'une troisième séquelle. Qui achète **Rambo** n'achète pas forcément Stallone puisque le comédien n'a signé aucun contrat dans ce but. En acceptant la proposition de Bob et Harvey Weinstein, Stallone, qui vient de tourner **Copland** pour *Miramax*, reviendrait sur sa promesse d'abandonner le film d'action. Mais les producteurs prennent leurs précautions en promettant un **Rambo 4** très proche du premier, à savoir proche de ses personnages. Dans le même package, *Miramax* s'est également payé les droits des suites cinématographiques d'**Universal Soldier** et de **Double Détente**.

● La collection *HK Vidéo*, anthologie du meilleur du cinéma chinois et japonais, sort du cadre de la cassette. Elle organise le vendredi 4 juillet à partir de 20 heures au Grand Rex, (1 boulevard Poissonnière, Paris 2ème), la Première Nuit du film d'arts martiaux. Le programme inclut **Contre-Attaque** (Jackie Chan fait son **True Lies** à lui), **Les Arts Martiaux de Shaolin** (de Liu Chia Liang avec Jet Lee) et **Shogun's Shadow** (le dernier grand film japonais de samouraï). Cet été, *HK* organise également une rétrospective Tsui Hark, du 2 juillet à fin août au Balzac et à l'UGC Ciné-Cité Les Halles. Un programme incluant 14 films, réalisations et productions, dont **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique, The Blade** et **Shangai Grand**.

200 millions pour un glaçon !



■ *Le célèbre paquebot boit la tasse dans un* **Titanic** *qui bat tous les records* ■

Dans la nuit du 15 avril 1912, le paquebot Titanic heurte un iceberg dans les eaux glacées de l'Atlantique Nord. 1500 passagers disparaissent dans les flots. 720 autres parviennent à échapper à la mort... Le Titanic, c'est le naufrage le plus tristement célèbre de l'histoire de la navigation civile. Si célèbre qu'il devient, au fil des années, un mythe. Quelques cinéastes le reconstituent au cinéma ou à la télévision. Plutôt chichement d'ailleurs. Ce n'est pas le cas de James Cameron qui obtient de *Twentieth Century Fox* et de *Paramount* un budget inflationniste de presque 200 millions de dollars. Battu le record du déjà nautique **Waterworld**. 200 millions pour construire une impressionnante maquette du Titanic, à peu de chose près à l'échelle réelle. 200 millions pour permettre aux caméras de pénétrer dans les cabines, aux effets spéciaux de *Digital Domain* de montrer plus sur ce naufrage que le cinéma a montré sur tous les naufrages. Mais, au-delà de l'immersion du Titanic, James Cameron revendique fermement la réalisation d'un grand film romantique à l'ancienne. Dans la tradition d'**Autant en Emporte le Vent** et **Docteur Jivago**. Le scénario se concentre aussi sur les amours de deux passagers. Ce sont Rose Dewitt Bukater (Kate Winslett), fille de la haute bourgeoisie de Philadelphie, et Jack Dawson (Leonardo di Caprio) d'un milieu nettement moins favorisé. Ils roucoulent jusqu'à la nuit du drame.

Avec également Bill Paxton (dans le rôle d'un chasseur de trésor qui explore l'épave du Titanic et découvre l'histoire de Rose et Jack), Billy Zane, Kathy Bates, David Warner, Frances Fisher et Suzy Amis, **Titanic** a nécessité six mois de tournage, une post-production qui joua à ce point les prolongations que la sortie du film aux Etats-Unis vient d'être reportée du 2 juillet à novembre. En France, **Titanic** ne jettera pas l'ancre avant janvier 1998.

Ah les filles !



■ *Morgan Freeman dans KISS THE GIRLS* ■

Gary Fleder est un jeune cinéaste qu'il faut suivre. Même si **Dernières Heures à Denver** n'a pas rencontré le succès qu'il méritait, le film captivait par son ambiance glauque, son humour cinglant et un étonnant bestiaire de malfrats minables. Pour son deuxième long métrage de cinéma, Gary Fleder reste dans le domaine du polar, dans le «psychological suspense thriller» pour être plus précis, avec **Kiss the Girls**.

A Morgan Freeman (partenaire de Brad Pitt dans **Seven**), Gary Fleder demande d'incarner le Dr. Alex Cross. Enquêteur et psychologue de la police de Washington, Alex Cross se lance sur les traces de sa propre nièce, disparue de son collège, en Caroline du Nord. Tout indique qu'elle est victime d'un kidnapping. Hors de sa juridiction, Gross poursuit ses investigations malgré les risques qu'il encourt. Les autorités officielles du patelin qu'il écume se font en effet de plus en plus menaçantes. Manifestement, certains auraient tout intérêt à lui cacher la clef de l'énigme. Fin limier, aussi doué pour les déductions à partir d'indices infimes que Sherlock Holmes, Alex Gross reçoit dans son enquête le soutien de Kate Mc Tiernan (Ashley Judd, la femme de Val Kilmer dans **Heat**), jeune docteur qui détient des informations vitales. Ils n'ont que peu de temps pour retrouver la disparue car s'engage déjà une véritable course contre la montre...

A l'évidence, le scénario de **Kiss the Girls** serait irrigué du même sang que **Seven** et **Le Silence des Agneaux**, mais le talent de Gary Fleder devait écarter le film de toute comparaison désavantageuse.

La traque



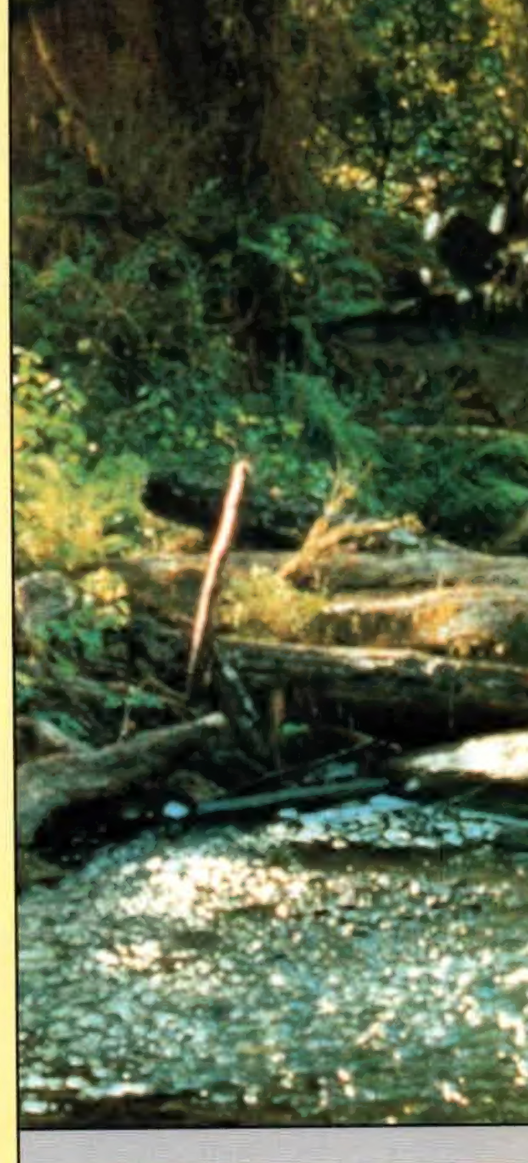
■ *Dennis Quaid dans GOING WEST IN AMERICA* ■

Jeb Stuart est un scénariste heureux. A son palmarès, il y a notamment **Le Fugitif, Piège de Cristal** et **48 Heures de Plus**. De quoi influer sur un studio pour qu'il vous confie la réalisation d'un projet. C'est chose faite pour Jeb Stuart avec **Going West in America** que produit Gale Anne Hurd. **Going West in America** met en scène Frank LaCrosse (Dennis Quaid), agent du FBI qui fustige le règlement et le code des fédéraux pour traquer le serial-killer qui a pris son fils en otage, le dernier rebondissement d'un cruel jeu du chat et de la souris. Depuis un motel miteux du Texas jusqu'à une ligne de chemin de fer des Rocheuses, il poursuit un cheminot (Danny Glover) et un mystérieux auto-stoppeur. Deux suspects : l'un est le tueur en série.

Avec également Ted Levine (le Buffalo Bill du **Silence des Agneaux**) et R. Lee Ermey (le sergent-instructeur de **Full Metal Jacket**) dans le rôle d'un shérif qui pense beaucoup à sa réélection, **Going West in America** s'annonce comme un thriller tout à fait acceptable. A condition bien sûr que Jeb Stuart soit à la hauteur, que sa réalisation ne soit pas de confection courante.

Après le parc d'attractions, un monde perdu où les dinos vivent à l'abri de l'homme. Pas pour longtemps !





Vu le succès planétaire rencontré par JURASSIC PARK, il était certain qu'on n'échapperait pas à une suite. Plus surprenant par contre est le retour derrière la caméra, après trois ans passés à créer le studio DREAMWORKS, d'un Steven Spielberg qui n'a plus rien à prouver au box-office et en matière de dinosaures. Mais le réalisateur, séduit par le scénario du MONDE PERDU, rempile malgré tout, développe les personnages, multiplie les bêtes préhistoriques et les séquences d'action. Manière de transformer un concept vendeur en un vrai film ? Tous les espoirs, comme tous les doutes, sont permis...

Avec le recul, la fascination exercée par **Jurassic Park** s'est petit à petit émoussée. Des créatures en synthèse, on en voit à tous les coins de rue (et pas les plus fameux, qu'on se souvienne de **Jumanji** ou **Cœur de Dragon**...) et, l'effet de surprise passé, les défauts du film (mise en scène un peu paresseuse, absence de vrais personnages, première heure d'exposition laborieuse) apparaissent en pleine lumière. George Lucas semblait donc avoir repris à Spielberg son sceptre de roi de la planète blockbuster grâce au relookage des **Star Wars** et à l'annonce ultra-médiatisée du quatrième épisode de la série. C'était avant la sortie américaine du **Monde Perdu** et ses 85 millions de dollars de recette en trois jours qui ont remis les choses au point.

Spielberg est donc toujours Spielberg. Après avoir enfin obtenu la reconnaissance de la profession (Oscars en pagaille pour **La Liste de Schindler**), le cinéaste a pris un peu de champ, conscient d'avoir acquis une nouvelle dimension, une stature et un pouvoir démesurés, et éprouvant le besoin de faire le point avant de redémarrer. En semi-retraite, il a pourtant trouvé le temps de s'associer avec David Geffen et Jeffrey Katzenberg pour créer *Dreamworks*, la nouvelle major censée tailler des croupières à *Disney* et s'imposer comme l'entreprise multimédia la plus créative de son temps. Mais en trois ans, il n'a pas réalisé le moindre film. *«J'ai fait beaucoup de choses pendant cette pause, mais je me suis surtout rendu compte que ce que j'aime par dessus tout, c'est réaliser des films. Malgré cela, j'avais une certaine appréhension à me lancer directement dans un film sérieux. Il n'était pas question, après* ***La Liste de Schindler****, de me jeter à l'eau sans précaution. Il fallait que je reprenne mes marques. Pour cela, une suite de* ***Jurassic Park*** *semblait être le projet idéal. Cela me permettait de me remettre dans le bain en restant en terrain connu»*. Et en limitant les risques commerciaux au strict minimum. Le principe était simple : trois fois plus de dinosaures (tant en quantité d'espèces décrites qu'en temps de présence à l'écran), trois fois moins de blabla, et des effets spéciaux bénéficiant des avancées technologiques considérables intervenues ces dernières années. L'équation semblait parfaite, encore fallait-il trouver une bonne histoire. *«C'est cela qui a été déterminant. Nous savions que la technique avait beaucoup progressé et que nous serions capables de créer des dinosaures encore plus réalistes. Mais pour que je me lance dans cette suite, il était nécessaire que l'histoire me passionne vraiment»*. On n'est pas forcé d'y croire.



■ *L'indispensable T-Rex, star de* ***Jurassic Park****, fait encore des siennes dans* ***Le Monde Perdu*** ■



■ *Arrivée sur le Site B, l'expédition menée par Ian Malcolm croise un troupeau de stégosaures* ■

Néanmoins, il est probable que Spielberg n'aurait pas réalisé lui-même le film si le script ne lui avait pas semblé à la hauteur. Le salut est une nouvelle fois venu de Michael Crichton, auteur du best-seller à l'origine du premier film, qui se lança assez vite dans l'écriture d'un second volet (sorti en 1995). Tout le concept est contenu dans son titre : là où **Jurassic Park**, le livre et le film, montraient un «parc» peuplé de dinosaures et destiné à être visité, **Le Monde Perdu** décrit un véritable «monde» où les dinosaures règnent en maîtres et où l'homme n'est jamais venu troubler leur évolution. «*Les discussions à propos d'une éventuelle suite à* **Jurassic Park** *ont commencé presque immédiatement après la sortie du premier film*», explique Spielberg. «*Son succès avait été tel que l'idée semblait s'imposer d'elle-même. Mais ce qui m'a vraiment décidé à faire ce film, c'est la création de ce monde préhistorique en marge de nos sociétés modernes. Un monde où l'homme n'est jamais intervenu. Le premier film parlait de l'échec de la technologie et du succès de la nature. Celui-ci tourne plutôt autour de l'échec des hommes à restreindre leurs instincts de domination et de l'incapacité de la Morale à protéger ces animaux*». En d'autres termes, il ne s'agit pas cette fois de dinosaures brisant les clôtures d'un parc d'attraction et venant se mêler à l'activité des hommes (la scène des cuisines dans le premier film), mais d'expéditions humaines dans un système écologique hostile où les animaux préhistoriques se reproduisent en toute liberté depuis plusieurs années. Le premier film décrivait un cauchemar enfantin (des créatures féroces échappent à tout contrôle et sèment la terreur, un vrai canevas de film de monstre), le second touche au plus près les angoisses existentielles qui hantent l'inconscient collectif : l'homme a-t-il les capacités de survivre dans un environnement sauvage dominé par ceux qui l'ont précédé sur Terre ? Une question qui a fait les beaux jours des séries B préhistoriques de notre enfance et qui est au cœur du **Monde perdu**...

Pour justifier l'existence de cette réalité parallèle dont l'humanité ignore l'existence, Crichton a élaboré un petit scénario : l'île Nublar de **Jurassic Park** n'était que la partie visible de l'iceberg, un lieu de représentation pour les dinosaures recréés génétiquement. En réalité, c'est sur une autre île du Costa Rica, l'île Sorna, que les expériences ont été menées. Un ouragan en a détruit les installations et, depuis quatre ans, les dinosaures y prolifèrent à l'état naturel. Deux expéditions sont envoyées sur place. L'une est constituée de chasseurs payés par un promoteur sans scrupule qui veut exploiter les possibilités commerciales du site (et qui n'est autre que le neveu malfaisant de John Hammond/Richard Attenborough qui fait une courte apparition). L'autre regroupe des scientifiques écolos (au nombre desquels on retrouve Ian Malcolm/Jeff Goldblum) dont le but est de protéger les dinosaures et de leur permettre de vivre comme au temps de la préhistoire. Entre les deux, Steven Spielberg a choisi : «*Je me sens plus proche des chasseurs qui vont à la recherche des dinosaures. Ils sont prêts à tout pour de l'argent. Nous aussi !*». Voilà qui a le mérite d'être clair : **Jurassic Park** a remporté 916 millions de dollars dans le monde entier, rien que pour son exploitation en salles, et demeure également le plus gros succès jamais enregistré en vidéo. **Le Monde Perdu** est là pour exploiter le filon.

Le principal atout du film (c'est la suite de **Jurassic Park**) était aussi son principal handicap. «*Quand vous faites une suite*» poursuit le réalisateur, «*le public a une idée bien précise de ce à quoi doit ressembler le film et exige que vous fassiez au moins aussi bien que la première fois. Ce qui rend les choses difficiles, c'est que la mémoire du spectateur est sélective et que, le plus souvent, il ne se souvient que des scènes les plus fortes du premier épisode. On est donc poussé à la surenchère*». Ne rêvons pas, **Le Monde Perdu** ne sera donc pas un suspense psychologique comme **Les Dents de la Mer**, avec ses personnages complexes et son approche suggestive de la terreur. Aujourd'hui, ■■■



■ *Sarah Harding en fâcheuse posture : c'est l'heure du repas pour le raptor !* ■

la théorie du KO
JEFF GOLDBLUM

L'une des grandes questions posées par une suite de **Jurassic Park** était de savoir quels personnages du premier film allaient intervenir dans le second. Michael Crichton avait pris les devants en ressuscitant Ian Malcolm (interprété dans le film par Jeff Goldblum) qui mourrait à la fin de «Jurassic Park» - le livre - mais survivait dans le film. Manifestement, si Laura Dern et Sam Neil n'ont pas vraiment convaincu, le grand Jeff a su se rendre indispensable. On peut s'étonner de voir l'immense comédien révélé par **La Mouche** de Cronenberg se spécialiser dans les blockbusters imparables (**Jurassic Park 1** et **2**, **ID4**) où il incarne les scientifiques débonnaires et où son talent est sous-utilisé. Mais lui-même ne se pose pas tant de questions. *«Avant d'accepter un rôle, je me demande simplement s'il y a quelque chose dans le script dont mon système nerveux voudrait faire l'expérience. Parce que même si votre cerveau sait que vous êtes en train de jouer la comédie, vos nerfs ne le savent pas. Et ils réagissent comme si tout était vrai...»*. Dans **Le Monde Perdu**, Ian Malcolm accepte de replonger dans un cauchemar peuplé de dinosaures parce que sa compagne (Julianne Moore) fait partie de l'expédition. *«Dans ce film, je passe une fois de plus mon temps à prévenir mes partenaires du danger encouru mais comme d'habitude personne ne me croit»*, plaisante-t-il. *«Sauf que cette fois, je suis motivé par ma passion pour une femme»*.

■ *Ian Malcolm (Jeff Goldblum), un second rôle qui prend aujourd'hui les commandes* ■

Goldblum semble en fait suivre un parcours exactement inverse à celui de Seth Brundle, son personnage de **La Mouche**. Alors que, dans ce film, il devenait de plus en plus monstrueux à mesure que sa transformation avançait, il a su petit à petit gommer tous les aspects inquiétants d'un physique qui semblait devoir le condamner aux rôles de vilains plus ou moins tragiques. Au fil des films, son air démoniaque a cédé la place à une lueur d'intelligence dans le regard qui le rend crédible dans ses rôles de grosse tête flegmatique. *«Quand j'étais gamin, j'étais plus intéressé par le sport, la danse et le piano* (il fait aujourd'hui partie d'un groupe de jazz avec son ami Peter Weller, NDLR). *Et d'ailleurs, dans* ***Le Monde Perdu****, j'ai fait nombre d'escalades, de glissades et de combats contre des dinosaures. Mais c'est vrai qu'à force de jouer les savants, je me suis pris au jeu et que j'ai lu toutes sortes de publications scientifiques. Mais bon, je ne suis pas un expert pour autant»*. Toujours est-il qu'il est devenu la parfaite star intello des films qui n'en ont pas besoin. En attendant mieux.

■ L.H. ■

■ ■ ■ tout doit être sur l'écran, et vite. *«En écrivant* ***Jurassic Park****, j'avais laissé de côté de nombreux détails sur les personnages»*, explique David Koepp, scénariste des deux films. *«Parce que lorsqu'ils parlaient de leur vie personnelle, on n'en avait vraiment rien à faire. Tout ce que l'on voulait, c'était qu'ils se taisent et qu'ils montent sur une colline d'où on pouvait voir les dinosaures. Quand nous avons annoncé cette suite, j'ai reçu un paquet de lettres en provenance d'une école de San Francisco. Un des gamins me conseillait d'ajouter un stégosaure, quelques autres bricoles, et ajoutait : «mais par pitié, quoi que vous fassiez, qu'il n'y ait pas un long passage ennuyeux au début qui n'a rien à voir avec l'île et les dinosaures». Ce gamin n'a que huit ans mais il a raison, et j'ai gardé sa lettre sur mon bureau. Sur ma tombe, il y aura mon nom, mes dates de naissance et de mort, et «c'était trop long avant d'arriver sur l'île» en guise d'épitaphe !»*. Pas de fioritures, donc, d'autant que le fatras scientifique nécessaire dans le premier film n'a plus de raison d'être dans le second. Dès qu'il apprit que Michael Crichton mettait en chantier une suite à son best-seller, et avant même de pouvoir lire le résultat, Spiel-



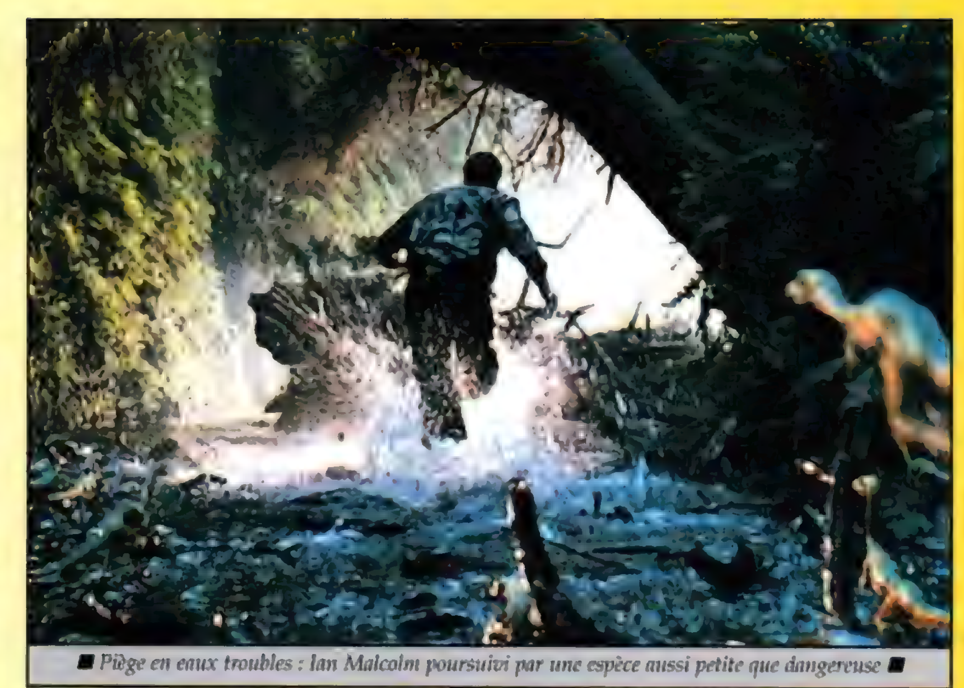
■ *Sarah Harding (Julianne Moore), spécialiste des dinosaures et compagne de Ian Malcolm* ■

berg rappela David Koepp pour démarrer d'intenses séances de brainstorming, amasser les idées de scènes et commencer à les storyboarder. Un travail facilité par leur meilleure connaissance des possibilités offertes par les effets spéciaux : sur **Jurassic Park**, personne ne savait vraiment jusqu'où pourraient aller les techniciens d'*ILM*. Cette fois, Koepp et Spielberg savaient qu'ils n'avaient pas besoin de restreindre leur imagination. *«D'une certaine façon, nous avons procédé comme pour un film d'animation»*, raconte la productrice Kathleen Kennedy. *«Vous partez d'une idée visuelle et celle-ci a des répercussions logiques sur le déroulement de l'histoire. Le scénario est donc extrêmement dépendant de l'imagerie visuelle voulue par Spielberg»*.

Les extraordinaires progrès accomplis depuis **Jurassic Park** dans le domaine des images de synthèse et de leur utilisation par le cinéma n'étaient pourtant pas seulement un atout. Avec le temps, elles se sont en effet banalisées et le spectateur moyen est désormais capable de les identifier presque à coup sûr. Or il était nécessaire pour Spielberg et son équipe d'être une fois de plus au-dessus de la mêlée. Les ingénieurs d'*ILM* ont surtout concentré leurs efforts sur le réalisme animal des dinosaures, sachant que l'effet d'émerveillement produit par **Jurassic Park** ne serait plus suffisant quatre ans après. *«Nous avons travaillé à partir d'images vidéo de rhinocéros et d'éléphants»*, explique Ned Gorman, producteur des effets spéciaux. *«Le but était que le spectateur puisse voir la chair, les muscles et les poches de graisse bouger sous la peau des animaux comme sur les flans d'un éléphant avançant vers lui. Par ailleurs, Steven a insisté sur l'intégration des bêtes à l'environnement. C'est pourquoi lorsqu'ils se déplacent, nos dinosaures charrient avec eux de la poussière et de la boue»*.

Mais là où **Le Monde Perdu** se distingue des autres films utilisant les images de synthèse, c'est qu'il reproduit le subtil dosage entre celles-ci et les animatroniques déjà à l'œuvre dans **Jurassic Park**. Le trio de techniciens est d'ailleurs resté inchangé. Michael Lantieri pour les images de synthèse, Dennis Murren pour l'animation image par image et Stan Winston pour les dinosaures grandeur nature. *«Les gens sont très au courant des progrès effectués dans le domaine des images de synthèse depuis **Jurassic Park**»* explique ce dernier. *«Mais ils oublient que l'animatronique a également connu une avancée incroyable et est désormais capable de créer des personnages dont les mécanismes sont littéralement invisibles»*. Dans **Le Monde Perdu**, on pourra donc voir des séquences inimaginables il y a quatre ans, comme celle où un T-Rex soulève un véhicule en mordant au travers du pare-brise avant de le mettre en pièces. Tout a été fait grandeur nature. Et chaque T-Rex (il y en a deux dans le film, un mâle et une femelle) pèse huit tonnes : ils ne pouvaient pas bouger du plateau 24 des studios *Universal* et les décors devaient donc être construits autour d'eux ! Si l'on en croit les rumeurs, le clou du film devrait être le transport d'un T-Rex à San Diego, où il s'en donnera à cœur joie dans le plus pur esprit **King Kong** ou **Godzilla**. Une façon de couper l'herbe sous les pieds de Roland Emmerich et Dean Devlin (les deux «responsables» d'**Independence Day**) qui préparent pour l'été prochain une nouvelle version des aventures du lézard atomique. Décidément, Spielberg avait des comptes à régler et un leadership à restaurer... Mission accomplie, même si le taux de fréquentation du **Monde Perdu** a baissé de plus de 60 % en deuxième semaine, ce qui laisse supposer un bouche à oreille particulièrement désastreux. Spielberg, lui, a déjà tourné son prochain film, intitulé **Amistad**, qui traite de l'esclavage et qui marquera le retour du cinéaste le plus adulé de la planète à des projets plus ambitieux artistiquement. *«**La Liste de Schindler** m'a vraiment changé en tant que cinéaste et j'ai dû me faire violence pour tourner cette suite»*, admet-il. *«J'étais de plus en plus impatient à mesure que le tournage avançait, pensant constamment aux films que j'ai vraiment envie de faire. J'avais l'impression d'être revenu quatre ans et demi en arrière et d'offrir un gros cadeau au public sans avoir à relever un véritable défi. Ça ne me suffit pas. Ça ne me suffit plus»*. S'il voulait doucher notre enthousiasme, Spielberg ne s'y prendrait pas autrement. Mais rien n'y fait. Aux quatre coins du globe, la pression monte en attendant l'avènement du **Monde Perdu** et de ses terribles dinosaures. Ils débarquent en France le 22 octobre.

■ **Léonard HADDAD** ■



■ *Piège en eaux troubles : Ian Malcolm poursuivi par une espèce aussi petite que dangereuse* ■



■ *Roland Tembo (Pete Postlethwaite) et ses chasseurs coursant un troupeau de gallimimus* ■

Le jeune cinéma français invente le polar trash, insolent et survolté !



■ Le Dobermann (Vincent Cassel) : son cadeau de baptême - un Magnum - ne pouvait pas en faire un apôtre de l'abbé Pierre ! ■

Dobermann

le mors aux dents

Jan Kounen

Quand on s'appelle Jan Kounen, fiché dangereux objecteur de conscience né en 1964 au Pays-Bas, et qu'on a préalablement mis en scène un godemichet aztèque hanté, on ne peut décemment faire ses premiers pas dans le long métrage avec un remake du CAMION de Marguerite Duras. Encore qu'il y jetterait sans doute quelques litrons de nitroglycérine, une escouade de travelos en rut et de féroces routiers dégénérés. Que voulez-vous ! Il est comme ça Jan Kounen. Toujours partant pour un tour pendable. Des tours qui se titrent GISÈLE KÉROZÈNE, L'AGE DE PLASTIC (une comédie musicale pour le groupe Elmer Foot Beat), le bien nommé VIBROBOY (remake banlieusard et sodomite de MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE), LE DERNIER CHAPERON ROUGE (Charles Perrault cybervénéneux, avec Emmanuelle Béart) et une trentaine de clips, pubs, généralement tcharbés. Via DOBERMANN, Jan Kounen plante ses crocs dans le gras du bide du cinéma français...



■ *Jan Kounen, alias Jan le Terrible, Jan le Malfaisant, Jan la Praline* ■



■ *Christini (Tcheky Karyo) : une ordure assermentée par la Préfecture de Police* ■

Comment, en France, trouve-t-on le producteur d'un projet aussi atypique que *Dobermann* ?

Avec **Vibroboy** comme carte de visite, j'ai frappé à la porte de quelques producteurs français après que mon projet avec Alex Proyas, le réalisateur de **The Crow**, soit tombé à l'eau. On ne peut pas dire que mes tentatives de les convaincre aient été couronnées de succès. Pour mes interlocuteurs, il s'agissait de films trop spéciaux, trop zarbis. Je leur ai répondu : «Vous n'aimez pas mes projets personnels, OK. Et si on adaptait à l'écran les romans de Joël Houssin, la série "Dobermann" ?». En règle générale, ils ont taxé les romans de franchement douteux, d'horribles. Moi, j'adorais ces livres, ces Tontons Flingueurs destroys, agressifs et délirants. Après avoir essuyé une rafale de refus, j'ai rencontré Eric Névé de *La Chauve-Souris* qui, lui-même, a branché Frédérique Dumas de *Noé Productions*. Ils étaient enthousiasmés par l'idée. Joël Houssin s'est aussitôt attelé à l'écriture d'un «Dobermann» qui me corresponde. Plus fou, plus bande dessinée et déjanté que l'original, notamment dans l'action.

Dans *Dobermann*, n'avez-vous pas l'impression d'aller souvent trop loin, de montrer les dents plus que de raison ?

Je reproche à beaucoup de cinéastes, justement, de ne pas aller assez loin, de se limiter au convenable. Dans **Dobermann**, je vais jusqu'où me permet le genre, le polar et l'action. Quand je réalise **Le Dernier Chaperon Rouge**, je tourne une comédie musicale avec tout ce que cela implique en danse, chansons, féerie et douceur. Quand je tourne **Dobermann**, je réalise un polar, un véritable western urbain. Les règles sont différentes. Faut donc y aller, mettre toute la gomme ! Et j'y vais à fond. Si je bouscule les règles établies du genre, c'est pour surprendre le spectateur, le prendre à revers. Tuer le héros à mi-parcours par exemple. Dès qu'un événement pareil survient, tout peut arriver. On baigne dans l'incertitude, sans trop savoir ce qui peut désormais survenir. Lorsque Joe Pesci, dans **Les Affranchis**, bute gratuitement le serveur, les choses prennent une tournure inédite. On ne sait plus qui va survivre, qui il va abattre sur un simple coup de tête. Je tiens à ce que **Dobermann** installe également le spectateur dans le doute, dans une situation où il ne peut deviner ce qui va se dérouler à l'écran. C'est particulièrement valable après la séquence où l'Abbé descend un flic d'un double coup de fusil à pompe dans la tête avant d'entonner un sermon. On se croirait à Notre-Dame ! Mais il y a là ce type à poil, les chaussettes aux pieds et des menottes aux poignets. Nous connaissons tous les codes du cinéma de genre, des règles qui dictent jusqu'où on peut aller. L'intérêt tient à les transgresser.

Une transgression qui passe aussi par l'image gore d'Antoine Bassler, le visage tartiné de ketchup...

Il fallait bien que je place quelque part cette tarte à la crème gore, cet hommage à Pizza Pino ! A Antoine Bassler, nous avons fait la tête de Bruce Campbell dans **Evil Dead**. Ce n'est pas une image qui ressemble forcément au film, mais j'aime mélanger les genres. Dans un film qui mêle l'humour et ■ ■ ■

■■■ la violence, dans un film ouvertement trash, je pouvais me permettre cette scène irrecevable.

***Dobermann* n'est pas un film politiquement correct. Vous prenez même un malin plaisir à brûler les feux rouges, à appuyer sur le champignon lorsque se présente un passage clouté...**

Pourquoi devrait-il y avoir des barrières, des limitations de vitesse au cinéma ? Après tout, nous ne sommes plus dans la vie de tous les jours ! Pourquoi ne pourrait-on pas être anti-flic au cinéma ? Pourquoi, lorsqu'on tourne un film violent, devrait-on être moralement irréprochable vis-à-vis de la loi ? La loi ne s'applique pas au domaine de l'imaginaire. Pourquoi, dans un film aussi non-réaliste que **Dobermann**, n'aurais-je pas le droit de montrer des flics pourris, des ordures qui ont le Code Civil pour eux ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'inverser les rôles, de faire des héros d'hier les crapules d'aujourd'hui ? J'en ai un peu marre de voir dans toutes les fictions des policiers sauvant la veuve et l'orphelin, héroïques et blancs comme neige. Pourtant, je ne considère pas **Dobermann** comme un film aussi anti-flic que cela, aussi manichéen. Il montre seulement comment un enfoiré, un fanatique abusant de la loi, prend le pouvoir. Son supérieur, le Préfet, quant à lui, ignore tout de ses agissements. Tous les flics de **Dobermann** ne lui ressemblent pas. Certains sont des gens très bien, des êtres humains fréquentables. Je ne dis cependant pas que je partirais un mois en vacances avec eux, mais il est possible de discuter sans risquer de prendre une balle dans la peau ou un coup de boule. C'est tout de même surprenant de constater que l'on ait à ce point évolué dans la grammaire cinématographique, dans la manière de filmer, et qu'on l'on soit toujours attaché à voir les bons d'un côté, les méchants de l'autre. Que les méchants soient les voleurs et les bons les flics.



■ *Monica Bellucci, une beauté italienne militant pour le trash made in France* ■

Comment *Dobermann* doit-il s'apprécier ? Au premier ou au second degré ?

L'univers de **Dobermann** est plus proche de la bande dessinée que du cinéma néo-réaliste. En tant que tel, il peut se permettre tous les excès, tous les coups d'accélérateur. C'est un film moqueur, irrévérencieux, plutôt drôle où les émotions comptent néanmoins. J'aime à penser que le spectateur ressent quelque chose lorsqu'un personnage tombe, meurt ou souffre. **Dobermann** se regarde évidemment au second degré. Comment pourrait-il en être autrement ? Jamais je n'ai conçu **Dobermann** sous un autre angle. Jamais je ne me suis dit : «Cette situation, des gens peuvent très mal la prendre, l'interpréter. Je vais donc m'auto-censurer pour ne froisser personne». Non merci ! Ce serait la fin des haricots. Je ne me pose pas ce genre de questions. J'espère que les spectateurs prendront **Dobermann** au second degré. Ceux qui le regardent au premier ne pigent rien à rien. Ils n'ont pas l'intelligence de la distance, du recul : ce sont des abrutis ! Je ne veux pas niveler par le bas, me dire que certains spectateurs ne sont pas en mesure de voir les choses comme elles le sont à l'écran. De façon générale, la violence au premier degré ne m'intéresse pas. J'ai besoin de la distance qu'impose un style qui se rapproche de la bande dessinée quoi que, à un moment, je réduis sa part. Des excès très visuels du cartoon, je passe à une violence plus psychologique, une violence qui prête moins à sourire, qui constitue davantage une agression qu'une source de gags. Les flingues de **Dobermann** sont tellement énormes, disproportionnés, qu'on ne saurait également les prendre vraiment au sérieux. Ils sortent tout droit d'une BD, d'un dessin animé. Ces armes ont les proportions exagérées de la massue que Will Coyote utilise pour aplatir Bip-Bip. Quand je mets dans les mains de Nat la Gitane, la super-gonzesse, une gigantesque pétoire, il s'agit encore d'humour. Histoire de tordre le cou aux poncifs qui veulent que ce soit les mecs qui trimballent les plus gros tromblons. Une nénette canon avec une grosse pétoire, c'est une image d'Epinal que j'ai empruntée à la série Z. Quel pied d'avoir Monica Bellucci qui vous tire dessus au lance-roquettes !

Où se situe le danger dans l'appréciation de *Dobermann* ?

Il consiste à éviter que le public porte son affection sur le personnage de flic facho incarné par Tcheky Karyo. Le problème s'est également posé sur **Vibroboy**. Si les spectateurs avaient réagi en faveur de ce gros connard en hurlant «Vas-y, défonce-le», j'aurais raté mon coup, mon film. Je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer un po-

■ *Nat la Gitane (Monica Bellucci) : un masque de Batgirl pour une spécialiste des banques et des obus* ■



■ *Le Dobermann ne mord pas : il flingue, il sulfate, il dessoude !* ■

licier aussi déjanté que celui de **Dobermann**, même si on rit de ses excès. On rit beaucoup dans **Dobermann**. L'humour y compte autant que l'action. J'aime le mélange des genres. Depuis mes premiers courts métrages, je le pratique.

Ce personnage de flic pourri, véreux, on prend néanmoins plaisir à le voir surenchérir dans l'ignominie ?

Là encore, je vais citer Joe Pesci dans **Les Affranchis** et **Casino**. Ses apparitions à l'écran ne sont-elles pas jouissives ? On les attend impatiemment comme celles du Joker dans **Batman**. Pourtant, Joe Pesci incarne des ordures finies, des types abominables, des tarés. Une vraie jubilation de le voir accomplir des trucs à son image, à savoir totalement frappés. Je n'ose évidemment pas comparer **Dobermann** aux deux films de Martin Scorsese, mais j'espère avoir retrouvé ce feeling, avoir mis en scène des vilains de cette trempe. Pitbull par exemple. Il est touchant parce que son âge mental ne dépasse pas celui d'un enfant de dix ans, parce qu'il verse de chaudes larmes sur la tombe de son toutou. Mais c'est un débile qui abandonne toute gentillesse lorsque la tension monte, lorsque les pétoires commencent à parler. Tout l'opposé de Moustique qui, sous tension et ultra nerveux dans l'inactivité, se relâche dans l'action, devient brusquement plus cool que ses complices. Auprès de Dobermann, Nat la Gitane et des autres, ils forment un groupe à la Robin des Bois. L'Abbé remplace le Frère Tuck, Pitbull remplace Petit Jean... On est presque dans le même registre. A la seule différence que le gang garde tout l'argent pour lui, qu'il ne redistribue pas un radis aux pauvres !

Y-a-t-il des excès que vous vous refusez ?

Oui. J'ai une éthique personnelle. Dans **Vibroboy**, par exemple, j'aurais tout faux si les spectateurs avaient été du côté du possédé. J'aurais mal pris qu'ils se disent «Vas-y, défonce-le ce travelo !». Vibroboy est un authentique gros connard. Comme Christini dans **Dobermann**. Je serais très ennuyé que l'on puisse l'encourager dans ses débordements. Moralement, je ne soutiens pas les protagonistes, qu'ils soient flics ou voyous. Il n'y a pas de quoi pleurer sur leur sort.

A un moment, Christini menace directement un bébé. Sévère d'en arriver là...

Un bébé, c'est sacré. C'est l'innocence même. Les parents disent : «On n'a pas le droit de faire ça à l'écran». Ben si justement. Justement parce qu'il s'agit d'un tabou. J'aime secouer les gens. Aujourd'hui, cette séquence me secoue davantage qu'elle l'aurait fait hier. Parce que je suis, depuis peu, devenu papa !

Parlez-nous du casting. Il semble que vous ayez engagé des comédiens en totale osmose avec leur rôle...

A la recherche d'un interprète à Christini, je me suis souvenu de Tcheky Karyo dans **L'Amour Braque**. Je voulais ce type-là d'énergie, de folie. Je voulais que tous mes personnages, dans le final, soient atteints de cette frénésie. Qu'ils pètent tous les plombs comme ceux de Zulawski. Lorsque j'ai auditionné les comédiens pour **Dobermann**, **La Haine** n'était pas encore sur les écrans. Peu de gens connaissaient donc Vincent Cassel. Il possède ce suite page 18

ATTENTION CHIEN MÉCHANT

Des années qu'il attend de mettre enfin le pied à l'étrier. Des années qu'il ronge son frein. Décroché, l'examen de passage avec mention trash (**Vibroboy**) ! Décroché, le prix d'excellence pour un **Dernier Chaperon Rouge** fendu ! Jan Kounen peut désormais s'adonner à son cinéma favori. Du cinéma qui tire sur tout ce qui bouge, qui éclate les têtes sur le pavé, qui brûle les feux rouges, qui hurle «mort aux vaches» et fait caca au milieu d'un salon lambrissé. Un cinéma au croisement de Sam Raimi et de John Waters. Sam Raimi pour les délires éthyliques d'un virtuose de la caméra. John Waters pour la provoc', les petites mauvaises odeurs et quelques travelos. Un zeste du Jean Yanne des seventies également pour cette insolence, ce côté gouailleur, réfractaire à tout.
Pas un strapontin par contre pour le Commissaire Maigret au rayon de ses références. Pour le commissaire Christini, ça oui ! Alias la Hyène, [illegible] cuisine bruyamment les suspects. La terreur des malfrats. La honte de la profession. Mais Dobermann, Yann le Pentrec sur son état civil, et sa bande ne tremblent pas à l'énoncé de son nom. Parce que ses connards de confrères «ne trouveraient pas Mesrine dans un paquet de nouilles», Christini prend les choses en main. Au terme du braquage d'une banque, la troisième attaque sur le même boulevard, lui et ses hommes collent au train de Dobermann. De sa poule Nat la Gitane, une sourde-muette, experte dans le maniement des grosses pétoires dont elle n'entend pas les déflagrations. Du baleze Pitbull éploré par la mort de son clébard. De l'Abbé qui cherche le Paradis à coups de revolver. De cette petite saloperie de Manu. De l'excessivement cool ou de l'excessivement nerveux Moustique. De Sonia qui ferait sensation dans **Priscilla, Folle du Désert**... Un gang solide que le pervers Christini condamne à l'holocauste. A lui de le piéger par un odieux chantage au bébé-otage.

Personne n'ira prétendre que le scénario de **Dobermann** innove. Aussi direct que le TGV Paris-Lyon, il n'a pas cette prétention. Son objectif : servir la soupe à Jan Kounen, à l'installation d'une bande dessinée teigneuse, mi-*Metal Hurlant* mi-*Hara Kiri*, caviardée d'éclaboussures gore, de coups dans les roustons et de gros mots. Il se dit donc dans **Dobermann**... «Tu voulais que je devienne un avocat ?! Eh, c'est à moitié réussi, j'suis déjà un enculé» (dixit le travelo Sonia) ; «J'aime bien braquer les fourgons. C'est en plein air, on respire» (dixit Dobermann) ; «Quand j'en aurai fini avec le Dobermann, le préfet viendra m'embrasser le cul» (Christini le poète) ; «C'est bizarre, j'ai les mains qui sentent la viande» (Christini le boucher) ; «Ils ont tous des têtes de camés. Ça se défonce, ça flingue, c'est la mode. Avec moi, tous ces bouffons seraient déjà morts» (Christini l'humaniste)... De l'authentique Michel Audiard sous acide !
A la colossale finesse des dialogues de Joël Houssin, Jan Kounen apporte son sens de l'image posée, délicatement ouatée. De la psychologie aussi. A coups de burin ! A grand renfort de plans délirants, de roquettes, de projectiles aussi nombreux que variés. Du tableau bucolique d'une route de campagne à un night-club zarbi recyclé en mini-Beyrouth, ça n'arrête pas. Ça n'épargne personne. Ni les chiens, ni les jeunes mamans. Ni *Les Cahiers du Cinéma*, préféré à Lotus. Ni les narines d'un Christini que la cocaïne achève de précipiter dans la folie... Le pied vissé sur le champignon, Jan Kounen trépasse les limites, multiplie les bras d'honneur, écrase les piétons, fait marche-arrière pour mieux les ratatiner... Tellement incorrect politiquement, tellement trop, tellement cauchemardesque pour les notables, les mémés à chien-chien, les électeurs du Front National et les belles-mères que le spectacle prend des dimensions inédites dans le cinéma français. Qu'il atteint l'efficacité d'une tarte à la crème garnie de boulons envoyée à la gueule de ceux qui n'aiment ni la pâtisserie ni la mécanique lourde. De ceux qui n'aiment pas non plus le bruit, puisqu'un riverain du plateau, indisposé par les artificiers, fit feu à la chevrotine sur l'équipe. Il rata de peu un diplomate libanais qui passait par là !

■ M.T. ■

PolyGram Film Distribution présente Vincent Cassel - Monica Bellucci - Tcheky Karyo dans une production **La Chauve-Souris/Noé Productions/Tawak Pictures** *DOBERMANN* (France - 1996) avec Antoine Basler - Dominique Bettenfeld - Romain Duris - François Levantal - Chick Ortega - Marc Duret - Gaspar Noé - Marc Caro **photographie de** Michel Amathieu **musique de** Schyzomaniac **effets optiques de** Mac Guff Ligne **scénario de** Joël Houssin d'après ses romans **produit par** Eric Névé et Frédérique Dumas **réalisé par** Jan Kounen

18 juin 1997 **1 h 45**

le meneur de la meute

VINCENT CASSEL



■ *Le Dobermann au repos dans un dépôt de ferraille. La planque du malfrat* ■

ADULTÈRE MODE D'EMPLOI, LA HAINE, L'APPARTEMENT, MÉDITERRANÉE, L'ELÈVE, prochainement LE PLAISIR de Nicholas Boukhrief, pour l'instant DOBERMANN et le court métrage SHABBAT NIGHT FEVER (sa première mise en scène !) diffusé avant ASSASSIN(S) dans certaines salles... D'un registre à l'autre, du drame psychologique de Christine Pascale au polar destroy de Jan Kounen en passant par l'odyssée Banlieue-Paris de Mathieu Kassovitz, Vincent Cassel change aussi souvent de genre, de tête, que de film. Les étiquettes n'adhèrent pas à l'interprète de Dobermann, ce desperado des villes, ce cauchemar des banquiers...

Par quelle porte êtes-vous rentré dans l'univers de *Dobermann* ?

Un jour, j'ai reçu le scénario de **Dobermann** avec la cassette de **Vibroboy**, **Gisèle Kérozène** et de quelques pubs de Jan Kounen. J'ai regardé cette compilation. Je me suis dit : «C'est qui ce mec ?». A l'époque, **La Haine** se montait. Il y avait donc de jeunes cinéastes, de ma génération, de celle de Mathieu Kassovitz, qui commençaient à se manifester en France. Une aubaine que Jan Kounen m'ait demandé de tenir ce rôle. Il m'a permis d'échapper au genre, aux étiquettes que l'on voulait me coller sur le dos. Je détesterais être le comédien attitré d'untel. Même de Mathieu Kassovitz dont je suis pourtant proche. Bref, j'ai flashé sur le projet **Dobermann** et sur l'énergie que Jan libérait dans ses courts métrages. J'étais bien plus flatté que si André Techiné m'avait demandé de jouer dans son prochain film. Après avoir rencontré Jan pour la première fois, j'ai pensé : «Je ne peux pas passer à côté d'un type pareil. Il n'y en a pas deux comme lui !». Le scénario constituait un bon point de départ aux délires de Jan. En tant que tel, il tient presque sur un ticket de métro. C'était avant tout un prétexte aux désirs de Jan. J'étais d'autant plus flatté qu'il me propose le rôle que de jeunes sociétés de production, *La Chauve-Souris* et *Noé*, se sont battues pour que **Dobermann** voit le jour. Pas évident de monter un projet aussi peu «vendeur», de réunir un peu plus de 30 millions pour une entreprise aussi culottée.

Surtout que c'est un premier film ! Et un premier film, en France du moins, c'est souvent un drame intimiste dans un deux-pièces-cuisine...

La Nouvelle Vague, c'est terminé ! Faisons en France des films pour le public. Des films que le public a envie de voir. Pas des trucs qui n'ont pas plus de forme que de fond, qui ressemblent à des téléfilms, où la caméra ne bouge pas. Arrêtons de taper sur des gens comme Jan Kounen et Mathieu Kassovitz, qui en prend plein la gueule avec **Assassin(s)**. Arrêtons de leur cogner dessus sinon ils vont partir. Certains sont déjà partis d'ailleurs. Arrêtons de faire du cinéma qui sente des pieds. Produisons les films de types qui se font chier à bouger la caméra, à éclairer correctement une séquence. Des types qui veulent justifier le prix du ticket, les 50 balles que le spectateur donne. Quand je vais dans une salle de cinéma, je n'ai absolument pas envie de me taper *L'Inspecteur Derrick* !

Personne n'ira soupçonner *Dobermann* de complicité avec *Derrick* !

Dobermann, c'est le genre de film que Belmondo aurait tourné dans les années 70 s'il avait avalé des champignons hallucinogènes. Du cinéma cyber-trash, très années 90. Pas grand-chose en commun avec les bouquins de Joël Houssin qui décrivent une bande de nazes serinant d'autres pourris dans des ruelles empestant la pisse infâme et glauque ! C'est l'œuvre d'un anarchiste des seventies. Le Dobermann d'aujourd'hui, c'est Jan Kounen. Du manga ultra-speedé. Tellement speedé que j'ai pris une balle de penball dans le cul lors de la fusillade du night club. Tout le monde se marrait sur le plateau. J'avais tout de même mal aux fesses. J'ai prévenu les gars que c'était la première et la dernière fois que je recevais un projectile dans cette partie de mon individu !

Quel regard jetez-vous sur votre interprétation de Dobermann, sur votre personnage ? Sur les autres protagonistes également...

Finalement, il me reste le sentiment d'un rôle assez statique. Bon d'accord, le Dob flingue, colle des patates. Mais, à l'écran, c'est une icône de cuir, un symbole presque, un peu en retrait de l'action. Logique que cela apparaisse aujourd'hui car c'était le rôle le moins écrit du scénario. Rien à voir avec Christini, ce flic facho joué par un Tcheky Karyo si bon qu'il pue vraiment de la gueule. Dès le départ, j'ai su que ce serait lui la vedette, celui qui focalise toute l'attention. Deux jours durant, je me suis dis que ça n'allait pas, qu'il y en avait que pour lui, que le Dob manquait d'épaisseur. Peut-être avec davantage de métier aurais-je réussi à en tirer autre chose ? A lui donner un tempérament plus fort. Mais je n'allais pas refuser **Dobermann** pour autant ! J'ai mon orgueil évidemment, mais je l'ai mis en veilleuse. J'aurais vraiment aimé incarner Christini. S'il y a un **Dobermann 2**, je ferai gaffe. Je ferai en sorte que le Dob soit plus à la hauteur, à son avantage. Je suis tout de même heureux de l'avoir interprété sous la direction de Jan. Dans **Dobermann**, ils sont deux à sortir du lot. Tcheky, et Monica Bellucci dans la peau de Nat la Gitane. Elle apporte la note émouvante, vibrante, dans un gang où l'un se branle, l'autre se défonce.

D'un film à l'autre, vous changez radicalement de tête. *Dobermann* le montre une fois encore. Jouer les caméléons, vous aimez ça ?

L'essentiel du jeu, ce n'est pas changer extérieurement, modifier les fringues et la coiffure. J'aime néanmoins me déguiser. Porter les costumes que j'ai choisis, pas forcément ceux que l'on veut que je porte. Pour **Dobermann**, j'ai demandé à porter un long manteau de cuir au lieu du blouson ordinaire, prévu sur les croquis de Chattoune et Fab, en rappel des westerns italiens. Superman ne porte bien qu'une seule et unique cape après tout ! J'ai également obtenu de ne pas porter les flingues comme les flics dans un étui sous les aisselles. Je voulais quelque chose qui fasse davantage cow-boy. Il me fallait intervenir, mettre mon grain de sel pour que je me sente bien dans le personnage. Avant, j'allais chez le boulanger déguisé d'une certaine manière. Je revenais après, déguisé d'une autre. J'aimais lire dans son regard.

Il existe deux types de spectateurs à *Dobermann*. Ceux qui l'aiment parce qu'ils le prennent à la rigolade. Ceux qui le pourfendent généralement parce qu'ils le trouve odieux...

Après Superman, Batman et Spiderman, voici Dobermann ! Comment le définir ? James Bond trash. Arsène Lupin sous acide. Batman version enculé. Tout ça pour dire que **Dobermann** ne doit pas être pris au sérieux. Pas plus que sa violence, à l'exception de l'image où le bébé se retrouve sur sa propre mère, morte. **Dobermann** existe pour faire marrer des gens qui savent le regarder avec la distance nécessaire. Pas ceux qui, d'emblée, le jugent par «C'est de la merde. On n'a pas le droit des tourner des films pareils !» Bizarre que ces personnes se sentent en danger, se sentent agressées par le film. Mais Jan n'en a rien à foutre. Rien à foutre de ce qu'ils vont penser. **Dobermann**, il l'a réalisé parce que ça le fait marrer, comme les bandes dessinées de ce genre. C'est un film d'auteur, un film qui reflète sa culture. Vraiment. Regardez attentivement les similitudes avec ses courts métrages, **Vibroboy** surtout. Isolez les thèmes récurrents. Les obus, les caravanes dans les terrains vagues, les travelos, les femmes qui ne causent pas, les pétoires... Il y en a assez pour se livrer à une psychanalyse de Jan Kounen. Petit, ses parents ont dû le tenir. Aujourd'hui, il est grand : il se lâche ! **Dobermann** est un film mal élevé, un film qui dit explicitement «Allez vous faire foutre» à ceux qui l'agressent. C'est ce que je dis aussi aux gens qui prennent **Dobermann** au premier degré.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC ■

le blues de l'empaffé

TCHEKY KARYO



■ *Un rôle percutant, excessif, pour un comédien qui sort de ses gonds !* ■

Des méchants, des types douteux, Tcheky Karyo en a incarné des paquets depuis le début de sa carrière, en 1981 dans LE RETOUR DE MARTIN GUERRE. Dans BLEU COMME L'ENFER, NIKITA, BAD BOYS, CRYING FREEMAN, GOLDENEYE... Mais le Christini de DOBERMANN, c'est le bouquet. Le méchant des méchants, l'abject des abjects, la plaie de la police française, la verrue du Ministère de l'Intérieur... Un personnage que le comédien prend un pied évident à interpréter. A humaniser même car, selon Tcheky Karyo, il n'existe pas de vilains sans faille. D'affreux sans cicatrice intérieure.

En refermant pour la première fois le scénario de *Dobermann*, quelles ont été vos premières remarques ?

Si le scénario de Joël Houssin m'a impressionné, le personnage de Christini m'a inquiété. Ses excès, son langage... C'était trop. Mais la forme que Jan Kounen voulait donner au film me rassurait. Il y avait quelque chose de jubilatoire dans cette bande dessinée, dans son outrance, dans ses coups de folie. Une forme de naïveté malgré la violence. Heureusement que Jan possède un solide sens de l'humour, une qualité qui m'a convaincu d'accepter sa proposition même si ce second degré demeure terrifiant par les choses qui sont dites ou commises.

Ce scénario vous demandait de rentrer dans la peau d'une brute, de cogner, de flinguer, de jurer pire qu'un charretier...

Il n'y a pas plus doux que moi ! Plus attentif. Même lorsque je traîne Monica Bellucci par les cheveux, je reste attentif. Evidemment, il y a ces secousses qui transmettent un sentiment de violence, mais la scène demeure très supportable. Je n'ai rien du Klaus Kinski puissance 10, du fou-furieux que certains ont prétendu que j'étais par le passé. Je suis tout le contraire. Je fais même très attention à ce que je dis. A ce titre, une réplique de **Dobermann** va un peu trop loin à mon goût. Lorsque Christini menace : «Je vais t'enculer tellement fort que tu chieras en dormant». J'ai plusieurs fois dit à Jan Kounen que cette ligne de dialogue m'inquiétait. Elle a néanmoins survécu au montage.

De votre point de vue, qui est exactement Christini, votre personnage ? Un salaud sans la moindre circonstance atténuante, sans le moindre alibi ?

J'ai abordé très sérieusement le rôle de Christini. Je ne l'ai pas perçu comme un salaud sans fond, comme une façade sans rien derrière. Il y a en lui une mélancolie, une tristesse. Malgré l'humour, le second degré et les excès, autant verbaux que physiques, j'ai essayé de lui apporter une vérité. D'en faire autre chose qu'un guignol. Pour que Christini soit dangereux, il fallait qu'il soit vrai, crédible. Il fallait qu'il ait l'air normal. Surtout dans la séquence chez les parents de Sonia. Il prend son temps, il réfléchit, il s'amuse... En dépit de la monstruosité de ses actes, sa solitude apparaît. C'est un marginal, quelqu'un qui souffre de sa différence. Evidemment, je ne prends pas la défense de Christini. Cependant, pour le sculpter de l'intérieur, je me suis identifié à lui. J'ai essayé de le comprendre tout en assumant le fait qu'il devait y passer. L'émotion compte. Même lorsque vous interprétez une ordure. Oubliez l'émotion et vous êtes prisonnier de l'hystérie, de la vitesse... Le personnage n'y résiste pas et devient une marionnette. L'émotion, c'est ce qui fait la valeur de **L'Amour Braque**. C'est aussi la leçon que Jan Kounen retient d'Andrzej Zulawski. Il faut rester humain en toutes circonstances. Regardez Klaus Barbie à son procès. Vous n'avez pas un monstre dans une cage de verre, mais un type ordinaire, tranquille, dont on ne sait s'il sourit ou pas. Dans un autre environnement, qui pourrait deviner son passé nazi, l'abjection de ses actes ? Ces images m'ont inspiré le comportement de Christini. Son apparente normalité. C'est aussi quelqu'un qui possède un point de vue sur lui-même, que ses propres actes peuvent répugner. Le roman de Joël Houssin me l'a appris.

Quelques détails frappent chez Christini. Sa très inhabituelle coupe de cheveux d'abord...

La coupe de cheveux, bien dégagée devant, a été décisive dans mon interprétation. Sans cette initiative, dont le mérite revient à Jan Kounen, j'aurais différemment interprété Christini. A l'origine, je voulais qu'il porte une énorme balafre sur le visage. Si Christini se met de temps en temps à parler un mauvais anglais, c'est parce que pendant le tournage de **Dobermann**, je préparais un autre film, une comédie romantique américaine, **Addicted to Love**. Elle m'a permis d'apporter ce petit plus au personnage, de suggérer sa passion pour les séries et films policiers américains, pour l'Inspecteur Harry de Clint Eastwood. Il les a tous vus !

Au fil des années, vous avez côtoyé Andrzej Zulawski, Jean-Jacques Annaud, Ridley Scott, Eric Rohmer... De quel côté se situe Jan Kounen ?

Jan Kounen se tient plus près de Zulawski que d'Eric Rohmer. Il rentre dans un courant de cinéastes pour lesquels la caméra doit être très vive, très sensuelle, très proche des personnages. Tellement proche qu'elle leur rentre même dedans. Une caméra au milieu de l'action. Une technique très énergique, très différente de la méthode Rohmer avec qui j'ai tourné **Les Nuits de la Pleine Lune**. Comme Luc Besson, Jan tient la caméra, ne l'abandonne à personne. Sur le plateau de **Dobermann**, il ne nous laissait pas une seconde de répit. Il fonçait dans une ambiance bon enfant, avec le soutien de gens passionnés, tous branchés sur la même longueur d'ondes.

Dernièrement, vous comptiez parmi les interprètes de *Crying Freeman* de Christophe Gans, un cinéaste français qui aurait quelques atomes crochus avec Jan Kounen...

Jan Kounen et Christophe Gans sont deux personnes très différentes l'une de l'autre. Sur un plateau, Jan se montre plus instinctif. Il s'engage physiquement au cœur de la mêlée. Ce qui ne signifie pas que Christophe reste assis à attendre que ça se passe. Pas du tout. Christophe, quant à lui, s'affirme de manière plus intellectuelle, réfléchie. Contrairement à Mathieu Kassovitz, Jan ne disserte pas sur la violence, les idéologies qui se cachent derrière. Instinctivement, spontanément, il la met en images. Avec **Dobermann**, il a réalisé un film de génération, pour les jeunes à ce point imbibés de violence qu'ils développent le même humour noir, ravageur, que celui contenu dans **Dobermann**. Malgré leurs différences, Mathieu Kassovitz et Jan Kounen s'apprécient. A une projection de **Dobermann**, Mathieu a demandé à Jan Kounen combien de balles ses personnages tirent dans le film. «Je ne sais pas» a-t-il répondu. Mathieu a alors ajouté : «Moi, j'en ai tiré quarante !»

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC ■

■ ■ ■ mélange de douceur et de violence inséparables du Dobermann. Au personnage, il fallait un interprète qui surnage dans un monde de tarés hauts en couleurs, quelqu'un qui puisse calmer le jeu, manifester une autorité. Un rôle plus ingrat qu'il en a l'air, parce que Vincent devait la jouer plus zen, moins extraverti que les autres. Il devait presque s'effacer. Quand Monica Bellucci s'est proposée pour jouer Nat la Gitane, je me suis dit : «Bon OK, c'est un ancien mannequin. Elle est super canon, mais bon...». Je ne voyais pas en elle l'authentique comédienne qu'elle est en vérité. D'ailleurs, à l'époque du casting de **Dobermann**, il y a bientôt deux ans, ni Monica Bellucci ni Vincent Cassel ne possédaient des noms capables de porter un projet. Nous les avons engagés simplement parce qu'ils correspondaient aux personnages, parce qu'ils avaient du talent. J'ai eu beaucoup de chance de tomber sur eux. Depuis, ils ont fait leur chemin, sont devenus des gens «porteurs». Mais Monica et Vincent ne sont pas seuls dans **Dobermann**. Il y a aussi les autres membres du gang. Dominique Bettenfeld est le premier qui me soit venu à l'esprit. D'abord parce qu'il tient le rôle principal de **Vibroboy**, celui d'un hystérique. Aujourd'hui, il met sa folie au service d'un rôle de dingue : mais un dingue «contrôle» ! Quant aux autres, Antoine Bassler, Chick Ortega, Stéphane Metzger, ce sont des rencontres. Je les ai choisis en fonction de leur physique, afin que les morphologies se complètent parfaitement et que le comédien corresponde étroitement à son personnage.

Comment avez-vous refait la tête de Tcheky Karyo ? En une coupe de cheveux, vous le métamorphosez radicalement...

J'ai énormément travaillé le look des personnages. A Christini, j'ai apporté ce grand cache-poussière blanc. Une réminiscence de celui que porte Henry Fonda dans **Il Etait une Fois dans l'Ouest** ! Le mal affichant un costume clair : la contradiction me plaît. Quant à la coupe de cheveux, elle s'est imposée lorsque Tcheky se trouvait là, chez moi, dans ce fauteuil à réciter ces dialogues. Je le filmais au camescope. D'un coup, tandis que je cadrais la partie supérieure de son visage, l'image de sa coiffure s'est imposée. Ce front haut, dégagé, symbolisant l'intelligence, allait si bien avec un fanatique. Cette coupe de cheveux le transforme radicalement. A tous les comédiens, nous avons fait une tête différente, Monica Bellucci y compris. Vincent Cassel, on le reconnaît immédiatement malgré son côté caméléon. Il change si souvent de visage, de **La Haine** à **L'Appartement** en passant par **L'Elève**, qu'on le guette davantage. Un vrai bonheur de travailler avec ces comédiens. Avec eux, vous n'avez pas l'angoisse du plan qui foire techniquement pour tel ou tel détail dans une séquence d'action. Le tournage de la scène du repas de famille perturbé par Christini, chez Sonia, constituait de véritables vacances. Là, j'étais vraiment avec les acteurs : j'ai pris un plaisir maximal car je me retrouvais au cœur de quelque chose de nouveau pour moi, de frais. Je n'avais pas à me prendre la tête avec la technique, la logistique... Ce que j'aime d'ailleurs car, si on prétend faire du cinéma, il faut savoir tout maîtriser. Un jour, j'aimerais réaliser un film très simple, caméra à l'épaule, avec quelques comédiens. Cette scène, chez les parents de Sonia, marque mon intérêt pour un autre type de cinéma que celui de **Dobermann**. Attention, je ne renie pas **Dobermann**. A travers lui, je suis dans un univers où j'aime me balader. Un univers de bande dessinée par l'intermédiaire duquel je revendique mes origines, ma culture. Je parle de **Dobermann** et de son monde comme un réalisateur corse filmerait son île. Avec le même amour. Les minutes passées dans l'appartement de Sonia comptent parmi mes séquences favorites du film. Celle-ci et la discussion entre Dobermann et Nat la Gitane, sur le pont, dans le langage des sourds-muets. Même les gens qui n'aiment pas trop le reste du film apprécient ces instants.



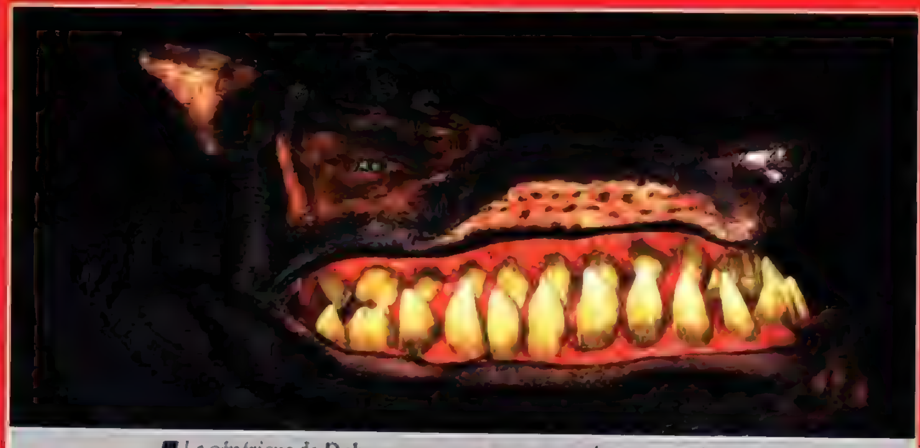
■ *Nat la Gitane : sourde-muette, elle n'a pourtant pas sa langue dans sa poche !* ■

Sur le plan technique, *Dobermann* ne se conforme pas aux normes du cinéma français. Pour un calendrier de tournage ordinaire et un budget somme toute modeste, vous en montrez beaucoup... ■ ■ ■

■ *Moustique (Antoine Basler) aspergé du sang d'un flic véreux. Une image à la Peter Jackson !* ■

la niche aux merveilles

MAC GUFF LIGNE



■ *Le générique de* **Dobermann** *: une image pour le moins parlante* ■

Dans DOBERMANN, comme à la Samaritaine, on trouve de tout. Des sales types, des types encore plus sales. Des gros mots. Des trous dans la peau. Une tête qui éclate. Des travelos. Un véritable arsenal... Et des effets spéciaux aussi. Généralement discrets mais tellement présents. Sans eux, certaines scènes perdraient beaucoup de leur impact...

Depuis dix ans, *Mac Guff Ligne* œuvre dans le domaine de la publicité. Ses techniciens n'ont pas leur pareil pour faire valser un crabe dopé à la *Badoit*, pour jeter une belle asiatique blonde au milieu d'un troupeau d'éléphants dorés, pour animer des mannequins figés entre top-models et cyborgs. Des effets spéciaux optiques, *Mac Guff Ligne* en fabrique des centaines pour des marques prestigieuses. *«La pub c'est bien. Le cinéma c'est mieux»* explique Nicolas Trout, l'un des pontes de cette société basée dans le treizième arrondissement de Paris. *«Il ne se suffit pas de le vouloir pour décrocher des budgets, pour obtenir la confiance des réalisateurs. Même en France, la concurrence est rude»*. Rude de la part de *Duboi* (**La Cité des Enfants Perdus**) et de *MédiaLab* (**Les Anges Gardiens**), les deux pendants hexagonaux d'*Industrial Light and Magic*. Les plus présents sur le marché pour l'heure.

En bon fils de pub, Jan Kounen n'ignore pas que les sociétés qui travaillent anonymement pour les eaux minérales, les parfums et d'autres biens de consommation peuvent rivaliser avec leurs grandes sœurs cinéma. A *Mac Guff Ligne*, il confie les effets spéciaux visuels de **Dobermann**. Cinq mois de travail, six minutes d'images, une équipe de douze professionnels, dix-neuf séquences numériques, cent-sept plans truqués, 25.000 images stockées, 200 giga-octets d'espace disque... Des chiffres éloquents. *«Mais, à l'image, les trucages numériques sont pour la plupart invisibles. Nous avons veillé à ce qu'ils soient le plus discrets possible. Lorsque Vincent Cassel braque le fourgon sur la route de campagne, nous avons ajouté de la matière dans l'image, étalé la forêt, reconstitué le bitume pour obtenir le mouvement de caméra que recherchait Jan Kounen»* Un raccord en continu dans le même déplacement de caméra : impossible de déceler la supercherie à l'œil nu. Qui, également, pourrait deviner, quelques secondes avant, que le bras du Dobermann et le flingue qu'il tient sortent d'un logiciel ? C'est pourtant le cas. Un subterfuge pour une transition efficace entre le Dobermann au berceau et le Dobermann au travail. *«La plupart des effets spéciaux n'apparaissent pas comme tels»* poursuit Nicolas Trout. *«Pour la séquence de fusillade dans le night-club, Jan Kounen sentait qu'il manquait quelque chose. La scène manquait de relief. Nous avons donc ajouté à l'image des balles traçantes. Ce détail décuple son efficacité. Dans une autre séquence, Monica Bellucci fait descendre ses lunettes sur son nez. Sur le verre se reflète l'incendie du fourgon. C'est un plan impossible à obtenir par d'autres moyens que les effets spéciaux numériques»*. Plus spectaculaire : la roquette qui embrase le sas de la banque à l'intérieur duquel se trouve Jan Kounen, remplaçant d'un comédien absentéiste. *«Le projectile est un faux. Quant à son tracé, il s'agit en fait de la fumée que dégagent plusieurs allumettes enflammées»*. Et Nicolas de souligner que les éclats de verre ont été recréés par ordinateur Qu'une plaque transparente protégeait Monica Bellucci, plaque ensuite gommée de l'image.

Pratique, l'ordinateur, lorsque traînent encore quelques câbles. Quelques filins d'acier qui arrachent du sol deux cascadeurs littéralement éjectés du night-club par le souffle d'une explosion. *«L'intégration numérique de petites explosions pneumatiques tournées en studio permet de donner à certaines scènes une ampleur et un impact qu'il aurait été impossible ou trop onéreux de tourner en temps réel. Ces explosions, la nécessité de glisser dans le plan leur reflet et des débris, les corrections d'étalonnage sur les comédiens, enrichissent considérablement les images réelles»*. En résumé, les techniciens de *Mac Guff Ligne* font une démonstration éclatante des performances d'une boîte française dont la réputation grandit. Bon d'accord, *Mac Guff Ligne* n'a pas décroché une part de la très convoitée galette des effets spéciaux d'**Alien Resurrection**, mais Jean-Marie Poiré et Alain Terzian viennent de leur glisser le bébé **Les Visiteurs 2** dans les bras.

Merci à **Dobermann** d'avoir joué les tremplins, d'avoir servi de carte de visite. Une carte qui pourrait être imprimée à l'effigie du magnifique molosse humanoïde en images de synthèse qui ouvre le film. C'est, à 100 %, un animal virtuel à pedigree *Mac Guff Ligne* !

■ M.T. ■



■ *Le résultat à l'écran d'un effet spécial composite, fruit d'une demi-douzaine d'éléments différents* ■

■ ■ ■ Nous tournions à un rythme frénétique. A tel point que les électriciens de l'équipe ont eu des sueurs froides à voir le nombre de plans - au minimum dix-sept avec des poussées jusqu'à trente-cinq ! - que nous devions mettre quotidiennement en boîte ! Techniquement, **Dobermann** a été une production très dure, une véritable machine de guerre que j'ai scrupuleusement préparée, planifiée. Une expérience essorante, épuisante. Nous étions mobilisés à 100% chaque jour, chaque heure, chaque minute des quatorze semaines de tournage... Je me suis mis dans cet état d'esprit dès le départ : «Chaque minute que je n'utiliserai pas pour travailler, c'est un plan de **Dobermann** perdu pour toujours». Continuellement sous pression, je me suis poussé au maximum de mes possibilités. Sur le plateau du moins. A l'écriture, au montage, c'est toujours possible de prendre son temps. Pas sur un plateau. C'est là que tout se joue. Pas question de perdre de précieuses minutes à plaisanter avec les comédiens, à boire un café. Sur **Dobermann**, je me suis calmé uniquement lorsque je n'avais pas le choix. J'étais dans un état permanent de speed. Généralement, je ne bois ni café ni coca, et je ne fume pas. Là, je buvais du café, du coca et je fumais comme un pompier. Je tenais souvent la caméra à bout de bras, me ramassais des gamelles à courir dans les escaliers. Et je recommençais pour une deuxième, une troisième prise ! Sans viser, suivant des comédiens qui détalaient aussi vite que possible. Résultat : nous avons filmé la fuite de l'Abbé et de Moustique en un quart d'heure. Je me shootais littéralement à l'adrénaline, soulevais une caméra si lourde que, quelques mois plus tard sur le plateau d'une publicité, je ne parvenais plus à l'arracher du sol. J'étais pourtant dans une plus grande forme physique ! Mais l'énergie de **Dobermann** était purement mentale, d'origine cérébrale. Je pensais sans cesse : «Ça fait des années que tu rêves d'un long métrage. T'y voilà et si tu le rates, c'est fichu pour toi à l'avenir». Je ne pouvais pas rater mon coup. A tel point que j'ai pris les devants en passant immédiatement un deal avec mon chef opérateur, Michel Amathieu. Nous avons convenu que jamais je n'attendrais que la lumière soit prête. Les éclairages devaient être parés au moment même où j'avais «moteur» à dire. Exactement comme si j'avais un camescope entre les mains ! Nous avons conçu l'esthétique de **Dobermann** en faveur de l'urgence des prises de vues, du rythme, du nombre de plans à mettre en boîte, de l'énergie que les comédiens devaient préserver de façon à rester dans le trip. Je tenais à ce qu'ils restent chauds, à ce qu'ils ne s'endorment pas entre les prises.



■ *Sonia, le travesti en blanc (Stéphane Metzger) au milieu de ses copines. Avant le massacre...* ■

Les techniciens se sont-ils facilement adaptés à votre style, aux contingences qu'imposent votre façon de faire ? On ne peut pas dire qu'elle soit très reposante...

Bien sûr, certains techniciens étaient un peu surpris de me voir jouer avec les vitesses de caméra, mettre cette même caméra sur un skate-board. Plus que les autres, les cascadeurs manifestaient leur satisfaction de travailler sur **Dobermann**, eux qui reprochent justement aux cinéastes français d'expédier un peu l'action, de ne pas lui accorder d'importance. Ils se sont étroitement impliqués. Comme les autres participants d'ailleurs. Fallait bien pour compenser la modestie du budget, 33 millions de francs. C'est peu. **Dobermann** aurait coûté bien plus, dans les 50 millions, si beaucoup de ses collaborateurs n'avaient pas participé à sa production. Ici, l'argent n'est pas tombé dans l'escarcelle des comédiens, des producteurs. Tout est à l'écran.

Parmi les grands moments de *Dobermann*, il y a ce plan dément où Manu, faute de papier hygiénique, utilise quelques pages des *Cahiers du Cinéma*...

Une séquence entièrement improvisée. Pas préméditée. Je le jure. Bon d'accord, c'est tout de même une espèce de règlement de comptes. Les critiques des *Cahiers du Cinéma* s'imposent comme les gardiens du Temple. C'est une institution arrogante qui tape systématiquement sur ce qui vient de France et diffère du petit drame psychologique situé dans un deux pièces-cuisine. Le même film en provenance de Nouvelle-Zélande, *Les Cahiers du Cinéma* lui dérouleraient le tapis rouge ! J'imagine leurs journalistes dans la salle, pensant de **Dobermann** : «Quelle horreur ce film. Vraiment immonde de voir ce type chier dans le canal !». Et là, le coup de grâce pour ceux qui auraient survécu jusqu'à cet instant. Une manière de dire : «Vous savez, messieurs des *Cahiers du Cinéma*, on n'en a rien à foutre de ce que vous pensez !». Je suis heureux que cette idée me soie venue longtemps après que le scénario ait été écrit. Elle est arrivée si tard que Romain Duris, l'interprète de Manu, ne l'a pas tournée. Il s'agit en fait d'un insert tourné une journée après, un insert de mes propres mains prenant un exemplaire des *Cahiers* pour s'en servir comme PQ. Ce gag provocateur, je l'avais placé dans un autre scénario, mais c'était le moment où jamais, une occasion qui, peut-être, ne se présenterait jamais plus.

Au finish, comment définissez-vous *Dobermann* ? Quels sont les termes qui le qualifient le mieux...

Dobermann, c'est un peu ***Beavis et Butt-Head***. Il faut qu'il y ait des sales gosses comme moi derrière la caméra. Pour, justement, flanquer des coups de pied dans les tibias des gens qui sont là à se gargariser de trucs du genre : «le cinéma, c'est un art, c'est du sérieux. Nous sommes des artistes». Décompressez les mecs ! Relâchez-vous ! Donnez un peu plus dans la provoc' ! Marre d'être coincé dans des carcans. Je me souviens de Serge Gainsbourg déboulant sur le plateau de *Champs-Elysées* pour mettre la main au cul de Dona Summer et lui lancer «J'ai envie de te baiser». Jubilatoire ! **Dobermann**, c'est pas loin d'être la même chose. Un film de sale gosse qui saute dans la flaque de gadoue pour asperger tout le monde !



■ *Christini : des méthodes aussi efficaces que celles d'un agent de la Gestapo* ■

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

l'ami des bêtes

JOËL HOUSSIN

Le père du Dobermann, c'est lui. Ce bonhomme paisible qui n'écume pas de rage, qui cohabite avec un matou du nom de Seringue. Un sacré tempérament d'écrivain que celui de Joël Houssin. Il s'épanouit dans la science-fiction à travers divers ouvrages parus au FLEUVE NOIR et chez DENOËL («Les vautours», «Argentine», «Loup»...). Mais c'est la saga du «Dobermann», dix-neuf livres à ce jour, qui mobilise le plus grand nombre de lecteurs. Dix-neuf romans de violence, d'humour féroce et d'ambiances à peine respirables pour forger la personnalité d'un faux Arsène Lupin. Joël Houssin, c'est également le scénario de la comédie diabolico-rabelaisienne MA VIE EST UN ENFER de Josiane Balasko, un épisode mémorable de NAVARO où, en huis-clos, Roger Hanin coince le coupable en usant de méthodes peu orthodoxes, KILOMÈTRE 57 dans un avenir proche...


■ *Joël Houssin, l'inventeur d'un Dobermann littéraire qui fait ses premiers pas sur grand écran* ■

Quand et comment Jan Kounen vous-a-t-il parlé pour la première fois de son intention de mettre vos romans en images ?

J'étais dans le Sud-Est, près d'Avignon, lorsque Jan Kounen m'a envoyé une invitation pour **Vibroboy**. Il m'y précisait qu'il aimerait porter le Dobermann à l'écran. Étant à 800 kilomètres, je n'ai donc pas découvert **Vibroboy** immédiatement. Jan m'a envoyé une cassette. Je me suis aussitôt dit : «S'il y en a un qui peut réussir à adapter mes bouquins au cinéma, c'est lui !». La force de ses images m'a convaincu. Scénariste, je trouve extraordinaire de mettre un texte au service d'un réalisateur de cette trempe. Après que le producteur Eric Neve ait acheté les droits de l'un des dix-neuf «Dobermann», Jan et moi nous sommes mis au travail. Toujours à 800 kilomètres de distance l'un de l'autre, nous communiquions par modem. En l'état, le roman ne pouvait être adapté car, comme les autres, il était plein d'impressions subjectives, impossibles à filmer. En définitive, nous avons décidé d'écrire un «Dobermann» inédit. J'ai évidemment repris Dobermann et son gang, quelques éléments. Avec un réalisateur pareil, une signature aussi identifiable, ce n'était pas très difficile de confectionner du sur-mesures. Pour lui, j'ai lifté le Dobermann. J'ai transformé le voyou marqué seventies en super-malfrat de l'an 2000 !

Après avoir écarté la possibilité d'adapter fidèlement l'un de vos romans, l'histoire s'est-elle mis en place aussi facilement qu'il y paraît à l'écran ?

Le premier scénario débutait sur l'attaque du night-club, une séquence qui se retrouve maintenant dans le final. Nous commencions fort. Trop fort car, après ce préambule, il fallait embrayer sur des péripéties de plus en plus fortes, surenchérir. Je ne pouvais pas fléchir. En admettant que j'aie continué dans cette direction, **Dobermann** aurait coûté une fortune. Nous sommes revenus à un scénario plus raisonnable, en déplaçant un peu les masses. Tout ce que nous avons dû sucrer pour des raisons financières, on le retrouvera dans la novelisation du film. Un exercice étrange d'ailleurs. Classique que d'amener des personnages d'un livre à l'écran. Le contraire l'est moins. C'est en procédant à cette écriture que l'on s'aperçoit si les personnages, le sujet ont quelque chose dans le ventre... C'est à ce moment que l'on se rend le mieux compte de la substance qui peut manquer à tel ou tel protagoniste.

De la substance, Christini en tient une sacrée couche !

Dans sa tête, Christini se dit qu'il se tient du mauvais côté de la barrière. Lorsqu'il lit les exploits du Dobermann, il se met à penser qu'il en est capable lui aussi. Il est jaloux. Jaloux de sa liberté alors qu'il est mis au banc de la police, que ses collègues le perçoivent comme un flic véreux. Christini veut prendre la place de Dobermann au point de vouloir violer Nat la Gitane. N'empêche que c'est le seul policier capable de le coincer. Pourquoi ? Parce qu'il se montre aussi dangereux, aussi imprévisible que ceux qu'ils traquent. Les autres flics sont complètement inadaptés à la situation. Quand Christini regarde le Dobermann, il voit son propre reflet.

Généralement, dans un film d'action, il y a les méchants d'un côté et les bons de l'autre. Dans *Dobermann*, personne ne détient le monopole du bien ou du mal...

Le manichéisme, je n'y crois pas. Rien n'est simple. Si c'était le cas, cela serait une catastrophe pour les écrivains, ceux qui travaillent avec une matière première humaine, complexe et paradoxale. Même les personnes qui paraissent les plus simples cultivent une intériorité complexe. Quand surviennent des drames familiaux, cette complexité éclate au grand jour. On se dit : «Mais comment ce brave homme a-t-il pu commettre un crime aussi atroce ?». On ne voit que les apparences. Un écrivain va au-delà. Dans un film d'action, cette profondeur psychologique doit ressurgir. Même discrètement. Par petites touches. Par exemple dans **Dobermann**, lorsque le Dob avoue qu'il ne peut désormais plus s'arrêter de braquer des banques et des fourgons, qu'il y aura toujours quelqu'un pour le pister.

Selon vous, *Dobermann* est-il un film doté d'une morale ?

Oui. **Dobermann** implique une morale. Pas une morale chrétienne ! Même si le film n'a pas valeur d'exemple, il met en avant la solidarité qui soude les membres du gang. Une solidarité très forte qui fait défaut à la société actuelle. Si puissante que, même en cas de trahison, le coupable n'est pas éliminé. A priori, Dobermann et ses complices ne sont pas des personnages sympathiques. Pourtant, la sympathie du public se porte immédiatement sur eux. Ils ne font pleurer personne à dévaliser des banques. Personne n'a jamais versé une larme sur le sort d'un banquier volé. Au contraire, les gens sourient parce qu'ils ont souffert du système déshumanisé des établissements financiers. Moustique l'explique dans le braquage lorsqu'il donne une liasse de billets à la petite vieille venue retirer 500 francs. Il lui dit «Gardez-les. Nous ne sommes pas des voleurs madame !». Dobermann et les siens ne nuisent pas aux gens : ils s'attaquent à un système !

Qui sont réellement les complices du Dobermann ? Le scénario n'en dit pas long sur leurs antécédents...

Même si les personnages restent des martiens, comme l'Abbé par exemple, des scénarios antérieurs insistaient sur leurs origines, expliquaient leur état actuel. J'ai sucré énormément de passages de flashes-back. Dans l'un, l'Abbé se souvenait de l'assassinat de son père le jour de Noël, près d'un sapin bardé de crucifix. Il était alors un bébé dans son parc. Voilà qui justifie son statut de héros christique fourvoyé. En un peu plus d'une heure trente, c'est impossible de présenter ainsi chaque protagoniste. Ils sont tout de même sept à former la bande du Dobermann. Si John Sturges avait consacré ne serait-ce qu'une poignée de minutes au CV de ses 7 mercenaires, il aurait rajouté une demi-heure à son film. Il fallait donc que les comédiens soient fortement typés, que leur jeu et leur personnalité imposent immédiatement le personnage. L'obsession de Jan Kounen. Il a d'ailleurs tout filmé pour, ensuite, couper ce qui ralentissait le rythme, élaguer et ne conserver que le strict nécessaire. La version longue de **Dobermann** fait bien dans les deux heures vingt. Jan Kounen ne manifeste aucun état d'âme quand il faut réduire le métrage. Pour la plupart des réalisateurs, c'est une opération douloureuse, dramatique. Pas pour lui. Évidemment, on peut se dire qu'un peu plus de psychologie n'aurait pas fait de mal. Entre vingt coups de feu, on peut toujours s'interroger sur les motivations de tel ou tel personnage !

Lorsque vous avez commencé à écrire ce scénario, l'image du Dobermann, d'un comédien bien précis, s'est-elle imposée à vous ?

Pas immédiatement. Après, on n'échappe pas au casting mental. J'ai recherché un visage qui puisse à la fois évoquer la douceur et la puissance, la violence. Une personnalité ambiguë. J'ai pensé à Christopher Walken dont la présence équivaut à une menace. Dès qu'il rentre dans une pièce, on se dit qu'il va se passer quelque chose de grave ! Dommage qu'aujourd'hui il ressemble davantage à un poisson mort qu'au type qu'il était à l'époque de **Voyage au Bout de l'Enfer**. Vincent Cassel possède cette même fracture, cette même capacité d'alterner tendresse et violence sans changer de visage. Interpréter le Dobermann, ce n'est pas facile. C'est un rôle-piège. Le comédien doit transmettre le sentiment que les membres de son gang, des gens incontrôlables, des fous, le respectent. D'autant plus dur que le Dobermann parle peu. À l'image des romans ! Il faut donc qu'il apparaisse comme un chef naturel. À sa façon, le Dobermann fédère tous les fantasmes. Ceux des personnes qui traversent des périodes de romantisme hypertrophié. À aucun moment il ne se montre sous un jour antipathique, alors qu'il déchaîne la violence tout autour de lui.

Est-ce un pur hasard si votre «héros» se nomme Dobermann ? Est-ce un hommage à la gent canine ?

Je voulais un hors-la-loi que les flics ne parviennent ni à appréhender ni à buter. Je me suis alors souvenu d'une déclaration de Friedrich Dobermann qui, comme son nom l'indique, est «l'inventeur» de cette race canine. «Je cherchais à créer une savonnette avec des dents» prétendait-il. Il a parfaitement réussi. Mon personnage lui ressemble dans ce sens. Ce n'est pas un hasard si l'un de ses complices s'appelle Pitbull. À l'époque de la rédaction du premier roman, j'élevais des chiens. Des chiens nordiques surtout, des gentils : le doberman, en effet, n'est méchant que si on le dresse pour attaquer. Certaines personnes affirment que les SS en avaient fait leur chien de prédilection. Faux ! Il s'agit du berger allemand. Même si j'aime cet animal, je n'ai guère contribué à sa bonne réputation. Un éleveur m'a écrit pour me certifier que j'avais ruiné ses cinquante ans d'efforts de réhabilitation du doberman !

***Dobermann* n'est pas le plus consensuel des films. Beaucoup dénoncent sa violence, son mépris des institutions...**

Je suis malheureusement habitué à ce genre de réactions. La vraie violence n'est pas là. **Dobermann** est-il anti-flic ? Dans ce cas, Guignol aussi ! À ce titre, l'interdiction du film aux moins de 16 ans me choque. Comme ça me choque d'entendre : «Mais c'est un film néo-nazi ! D'où viennent ces gens ? Que pensent-ils ?». Dobermann n'est pas un spectacle que l'on doit aborder sérieusement, au premier degré. Il n'y a aucun réalisme là-dedans. Il s'agit d'un parcours de montagnes russes, d'un manège de fête foraine. Interdire **Dobermann** aux moins de 16 ans participe à transformer la France en pays d'attardés mentaux à qui il faut indiquer ce qui est visible ou pas. Aujourd'hui, les lois ne protègent plus : elles oppressent. Logique qu'on en vienne à taper sur le percepteur, sur les flics. C'est une vieille tradition que de cogner sur l'autorité dans ce pays ! On peut encore continuer de rêver tout de même !

❑ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ❑

Un jeu de massacre très plaisant où les stars tombent comme des mouches !

MAD DOGS

philosophe du gangstérisme

LARRY BISHOP

Fils du comédien Joey Bishop, Larry Bishop passe son enfance aux côtés des stars de la troupe Rat Pack : Frank Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis... Camarade de classe de Richard Dreyfuss et Rob Reiner au Beverly Hills High School, il débute une carrière promise d'acteur dans LES TROUPES DE LA COLÈRE en 1967. Spécialiste des rôles de bad guy, de fine gâchette, Larry Bishop tourne aussi bien pour le cinéma (THE BIG FIX, L'ARNAQUE II...) que pour la télévision (les séries KUNG FU, LAVERNE ET SHIRLEY)... Pour ne pas déroger à la règle, il interprète un redoutable tueur dans MAD DOGS, sa première réalisation.

Comment est-il possible de réunir un casting pareil dans un film indépendant ?

En fait, tout part de ma longue amitié avec Richard Dreyfuss. Lorsque nous étions à l'école, nous avons fait un pacte : on s'est juré de faire des films ensemble plus tard. En 1977, il a produit son premier film, **The Big Fix**, dans lequel j'avais un rôle. Quand j'ai commencé à écrire **Mad Dogs**, en 1987, je ne me suis même pas demandé s'il accepterait de faire le film. Je savais juste que nous avions un pacte et qu'il l'honorerait à un moment ou un autre. Ce moment est arrivé lorsque je suis allé voir Judith James, l'associée de Richard dans leur société de production, et que je lui ai demandé : «Alors, **Mad Dogs**, on le fait ?». Richard a accepté tout de suite, pour un salaire dérisoire et un intéressement aux recettes. Quand il a signé, on est allé voir son agent, qui a aussi sous contrat Jeff Golblum, Gabriel Byrne et Kyle MacLachlan. Je leur ai donné le script en espérant que l'un d'eux accepterait et que ça ferait deux stars dans le film, mais les trois ont aimé le script ! Par Gabriel Byrne, on a eu Ellen Barkin, sa compagne. Rob Reiner, qui est un vieil ami, Richard Pryor et Christopher Jones, qui ont joué avec moi dans **Les Troupes de la Colère**, nous ont rejoints. Et l'effet boule de neige a continué : de plus en plus d'acteurs ont voulu faire le film, et je me suis retrouvé avec un casting complet très vite !

De quelle façon le scénario de *Mad Dogs* a-t-il évolué pendant les dix années qui ont précédé le tournage ?

J'ai eu deux scénarios qui ont été produits ces dernières années, et ils ont été portés à l'écran sans qu'une ligne en soit changée. Ils sont restés tel quel. Ça m'a d'autant flatté que le système américain de ré-écriture est terrible, il peut vous entuber facilement. Quand j'ai commencé à écrire **Mad Dogs**, je ne voulais faire aucun compromis, je me foutais de savoir si le film se ferait ou pas. Je continuais de toute façon ma carrière d'acteur, et même si ça peut paraître bizarre, je crois que mon intransigeance était un atout : j'étais prêt à mourir sans voir **Mad Dogs** plutôt que de tourner un film différent de celui que j'avais écrit. Avec Judith James, on a évidemment beaucoup discuté du scénario, mais il est resté tel que je l'avais imaginé en 1987.



Larry Bishop : un film de gangsters pour un acteur habitué à jouer les vilains

Comment avez-vous eu l'idée de *Mad Dogs* ?

Il est rare que je m'assoie à une table pour écrire. La plupart du temps, je me balade en voiture ou à pieds, je réfléchis à une histoire, ordonne tout dans ma tête, et de retour chez moi, je couche cela sur le papier. Concernant **Mad Dogs**, il y a cette expression américaine, «Then by of the grace of God, go I» *(1)*, qui m'intriguait. J'ai laissé ma pensée vagabonder autour de cette idée. Puis je me suis concentré sur l'idée de grâce, et le sentiment de générosité, de bonté, avec l'idée de les personnifier. J'ai imaginé Dieu et la Grâce comme un couple, comme mari et femme. Ce qui m'a entraîné à envisager leur séparation, chacun partant de son côté. En même temps, le sous-texte de cette expression, c'est Dieu à la recherche de sa Grâce perdue. J'ai séparé la Grâce de Dieu, et l'ai laissé seul avec son pouvoir. C'est devenu le fil conducteur du film.

C'est vrai qu'on l'impression que vos gangsters sont tous habités par des questions existentielles...

J'ai fait des études de philosophie, j'adore Sartre, Camus... Leurs personnages, comme les samouraïs, sont très habitués à l'idée de la mort ; ils la portent sur eux. Dans **Mad Dogs**, le seul qui n'y pense pas est Michael J. Pollard, et c'est le premier à mourir. Il ne voit rien venir, il regarde avec attention une peinture, se demande ce qu'elle représente... Même quand Ben London le braque avec son revolver, il se demande ce qui se passe. L'innocence de ce personnage est un bon contrepoint à ce qui suit. Les autres gangsters sont tous conscients qu'aujourd'hui peut être leur dernier jour, et leur vie est conditionnée par cette pensée. Normal lorsqu'on doit en découdre, régulièrement dans des duels à mort. A ce niveau, j'ai également subi l'influence des westerns spaghetti de Sergio Leone, notamment **Le Bon, la Brute et le Truand** que j'adore, avec cet affrontement final dans le cimetière. Ce que j'aime le plus chez Leone, par rapport à Sam Peckinpah par exemple, c'est qu'il s'intéresse davantage à ce qu'ont les types en tête



Le duo Paul Anka et Ben London (Gabriel Byrne) pour une version inédite de «My Way» !


■ Jacky Jackson (Burt Reynolds), un prétendant au trône occupé par Vic ■

avant de tirer qu'au duel lui-même. Dans **Mad Dogs**, les gangsters ont également conscience qu'à l'issue du duel il y aura un mort, et chacun a admis que ce pouvait être lui.

C'est très surprenant de voir Gabriel Byrne faire le clown dans *Mad Dogs*. Comment avez-vous découvert ses talents comiques ?

Lorsque Gabriel a manifesté son intérêt pour le film, son agent, une de mes amies, m'a appelé et m'a dit : «Larry, personne ne croit que Gabriel est drôle, personne ne connaît son sens de l'humour. Tu dois absolument lui donner le rôle de Ben London !». Elle était en train de plaider sa cause et je l'ai interrompue au bout de deux minutes en lui disant : «OK, il a le rôle !». J'adore Gabriel, j'ai toujours pensé que c'était un acteur formidable. Je suis donc allé chez lui, on a discuté, et il m'a appris qu'au début de sa carrière, il jouait des rôles comiques. Mais après avoir mis un pied dans le drame, plus personne ne l'a imaginé faisant rire !

Parmi vos gangsters, l'un se fait justement remarquer par un rire assez incroyable : c'est Sleeping Joe, interprété par Henry Silva...

Vous savez, c'est son rire naturel ! Je connais Henry depuis que je suis tout jeune, quand il était dans l'équipe du Rat Pack aux côtés notamment de Samy Davis, Dean Martin, Frank Sinatra et de mon père. A douze ans, alors qu'il m'avait accompagné sur le toit de maison pour récupérer les nombreux ballons de basket qui y traînaient - je n'oublierai jamais ça ! - je lui avais juré qu'il jouerait dans tous les films que j'allais faire. Entre Richard Dreyfuss et lui, on peut dire que j'ai commencé très tôt mon casting !

Dans une scène, Gabriel Byrne et Paul Anka interprètent une version tout à fait inédite de «My Way» !

Ça, pour être inédite ! Paul Anka est l'un des auteurs de cette chanson. Je l'ai rencontré lorsque j'étais enfant puisqu'il évoluait aux côtés de mon père dans le Rat Pack. Sur **Mad Dogs**, j'avais besoin de sa permission pour utiliser «My Way». Je lui ai donc envoyé le script. Quand la question s'est posée de savoir quel chanteur pouvait jouer ce rôle, j'ai dit au responsable du casting : «Attends une minute : c'est lui ! Est-ce que quelqu'un lui a demandé s'il a aimé le scénario ? Car c'est le type qu'il nous faut !». Et Paul Anka, qui avait en effet aimé le scénario, est venu sur le plateau. Il a été formidable. Quand nous avons enregistré «My Way», il n'arrêtait pas de répéter : «Je n'arrive pas à croire que je fais ça à ma chanson» !

A la vision de *Mad Dogs*, on pense au début à Quentin Tarantino, mais c'est David Lynch qui s'impose très vite. C'est une autre de vos références ?

Avec Sergio Leone, David Lynch est tout simplement le réalisateur qui m'impressionne le plus. Je lui ai d'ailleurs emprunté le directeur de la photographie de la série *Twin Peaks*, Frank Byers. Concernant Tarantino, j'ai écrit **Mad Dogs** avant d'entendre parler de lui, mais il est clair que le succès de **Pulp Fiction** m'a aidé à trouvé des financements. Comme j'ai écrit **Mad Dogs** avant **Pulp Fiction**, j'aurais aimé le réaliser avant aussi. Mais bon, Tarantino est très fort. Il présente régulièrement des films d'exploitation à la télévision : je peux l'écouter parler de cinéma toute la nuit. Il a beaucoup d'énergie. Je suis content qu'il soit à la place où il est. Ça ouvre des portes.

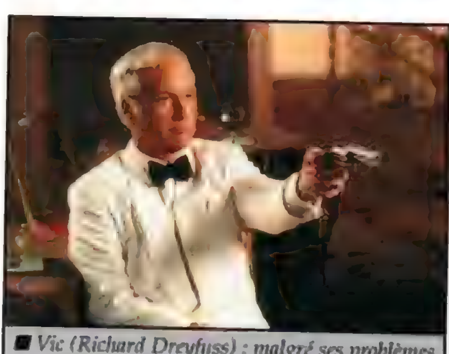
Si on abandonne vite la piste Tarantino en regardant *Mad Dogs*, c'est aussi parce que vos gangsters parlent beaucoup, mais ne se la jouent pas...

Je suis content que vous disiez ça. La différence avec Tarantino ou Scorsese, ou même Nick Gomez (2), c'est que mes personnages ne sont pas désespérés : ils ont conscience de leur existence et, à leur manière, ils la mènent à terme. Quand j'étais gamin et que je voyais Frank Sinatra ou Dean Martin jouer à Las Vegas, je ne partageais pas leurs galères de débutants. Ils menaient déjà une vie de rois. Et ça m'a influencé. Les personnages de Scorsese et de Tarantino sont des gagne-petit, les miens ont tout gagné. Ils ne se posent jamais de question d'argent, ils ne s'y intéressent pas, ils en ont suffisamment pour ne pas y penser, pour finir leur vie et les dix prochaines. J'aime le fait qu'ils aient donc à leur disposition beaucoup de temps pour penser. C'est une version Rat Pack de «En Attendant Godot» ! Ils sont assis là et n'ont rien d'autre à faire que de penser. La seule chose qui peut les motiver, c'est le pouvoir. En accumuler autant que possible. Pas parce qu'ils sont désespérés. Juste comme une logique de vie.

■ Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

(1) Qu'on peut traduire par «Si Dieu le veut».

(2) Réalisateur de **Laws of Gravity**.


■ Vic (Richard Dreyfuss) : malgré ses problèmes de santé, il tient à conserver sa place ■


■ Mickey Holliday (Jeff Goldblum) : quoi qu'il fasse, on le provoque en duel ■

ILS IRONT TOUS AU PARADIS

Au Club DNA, haut lieu du gangstérisme, règne une ambiance inhabituelle depuis l'annonce du retour de son propriétaire, Vic, le caïd des caïds un temps interné dans un institut psychiatrique. Ses employés mettent de l'ordre dans les «affaires», notamment Ben London qui ne prend pas de gants pour liquider les infidèles. Parmi eux, Mickey Holliday, un bras droit qui s'est «occupé» de la petite amie de Vic pendant son absence, Grace Everly, tout en continuant à voir Rita, la propre sœur de Grace. Dans le collimateur de Ben London, Holliday reste calme : sans lui, Vic ne retrouvera jamais sa Grace. Au retour de Vic, les morts s'accumulent, les rivaux ourdissent des complots, s'affrontent en duel. Pour beaucoup, il ne s'agit que de pouvoir. Pour ceux qui restent, il est encore temps de sauver l'amour.

Pour sa première réalisation, Larry Bishop profite des succès récents de quelques premiers films montés en partie grâce au soutien de comédiens connus, voire de stars : **Reservoir Dogs**, **Usual Suspects**, **Dernières Heures à Denver**... Le générique de **Mad Dogs** est renversant, parce qu'on y croise un abonné aux blockbusters (Jeff Goldblum), une vieille gâchette (Henry Silva), un revenant (Michael J. Pollard), Dale Cooper en personne (Kyle MacLachlan), l'acteur fétiche de Spielberg (Richard Dreyfuss), une actrice rare (Ellen Barkin), ou encore Monsieur Burt Reynolds... Ils sont tous venus sur leurs deux jambes, et la plupart sont repartis en corbillard. Mais en éliminant une à une ses recrues de choix, Larry Bishop ne cède à aucun moment à la gratuité, à la violence vulgaire, au voyeurisme malsain. Sans doute parce que les gangsters qu'ils décrit passent plus de temps à penser à la mort qui les cueillera un jour ou l'autre, qu'à mitrailler sans relâche d'anonymes adversaires. Dans **Mad Dogs**, les coups de feu se font rares, car une seule et unique balle suffit souvent pour jouer les prolongations dans l'existence. Très conscients de leur condition, ces gangsters qui empruntent autant à l'univers du western spaghetti qu'à celui, ouaté, de David Lynch, jouent les dandys parvenus qu'une envie de pouvoir inassouvie transforment en chiens fous. Si **Mad Dogs** réussit à installer une atmosphère troublante, planante même, c'est aussi parce que le film fait se confondre normalité et folie dans le personnage de Vic : à peine sorti de l'hôpital, il débarque au Club DNA, les cheveux en bataille, mal rasé, dans ses habits de malade, le tout sous les applaudissements des clients. Bien que la mise en scène accumule les erreurs de débutant, **Mad Dogs** réussit l'essentiel : marquer les esprits en s'inscrivant à contre-courant des films qui lui ont pourtant permis d'exister.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Acacias présente Jeff Goldblum & Richard Dreyfuss dans une production **Dreyfuss/James Productions** ***MAD DOGS (MAD DOGS IN TIME*** - USA - 1997) avec Ellen Barkin - Gabriel Byrne - Diane Lane - Gregory Hines - Kyle MacLachlan - Burt Reynolds - Larry Bishop - Rob Reiner - Henry Silva - Billy Idol **photographie de** Frank Byers **musique de** Earl Rose **produit par** Judith Rutherford James **écrit et réalisé par** Larry Bishop

23 juillet 1997 **1 h 32**

Quand le Maître de Hong kong met le doigt dans l'engrenage de la mécanique hollywoodienne...



■ Jack Quinn (Jean-Claude Van Damme) : un simili 007 qui joue à Bruce Lee ■

DOUBLE TEAM

Van Damme n'est plus au top mais continue frénétiquement de tourner. Une frénésie d'ailleurs présente de la première à la dernière image de DOUBLE TEAM. Un film qui en fait des tonnes, brasse mille et une péripéties, aligne les cadavres, multiplie les embuscades, dynamite une villa et sa piscine... Un film qui ne compte jamais. Où, tant bien que mal, le grand Tsui Hark tente de mesurer la distance séparant un film d'action hollywoodien d'un film d'action de Hong Kong. Elle est considérable. Y compris dans la façon de faire.

Une constatation : Van Damme aime les cinéastes de Hong Kong. Pour un athlète sevré à Bruce Lee et Jackie Chan, c'est finalement assez naturel. Chez ces cinéastes, le Belge cherche le second souffle nécessaire à la relance d'une carrière sur le déclin. John Woo, via **Chasse à l'Homme**, aurait dû le propulser sur l'une des marches du podium. Raté. Ringo Lam, via **Risque Maximum**, aurait dû racheter son précédent et retentissant échec, **Mort Subite**. Encore raté. Pire, **Risque Maximum** atteint péniblement les douze millions de dollars au box-office. Une vilaine déconvenue pour une star qui, un temps, se répandait en : «Fais gaffe Arnold ! Ton trône vacille !». Arnold résiste toujours tandis que Van Damme s'enfonce dangereusement dans les abîmes des pertes sèches. Dans les salles américaines, car la vidéo et le marché international colmatent les brèches.

Après John Woo et Ringo Lam, Van Damme frappe à la porte de Tsui Hark, l'homme sur les épaules duquel repose tout le (bon) cinéma de Hong Kong. Un producteur avisé, un cinéaste de génie dont les films attendent une diffusion française qui ne saurait tarder. De **L'Enfer des Armes** à **The Blade** en passant par **Le Syndicat du Crime 3**, **Shangaï Blues** et autre **The Lovers**, il exprime une inspiration sans pareil, une virtuosité technique sidérante, un sens conjoint de l'action et du romantisme... Normal que le Belge ait quasiment fait le siège de son bureau pour le convaincre de tourner une production hollywoodienne. *«Il y a quelques années, j'ai tourné un film à Hong Kong. Tsui Hark n'était pas encore le cinéaste culte qu'il est aujourd'hui, mais tous le considéraient comme le plus prometteur. J'ai alors commencé à visionner l'intégralité de sa filmographie. J'étais impressionné. C'est donc depuis des lustres que je tentais de travailler avec lui. Mais il était trop occupé : il produit, il réalise, il fait tout... Aussi, lorsqu'il y a un an et demi il m'a lancé «je ferai un film avec toi en 1996», je ne l'ai pas cru immédiatement !».*



■ Yaz : un rôle sur mesures pour Dennis Rodman, le basketteur le plus excentrique des Etats-Unis ■



■ Un déguisement canular pour un Van Damme dont on ignorait les talents de caméléon ■

A force d'insister, Van Damme obtient finalement gain de cause. Tsui Hark, à l'aube de la rétrocession de Hong Kong, craque et accepte. *«Je suis curieux de nature»* se justifie-t-il. *«D'autres avant moi ont tenté l'expérience. J'en ai parlé avec eux, j'ai eu des échos sur ce que représentait le défi de tourner un film pour Hollywood. Je crois que je voulais tout simplement me rendre compte par moi-même. Ce n'est rien d'autre qu'une expérience. De plus, il se trouve que Jean-Claude Van Damme est souvent venu me voir. Il passait régulièrement à Hong Kong pour me demander de travailler avec lui. J'ai vu tous ses films ; je pense qu'il possède un potentiel réel. Il arrive un moment où on ne peut plus repousser ce genre d'offre. Il se passe beaucoup de choses à Hollywood, les opportunités y sont nombreuses pour qui est en quête d'expériences nouvelles».* **Double Team** constitue donc cette fameuse expérience, cette arrivée d'un authentique grand réalisateur dans la castagne destinée au marché international.

Qu'est-ce qui attire Tsui Hark dans le projet **Double Team** ? Un scénario en béton ? Non, le genre. *«J'aime énormément les films d'espionnage. Je suis un fan depuis toujours, des James Bond tout particulièrement. Depuis longtemps, je désire en réaliser un. Double Team correspond étroitement à ma conception : un film d'action, romantique, avec un vrai suspense et des gadgets».*

Si Tsui Hark n'a pas 007 à sa disposition, on lui confie néanmoins Jack Quinn, le meilleur des agents spéciaux anti-terroristes. Un as des as qui souhaiterait couler des jours heureux auprès de sa compagne enceinte dans le sud de la France. Le destin en décide autrement. Quinn doit reprendre du service lorsque réapparaît son vieil ennemi, Stavros. A lui et son équipe de le coincer dans un parc d'attractions. Pour la première fois de sa carrière, Jack Quinn échoue. Il échoue si lamentablement qu'il tue par accident le gamin de son rival. Stravos ne lui pardonnera jamais cette erreur fatale. Il s'emploie fermement à rendre à Quinn la pareille en kidnappant sa femme dont l'accouchement ne saurait tardé. Quinn serait intervenu plus rapidement si ses supérieurs ne l'avaient pas enfermé sur une île jumelle de celle du Prisonnier. Une île où les espions en perte de vitesse, recalés ou officiellement morts, jouent les analystes, mesurent leur capacité à solutionner toutes les énigmes. Impossible de s'échapper de cette prison dorée car un impressionnant réseau de rayons laser balaie la côte. Un réseau si serré que le candidat à l'évasion serait aussitôt découpé en fines lamelles. Quinn, lui, tente l'aventure, bien décidé à arracher sa femme des griffes de Stravos. Au terme ■■■

■ ■ ■ d'un plan aussi ingénieux que téméraire, il parvient à monter dans l'avion de ravitaillement. Dans le quartier chaud d'Anvers, Quinn contacte Yaz, un agent de la CIA arrondissant ses fins de mois par le trafic d'armes. Quinn s'accommode de ce personnage pittoresque, âpre au gain. Et voilà les deux hommes aux basques de Stravos...



«Avec une trentaine de poursuites, de cascades, avec des camions, des hélicoptères, un avion-cargo, une île-prison, des moines, des catacombes, et avec tous les ressorts dramatiques de **Double Team**, *nous avions matière à deux films d'action d'envergure. Nous avons poussé le rythme au maximum, le spectateur n'a plus qu'à s'accrocher»* commente le producteur Moshe Diamant, associé de Van Damme sur six films, de **Double Impact** au **Grand Tournoi**.

Dans son inventaire, Moshe Diamant oublie néanmoins une chevauchée dans les rues de Rome, l'apparition d'un artiste martial tout droit sorti d'un film de kung fu made in Hong Kong, la perruque hippie que porte le Belge et un final, dans le Colisée de Rome, qui reprend scrupuleusement le combat Chuck Norris/ Bruce Lee dans Le Retour du Dragon. Il y a effectivement de quoi nourrir deux films normaux dans **Double Team**. Les scénaristes Don Jakoby (**Tonnerre de Feu**, **Lifeforce** et **Arachnophobie**) et Paul Mones (**Le Grand Tournoi** et **Legionnaire**, l'un des prochains Van Damme) y ont mis tout ce qu'ils ont pu, sautant à pieds joints sur la valise pour que tout le linge y rentre. Un procédé qui n'est pas pour déplaire à Tsui Hark, un réalisateur pour qui chaque instant compte. Un réalisateur qui sollicite un maximum de matière première pour alimenter une intrigue menée à une cadence si rapide que la mémoire n'imprime pas la moitié de ce qui se déroule à l'écran. Trop speed ce **Double Team**, trop gourmand de péripéties, d'explosions et d'artifices divers.

A la question : «Etes-vous satisfait de **Double Team** ?», Tsui Hark répond plutôt sereinement. *«Assez oui. Quand je pense aux conditions dans lesquelles on a tourné, le film est en fait meilleur que ce à quoi je m'attendais. Je n'ai réussi à tourner que 30% environ de ce que j'avais en tête. Parfois 10%. Pour des problèmes techniques ou simplement parce que les gens n'y croyaient pas, me disaient que ce que montrait mon story-board n'était pas réalisable. La «première fois» sert toujours à évaluer. On jauge les gens, les capacités de ceux qui vous entourent. Je sais que je travaille mieux avec les gens que je*

■ Stavros (Mickey Rourke), une mercenaire adepte de l'adage «Oeil pour oeil, dent pour dent» ■

HONK KONG à HOLLYWOOD

Le gratin du cinéma de Hong Kong est-il en train de s'exiler à Hollywood ? Il semble que l'échéance de juillet 1997 motive cet exode massif...

RINGO LAM. [illegible]

JACKIE CHAN. [illegible]

CHOW YUN FAT. [illegible]

[illegible]

JOHN WOO. [illegible]

[illegible]

STANLEY TONG. [illegible]

KIRK WONG. [illegible]

RONNY YU. [illegible]

connais bien. C'est comme ça que j'arrive à tirer le meilleur d'une équipe». Mais, en dépit de quelques rares collaborateurs, Tsui Hark n'était pas sur **Double Team** en présence d'une équipe de familiers, de techniciens et cascadeurs qu'il pouvait engueuler comme du poisson pourri. La méthode «Hong Kong» n'est pas forcément bonne à appliquer sur un terrain inconnu. Tsui Hark se contient. Tsui Hark ne sort pas de ses gonds. Tsui Hark s'adapte à une façon de travailler qui n'est pas la sienne. A un environnement qui n'est pas le sien. A Hong Kong, les syndicats n'existent pas, les horaires de tournage sont extensibles à l'infini. Tant que les gens tiennent debout. Tant que le réalisateur n'a pas renoncé à lever le pied.

«J*'ai appris à être très patient. A Hong Kong, je connais tout le monde, tous les techniciens. Tout va très vite. On ne pose pas mille questions. A Hollywood, il faut communiquer. C'est le maître mot. Il faut des trésors de patience. Attendre sagement et voir jusqu'à quel point tout le monde peut réussir à se comprendre. Comme il n'y a pas une ou des dizaines de personnes en charge, il faut attendre que tout le monde soit d'accord. En fait, toute la stratégie est de réussir à s'intégrer dans la structure. Le problème n'est pas de savoir ce que vous pouvez faire mais de savoir ce que vous pouvez bien faire. Cela demande d'avoir l'esprit clair. D'être totalement conscient de tout ce qui se passe autour de vous. A Hong Kong, j'ai l'habitude de tout diriger. Sur* ***Double Team****, je passais mon temps à attendre et à lire. C'était confortable en un sens, même si bien souvent on prenait plus de temps que nécessaire. Bien sûr, on ne réalise qu'après ce qui est positif ou négatif. En travaillant pour Hollywood, j'ai aussi appris à être plus circonspect. Ici, à Hong Kong, quand je tourne, j'ai immédiatement le résultat. Sur un film comme* ***Double Team****, il faut attendre parfois deux mois avant de voir un plan d'effet spécial terminé. Même chose pour la musique, le son, les effets sonores...»*.

Tsui Hark aurait-il contracté la langue de bois ? Il ne l'exprime pas ouvertement mais, entre les lignes, ses propos traduisent la frustration. La même que John Woo continue à manifester sur l'exaspérante lenteur du mastodonte hollywoodien, même s'il s'est particulièrement bien intégré au système de la prétendue communication. Un système par lequel tous les petits responsables, tous les cadres mielleux peuvent se donner l'illusion de créer eux aussi.

Généralement survolté sur un plateau, occupé à mille tâches à la fois, Tsui Hark se pose sur **Double Team**. Ce film qui explore le versant noir de son génie. Ce film qui confond vitesse et précipitation. Cette précipitation qui souffle littéralement le scénario en un quart d'heure. Ce film qui confond action et accumulation. Ce film qui en fait trop tandis que, paradoxalement, Tsui Hark gémit de ne pas avoir pu en faire plus. Le temps de tous les paradoxes d'un cinéaste trop envieux de James Bond, de sa mythologie. De ses voitures. De ses morceaux d'anthologie. De son gigantisme.

L'action, Tsui Hark la réussit magistralement lorsqu'elle reste chinoise. Lorsqu'elle porte vers les arts martiaux (**Once Upon a Time in China**, **The Blade**...), lorsqu'elle prend racine dans une culture millénaire. Lorsqu'elle s'épanche dans un lyrisme furieusement chinois (**Le Syndicat du Crime 3**). Trop forte la personnalité de Tsui Hark pour qu'elle s'adapte docilement à un scénario déjà bien rempli et auquel il apporte de surcroît dix idées à la seconde. Trop d'idées tue les idées. Trop d'action tue l'action et le reste.

Que vaut donc Van Damme sous la direction de Tsui Hark ? Plutôt convaincant chez Ringo Lam, le Belge s'en tire mieux que d'habitude. Emporté lui aussi par un tempo TGV, qui ne lui laisse guère le temps de traduire des émotions. Mais la cohabitation avec Tsui Hark semble avoir été bonne. Suffisamment bonne, malgré quelques différents, pour que les deux hommes remettent actuellement le couvert pour **Knock Off**, aujourd'hui en tournage à Hong Kong.

«Pourquoi tous les cinéastes chinois qui vont à Hollywood tournent-ils avec Van Damme ?» s'interroge Tsui Hark avant qu'on lui pose la question. *«Pourquoi pas ? J'ai tourné à Hong Kong avec nombre de comédiens qui ont également travaillé avec John Woo et Ringo Lam. Pourquoi faire une différence entre Hong Kong et les Etats-Unis ? Ici, en Chine, nous travaillons tous avec les mêmes stars. Personne ne s'en plaint. Je dirais même : différents réalisateurs, différents traitements. Je considère qu'il est passionnant de se confronter à ce type de défi. Comment plusieurs cinéastes voient-ils Van Damme ? Voilà qui relève d'un challenge intéressant. Avec ce deuxième film que je fais avec lui, je vais essayer de nouvelles choses, prendre de nouvelles directions. Beaucoup m'ont demandé si cela me dérangeait de venir après John Woo et Ringo Lam. Bien sûr que non. Au contraire. C'est amusant de comparer»*. La comparaison n'est pas forcément flatteuse. Malgré un fort potentiel, **Double Team** n'est pas le meilleur Van Damme. Ni le meilleur Tsui Hark.

■ **Marc TOULLEC** ■

P.S.: Les propos de Tsui Hark sont extraits d'une interview fleuve publiée dans l'excellent magazine *HK*, l'indispensable Bible des amateurs de cinéma asiatique.



■ *Jack Quinn sur la défensive lors d'un intermède «art martial»* ■

Columbia/TriStar présente Jean-Claude Van Damme & Dennis Rodman dans une production **Columbia Pictures/Mandalay Entertainment** *DOUBLE TEAM* (USA - 1996) avec Mickey Rourke - Paul Freeman - Natacha Lindinger - Valeria Cavalli - Jay Benedict - Joëlle Devaux-Vullion **photographie de** Peter Pau **musique de** Gary Chang **scénario de** Don Jakoby & Paul Mones **produit par** Moshe Diamant - Rick Nathanson - Nansun Shi **réalisé par** Tsui Hark

16 juillet 1997 **1 h 30**

BEAVIS ET BUTT-HEAD SE FONT L'AMÉRIQUE



Est-ce parce que, diplôme de physique en poche, il culpabilise d'avoir participé à la mise au point des systèmes électroniques de l'avion de combat F-18 que Mike Judge abandonne sa profession première ? Certainement. Né à Guayaquil, en Equateur, le 17 octobre 1962, Mike Judge rêve non pas de contribuer au perfectionnement d'un instrument de mort mais de chatouiller les zygomatiques de ses contemporains. En dépit d'une formation supérieure en mathématiques, c'est un comique. Un comique iconoclaste, agressif. Un caricaturiste de génie qui ne mâche ni ses mots ni ses images. Autodidacte, il s'initie tout seul à l'animation, à l'aide d'une antique machine. Après quelques tâtonnements (OFFICE SPACE et son employé de bureau dépressif, HUH et son téléspectateur obèse et abruti face à un spot vantant les mérites de la nouvelle cuisine), Mike Judge crée BEAVIS ET BUTT-HEAD que MTV intègre aussitôt à son programme LIQUID TELEVISION. Deux cents épisodes après, les enfants terribles de la chaîne musicale grandissent. Vers davantage de maturité ? Non ! Vers des conneries sur grand écran et en dolby stéréo !

Est-ce évident de recycler en long métrage de presque une heure trente ce qui, à la télévision, ne dépasse pas quelques brèves minutes ? Cela doit représenter un sacré défi, surtout que Beavis et Butt-Heat sont davantage des zéros que des héros...

Les cartoons télé durent cinq minutes. C'est un rien frustrant de travailler dans ce cadre car, à trois reprises et par vague de deux minutes, la publicité vient les interrompre. Pénible. Cela m'a donné envie de faire quelque chose de plus long, qui ne soit pas aussi régulièrement caviardé. Quelque chose qui m'offre davantage de liberté. Mais c'était également un défi effrayant par rapport au scénario, à la logique même de Beavis et Butt-Head. Beavis et Butt-Head ne sont pas des personnages qui prennent en main leur destin, qui prennent la moindre décision.



Mike Judge : le poète des cancres libidineux

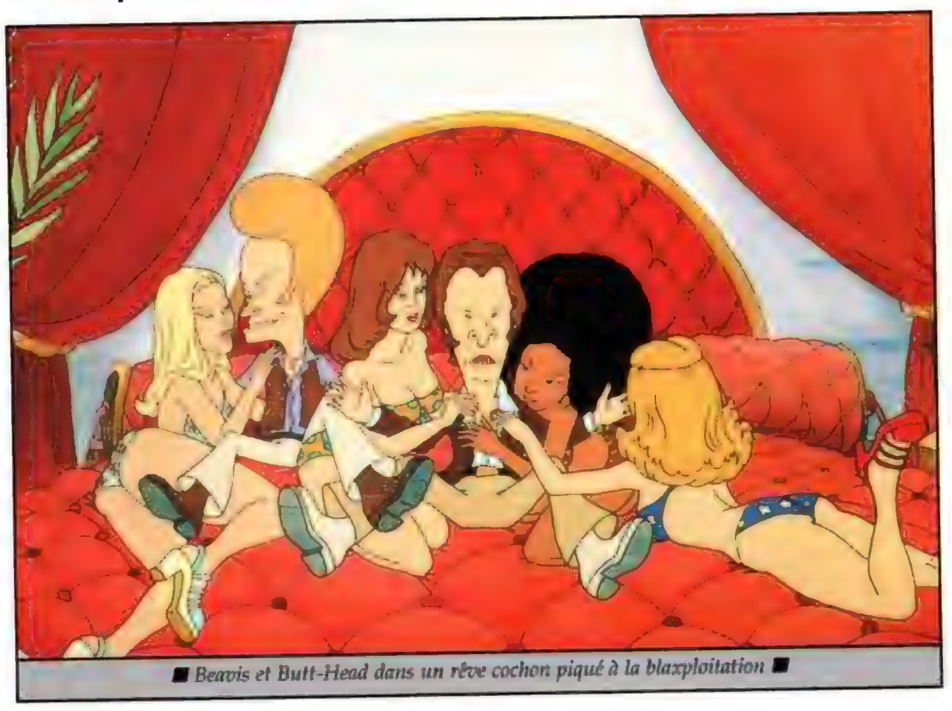
Tout doit leur tomber dessus, ils ne choisissent jamais. Ils ne peuvent pas dire : «Tiens, prenons cette direction. Allons à Washington !». A Washington, ils y arrivent parce que les événements les y portent. Tout doit leur survenir par accident et ça amène le long métrage à ressembler à ces histoires dont les héros ignorent tout des tuiles qui vont leur arriver. De plus, **Beavis et Butt-Head se Font l'Amérique** présente le danger d'une esthétique d'animation très particulière, très rudimentaire. Je me suis longuement interrogé à propos du résultat sur grand écran et sur la durée. Pour en avoir le coeur net, nous avons projeté à un public une compilation des courts métrages TV dans une salle de cinéma. Les gens ont réagi favorablement, ce qui nous a agréablement surpris. Les dés étaient dès lors jetés pour un film de cinéma !

***Beavis et Butt-Head se Font l'Amérique* remporte un succès véritable outre-Atlantique. Pourtant, le marché du cinéma d'animation, sous la coupe des studios *Disney*, ne le lui laissait pas espérer...**

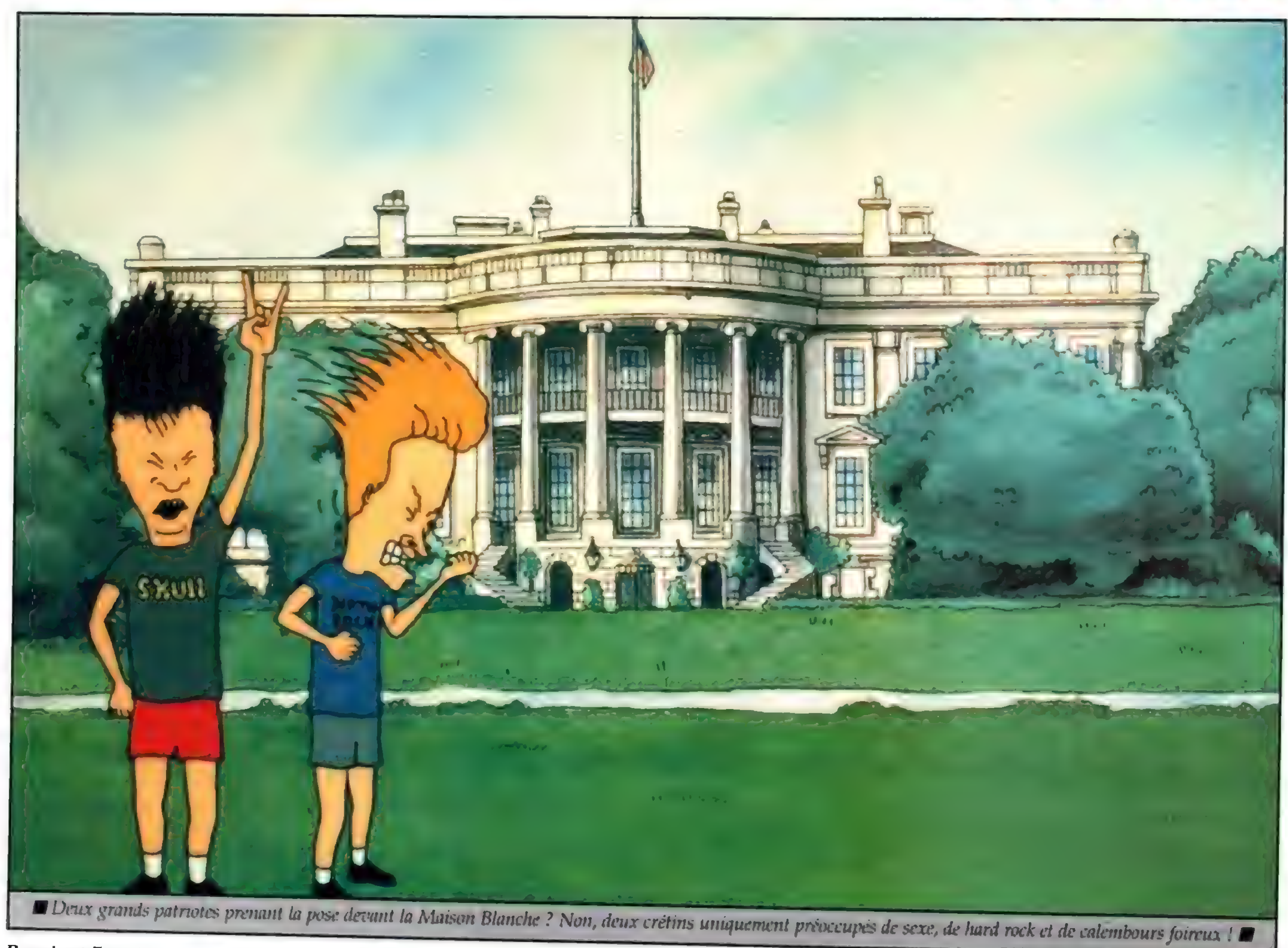
Beavis et Butt-Head se Font l'Amérique est l'unique film d'animation qui ne sorte pas de chez *Disney* et qui marche. En fait, c'est même le premier film d'animation qui ne s'adresse pas aux enfants et qui fonctionne au box-office. Au départ, à la lecture du scénario, les gens des studios voulaient tous produire un film live, interprété par de véritables comédiens. Même si aujourd'hui j'envisage très sérieusement cette possibilité, je n'y tenais pas. A la perspective de lancer au cinéma Beavis et Butt-Head sous sa forme initiale, nos interlocuteurs répondaient invariablement : «Un film d'animation se doit d'être un film familial». Nous n'avons pas cédé car nous avions un avantage décisif. Nous ne demandions pas un budget excessif, seulement dix millions de dollars. *Paramount* n'en aurait certainement pas donné cinq de plus pour un film aussi expérimental, aussi atypique que celui-la. Encore qu'il aurait coûté un peu moins si nous avions choisi d'autres collaborateurs que ceux que nous avions à la télévision !

Beavis et Butt-Head sont-ils les mêmes au cinéma qu'à la télévision ? N'avez-vous pas mis un peu d'eau dans votre vin pour leur permettre de toucher un public plus important ?

De la télévision au cinéma, Beavis et Butt-Head n'ont guère évolué. Ils sont toujours aussi cons, aussi haïssables... La tentation de les rendre plus intelligents était grande, mais j'y ai résisté. Je ne vois qu'un événement qui pourrait changer leur personnalité, qui les empêcherait de dire autant de conneries : qu'ils perdent leur pucelage ! Il ne pourrait rien leur arriver de pire ! Je ne suis pas sûr que tous les spectateurs voient en eux des imbéciles congénitaux. Dans le laboratoire où j'ai fait développer le premier



Beavis et Butt-Head dans un rêve cochon piqué à la blaxploitation



■ Deux grands patriotes prenant la pose devant la Maison Blanche ? Non, deux crétins uniquement préoccupés de sexe, de hard rock et de calembours foireux ! ■

Beavis et Butt-Head, **Frog Baseball**, une jeune femme a réagi ainsi : «Ils sont mignons». J'ai pensé : «Vraiment ? Ils sont abjects, odieux, à persécuter cette pauvre grenouille». Normal donc que personne ne revendique la moindre ressemblance avec eux, même s'ils se sont reconnus. Mes protagonistes sont tous des affreux. Je ne dessine pas de très beaux personnages.

Quelle importance accordez-vous précisément à l'animation ? Il semble que vous ne recherchiez pas la perfection...

Nous avons essayé d'améliorer l'animation sans la dénaturer pour autant. Dans les courts métrages, je ne me suis guère appliqué pour que le travail soit techniquement irréprochable, pour que les dessins soient harmonieux et jolis. Je me fichais qu'ils fassent «bien faits». Je me concentre sur certains détails subtils et amusants, tels les mouvements des lèvres de Butt-Head, plutôt que de fignoler chaque élément, comme dans l'animation classique. A force, c'est devenu un style, une marque de fabrique. Plus question de chercher à peaufiner l'animation et le reste. Il fallait préserver ce côté un peu brut, un peu dégoûtant dans le long métrage. Je ne suis pas du genre à faire des concessions. Pour *Paramount*, je n'en ai fait qu'une : ils demandaient impérativement une sorte de clip au milieu du film. Mon seul compromis !

Même si la perfection de l'animation ne constitue pas votre préoccupation essentielle, le cinéma vous a probablement fourni des moyens plus substantiels...

L'animation est le fruit du travail d'une centaine de personnes. J'ai fait les dessins préparatoires, établi les modèles du film. Malgré des moyens plus importants que ceux de la télévision, nous avons travaillé à une allure supersonique. En janvier 1996, nous en étions encore aux storyboards. En décembre de la même année, le film était déjà sur les écrans. Je pense que nous avons battu tous les records en ce qui concerne la production d'un long métrage d'animation. Jamais je n'aurais osé rêver d'un film lorsque, en 1992, j'ai commencé à travailler sur **Frog Baseball**, le premier *Beavis et Butt-Head*. A l'époque, j'en avais marre des maths, de la carrière scientifique à laquelle le destin semblait me vouer. Je tenais plutôt à entrer dans le monde de la comédie et de l'humour. J'ai donc créé *Beavis et Butt-Head* dans ce but. Les deux premières minutes d'animation m'ont demandé six semaines de travail intensif. A moi seul, j'ai abattu tout le boulot, des dessins à la mise en couleurs. Absolument tout. Ne possédant pas de système électronique d'animation, j'ignorais ce que le résultat allait donner. Je pouvais seulement me permettre de l'imaginer. Le matin où je suis allé chercher le film tiré au laboratoire, j'avais l'estomac noué. Je pensais que **Frog Baseball** n'était pas drôle du tout, que je venais de perdre six semaines. A la projection, quelques techniciens du laboratoire ont ri. Je me suis dit : «OK, y'a encore de l'espoir !». Je misais gros sur sa projection dans un festival de cinéma d'animation de Californie, le Sick and Twisted Festival of Animation de la Jolla. Habitant alors Dallas, je ne m'y suis même pas rendu. Les gens du festival m'ont appelé pour m'annoncer que le public avait apprécié. Que voulez-vous ! Je n'avais pas de certitude sur l'avenir de *Beavis et Butt-Head*, jusqu'au jour où j'ai entendu le public rire. Tout s'est déroulé progressivement, sans que je me rende vraiment compte de l'impact. Tant mieux en un sens. Lorsque *Beavis et Butt-Head* a été diffusé sur *MTV*, j'avais déjà 30 ans. J'étais père. Cette expérience de la vie m'a probablement empêché de devenir un véritable con.

A propos des voix, la majorité des animateurs préfèrent utiliser des dialogues préenregistrés pour guider leur travail. Assurant vous-même la quasi totalité des voix, sur la série du moins, utilisez-vous cette technique ?

Non. Pour le premier *Beavis et Butt-Head*, j'ai pris un miroir afin d'observer mes lèvres bouger. Cela ne m'a guère servi à dire vrai car les deux personnages articulent à peine. Les voix de la série, je les ai faites à Austin, au Texas. En fans fervents, Bruce Willis et Demi Moore ont même demandé à participer à un épisode. Bruce prête sa voix à un biker et Demi à la femme de ce biker.

N'avez-vous pas puisé dans votre propre expérience de l'adolescence dans la peinture que vous faîtes de Beavis et Butt-Head ? N'y-a-t-il pas ici une part autobiographique que vous n'osez pas avouer ?

Pas du tout. J'étais un adolescent sérieux. Je jouais dans un orchestre. A 14 ans, j'ai traversé une période plutôt difficile, traumatisante. J'étais maigre, laid, mal dans ma peau. Les filles m'envoyaient balader. Mais c'est ainsi pour tous les adolescents. Je ne connais personne qui puisse s'exclamer : «La puberté ? Ce sont les plus belles années de mon existence !». L'adolescence constitue une transition souvent pénible. Hier, vous étiez un gamin. Aujourd'hui, vous êtes là à porter des tee-shirts hard-rock, à penser que vous êtes vraiment cool, à essayer d'impressionner les filles alors que l'acné vous recouvre le visage, que vos cordes vocales ne trouvent pas l'intonation juste. L'horreur en somme ! En dépit de l'image regrettable que Beavis et Butt-Head leur donnent, les adolescents développent une grande intelligence.

Croyez-vous que Beavis et Butt-Head représentent une génération ? A moins qu'ils aient contribué à en créer une... ■ ■ ■

beavis et butt-head se font l'amérique

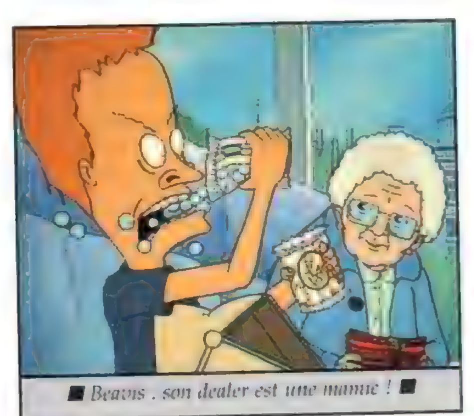
■ ■ ■ Je ne l'espère pas mais, en vérité, je n'en sais rien. Il y a quelque chose d'assez humain dans le fait de dire des trucs vraiment idiots, d'absolument stupides, de terriblement lourds. Si Beavis et Butt-Head ont obtenu ce succès phénoménal, c'est surtout parce qu'ils libèrent les gens de choses qu'eux-mêmes ne peuvent exprimer. Beavis et Butt-Head disent tout ce qui leur passe par la tête. Pourquoi ? Parce qu'ils ne connaissent rien d'autre. De toute manière, ils se foutent royalement de ce que les autres peuvent bien penser d'eux. Attention, je ne suis pas sociologue. A travers mes personnages, je ne jette pas un regard intentionnellement critique sur la société américaine. Mes deux lascars, je les ai conçus pour faire rire, pour amuser. Même si Butt-Head s'inspire d'un adolescent que j'ai rencontré au lycée, je n'ai pas de véritables modèles. D'ailleurs, ce prétendu «modèle» n'avait rien d'un cancre. Bien qu'il se tenait toujours au fond de la classe, c'était même un bon élève, mais il avait ce rire si particulier. Beavis et Butt-Head, quant à eux, ne sont pas des cerveaux. Ce sont des nuls, des dingues de hard-rock souffrant de surchauffe hormonale, et qui n'ont pas l'ombre d'une chance côté drague. D'où une intense et constante frustration.



■ La traversée du désert de Mojave : un repas faible en calories pour les vautours ! ■

Quels sont les comiques qui ont nourri votre inspiration ? Côté humour méchant, le sang de W.C. Fields coule dans les veines de Beavis et Butt-Head...

J'aime W.C. Fields. Buster Keaton aussi, mais c'est surtout de Peter Sellers dans la série **La Panthère Rose** dont Beavis et Butt-Head se rapprochent le plus. Dans ces films, Peter Sellers interprète l'Inspecteur Clouseau, un idiot indécrottable qui n'a jamais eu une idée brillante, qui n'a jamais cultivé la moindre once d'intelligence et qui se laisse porter par les événements. Il pourrait être le père de Beavis et Butt-Head. Concernant **Beavis et Butt-Head se Font l'Amérique**, les vieux **Abbott et Costello** ou **Prends l'Oseille et Tire-Toi** de Woody Allen m'ont également influencé. Ces comédies, que j'adore, ne contiennent aucun des ingrédients prétendument nécessaires à un film contemporain. On n'y trouve aucune histoire d'amour, aucune révélation bouleversante, aucune scène tendre ou sérieuse. Ils sont de la pure comédie, de la première à la dernière image. Le cinéma populaire black des seventies, la blaxploitation, m'a également donné envie de faire du cinéma. C'est pour cette raison que **Beavis et Butt-Head se Font l'Amérique** débute sur un générique dans ce style. J'adore les **Shaft**, **Coffy, la Panthère Noire de Harlem**, tous les films de Pam Grier et Jim Brown... Je les aimais, bien avant qu'ils ne redeviennent à la mode.



■ Beavis : son dealer est une mamie ! ■

En octobre 1993, vous avez soulevé une impressionnante vague de protestations après qu'un gamin de l'Ohio ait mis le feu à son chat et à sa maison. Le pyromane s'est justifié en expliquant qu'il avait pris exemple sur Beavis et Butt-Head...

Je n'y peux malheureusement rien si certains ne perçoivent pas l'humour et l'ironie de ***Beavis et Butt-Head***. Je ne me sens pas responsable en tout cas. Depuis, *MTV* proscrit systématiquement le mot «feu» de ***Beavis et Butt-Head***. Selon eux, c'est un mot dangereux qu'il faut éliminer. Une réaction disproportionnée. En montrant Beavis regardant la télé et répétant «fire, fire», je n'avais pas l'intention de pousser quiconque à incendier sa maison ou à mettre le feu à son animal domestique. Depuis, je suis plus vigilant mais je ne pratique aucune auto-censure. Disons que je veille à ne blesser personne. Dans le film, j'ai ainsi coupé une scène où Beavis bafoue une décoration militaire. Personne n'a ri dans la salle lors des projections tests. Pourtant, a priori, pas un spectateur ne pourrait soup-

LE FILM

un road movie boutonneux sous acide

Beavis et Butt-Head ne sont pas encore des stars en France. Pour jauger la profondeur abyssale de leur bêtise, impératif d'être branché câble. Indispensable à l'appréciation d'un vocabulaire à base de «à chier» et autre «super», de ricanements et de borborygmes. Adolescents américains accros de hard-rock, Beavis et Butt-Head passent le plus clair de leur temps à se gaver de programmes TV débiles, à glander, à se branler dans la caravane de leur voisin Tom Anderson et à déballer des considérations très étriquées sur la vie en général. Le sexe en particulier. Le sexe dont ils ne connaissent que la théorie. Puceaux, ils n'aspirent qu'à «tirer». C'est d'ailleurs ce que leur propose un poivrot dans un motel alors qu'ils sont sur le point de voler sa télé. Sa proposition : «se faire» sa femme en échange de 10.000 dollars. Galvanisés à l'idée de perdre leur vertu et de gagner des thunes, Beavis et Butt-Head se méprennent sur le sens du terme «se faire». L'homme attendait deux tueurs. Ils arrivent trop tard. Les ados font déjà route vers Las Vegas où s'est réfugiée la mignonne en possession d'une arme secrète contenant un virus capable de décimer la moitié de la planète. Tandis que la police cerne l'hôtel, la belle Dallas cache l'arme dans le short de Beavis, promettant de se livrer à eux dès qu'ils auront atteint Washington. Guidés par leurs hormones, Beavis et Butt-Head se mettent en route pour Washington. Chemin faisant, ils sèment la panique dans un avion et un confessionnal, ouvrent les vannes du barrage de Hoover, provoquent le carambolage du siècle, traversent le désert de Mojave, glissent entre les doigts d'un agent du FBI adepte du touché rectal... Apothéose de cette misérable odyssée : leur intrusion au sein de la Maison Blanche où ils se fondent dans la masse des diplomates au terme d'une visite touristique.

Du petit au grand écran, Mike Judge ne perd pas un iota de son humour dévastateur, politiquement incorrect et très «hara kiri» dans un ton entre calembours nazes et scatologie. Mike Judge ne respecte rien. Ni l'adolescence turgescente, ni les vieilles radoteuses en villégiature, ni les vétérans gâteux, ni les malfrats alcoolisés, ni le patriotisme dont Beavis et Butt-Head deviennent bien malgré eux les suppôts. Décorés par Bill Clinton lui-même, comme John Wayne l'aurait été par le passé ! A la différence près que Beavis se défonce en ingurgitant les pilules d'une grand-mère avant d'entamer une longue errance dans les couloirs de la Maison Blanche, en quête de PQ. Aussi délicat que du John Waters à l'époque bénie de **Pink Flamingos** et autre **Female Trouble**. Réjouissants aussi ces gags pipi-caca, ces plaisanteries volontiers référentielles comme un préambule-catastrophe à la **Godzilla/King Kong** suivi d'un générique kitsch à la **Shaft**. Plus Mike Judge en fait, plus on rit. Et on rit souvent.

■ M.T. ■

UIP présente une production **Paramount Pictures/Geffen Pictures & MTV** *BEAVIS ET BUTT-HEAD SE FONT L'AMÉRIQUE (BEAVIS AND BUTT-HEAD DO AMERICA* - USA - 1996) avec les voix (en version originale) de Mike Judge - Robert Stack - Cloris Leachman - Jacqueline Barba - Eric Bogosian **animation de** Yvette Kaplan **musique de** John Frizzell **scénario de** Mike Judge & Joe Stillman **produit par** Abby Terkuhle - John Andrews - David Gale - Van Toffler **réalisé par** Mike Judge
2 juillet 1997 **1 h 21**

çonner Butt-Head et lui d'être de grands patriotes. Dans l'un des épisodes TV aussi, j'ai prélevé un détail au montage. Une erreur en fait. L'un des storyboarders a mal interprété un script qui parlait de tatouage. Pour des raisons qui m'échappent, ça a donné Butt-Head à quatre pattes. Derrière lui se tenait ce type avec un couteau, le prévenant que ça risquait de faire un peu mal. La scène a passé sans problème tous les stades de la fabrication, le comité de visionnage y compris. Je l'ai tout de même rectifiée après l'avoir vue. Il s'agit davantage d'une correction. A ce stade de la popularité de Beavis et Butt-Head, personne ne peut m'empêcher de faire ce dont j'ai envie.

Maintenant, ne nous reste plus qu'à attendre un deuxième tome aux aventures cinématographiques de vos sales gosses...

Il en est effectivement question. Quoiqu'il en soit, après 210 épisodes TV de ***Beavis et Butt-Head***, je ne suis pas prêt à remettre le couvert pour 200 autres. J'ai encore une saison en réserve. Et dire qu'après 30 épisodes, j'étais prêt à tout plaquer. Probablement y-aura-t-il un deuxième **Beavis et Butt-Head** pour le cinéma. Il sera très différent du premier. Avant, il y aura ***King of the Hill***, une série animée dans le même style. Elle raconte les déboires d'un texan, vendeur de gaz propane, et de sa famille. Il est satisfait de sa vie, de son travail, de sa maison. A l'image de Beavis et Butt-Head, c'est un affreux.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *L'agent Fleming questionne le proviseur McViker sur ses deux plus déplorables élèves* ■

■ *Beavis et Butt-Head à Las Vegas : étape rapide dans une traversée mémorable des Etats-Unis* ■

LES VIDEOS

bétise & cruauté : mode d'emploi

Beavis et Butt-Head sont de sales gosses qui empoisonnent l'existence de quelques-uns de leurs concitoyens les plus respectables. Leur voisin Tom Anderson, vétéran de plusieurs guerres, en tête de liste. Une sorte d'Achille Talon américain, myope comme une taupe et aussi réactionnaire qu'on puisse l'être. Incapable de reconnaître les deux adolescents teigneux, il leur demande d'élaguer son jardin, de cimenter sa piscine, de nettoyer son chien puant. N'en ratant pas une, Beavis et Butt-Head attaquent l'arbre et les sacs de ciment à la tronçonneuse, jettent le caniche dans le tambour d'une machine à laver dont ils goûtent ensuite aux vertus gastro-euphorisantes. De leurs bavures, Beavis et Butt-Head ne tirent aucune leçon. Ils récidivent systématiquement, ne loupent jamais une occasion de faire la démonstration de leur bêtise, de leur méchanceté. Employés d'un fast-food, ils substituent aux frites des mouches, des lombrics et une souris, et retapissent l'établissement en balançant de la viande hachée sur les pâles d'un ventilateur. Lorsqu'ils sont surpris à canarder d'œufs pourris la façade de la maison de Tom Anderson, il écopent d'une lourde peine de travaux d'intérêt collectif. Ce qui signifie pour eux : apprentissage du lancée d'œufs et du ricanement à des gamins. Bref, Beavis et Butt-Head sont nuls, incorrigibles, détestables, menteurs, voleurs et infréquentables. Deux adolescents à fuir et c'est justement ce qui fait leur valeur dans la série culte programmée sur MTV. Aucune morale : les sales gosses s'en sortent toujours. Ils massacrent une sauterelle dont ils font le procès, revendent au prix fort des balles de golf à celui à qui ils les ont volées (Anderson !), détruisent le stock de flacons de la banque du sperme, piratent un bureau de recrutement de l'armée... Impunité totale. Beavis et Butt-Head sont au-dessus de la loi et de la morale.

N'attendez pas de Beavis et Butt-Head la moindre attention gentille, la moindre lueur d'intelligence, le moindre regret, la moindre excuse. Ce sont des monstres d'égoïsme, de crétinisme que Mike Judge, leur inspiré père, prend un malin plaisir à pousser dans les situations les plus sottes. Des situations aussi cruelles que burlesques, pimentées de dialogues aussi onctueux que «Je suis blessé. J'ai une grosse déchirure entre les fesses», «Je me sens comme un chat unijambiste qui essaie d'enterrer sa crotte sur un étang gelé» et autre «Tu sais qu'en mangeant du rumsteak, tu manges du cul de vache !». Tellement désopilant que l'animation, un rien archaïque, et le trait, ultra-simple, ne gênent pas. Ils participent même à la réussite des cartoons comme les dessins de Reiser déculplaient l'aspect trash, bête et méchant de ses BD. Reiser-Mike Judge : même humour caustique, irrévérencieux, scato et crado. Un véritable antidote au politiquement correct qui sévit partout.

■ M.T. ■

CIC Vidéo & MTV Home Vidéo présentent une production **MTV & Viacom International** ***BEAVIS AND BUTT-HEAD*** (USA - 1993/1996)
VOISINS NUISIBLES/THERE GOES THE NEIGHBOURHOOD (43mn) incluant les épisodes **HOME IMPROVEMENT - LAWN A GARDEN - GOOD CREDIT - WASHING THE DOG - VS. THE VENDING MACHINE - MR. ANDERSON'S BALLS - POOL TOYS - THE TRIAL**
WORK SUCKS !/AU BOULOT ! (45mn) incluant les épisodes **BURGER WORLD - CUSTOMERS SUCK ! - THE BUTT-HEAD EXPERIENCE - BE ALL YOU CAN BE - CLEANING HOUSE - SPERM BANK - BLACKOUT ! - CLOSING TIME**
produit par John Andrews **scénario de** Mike Judge - David Felton - Chris Kreski - Jim Turner - Kristofor Brown - Bo Weinberg - Guy Maxtone-Graham - Glenn Eichler - Don London **animation de** Yvette Kaplan - Brian Mulroney - Geoffrey Johnson - Mike de Seve - J.J. Sedelmaier - Tony Kluck **réalisé et supervisé par** Mike Judge

Actuellement a la vente en version originale sous-titrée.

Le John Doe de SEVEN passe à la réalisation avec un huis-clos sophistiqué...

ALBINO ALLIGATOR

le grand manipulateur KEVIN SPACEY

Peu de comédiens transportent avec eux l'énergie de leurs rôles les plus marquants. Kevin Spacey fait partie de ceux-là. Lorsqu'on se trouve en face de lui, on ne peut s'empêcher de penser à Kayser Söse (USUAL SUSPECTS) ou, bien sûr, à John Doe (SEVEN). Ajoutez le Jack Vincennes que vous découvrirez bientôt dans L.A. CONFIDENTIAL de Curtis Hanson et vous aurez une belle brochette de sublimes canailles. Mais mieux vaut ne pas coller d'étiquette à ce comédien racé, capable de faire passer le menu d'un fast-food pour un traité de philosophie, rien qu'en le lisant avec conviction. C'est d'ailleurs un peu ce qu'il a fait en mettant en images le scénario pourtant faiblard d'ALBINO ALLIGATOR. Transformer du rien en «rien avec du style». C'est ce qu'on appelle le talent.



■ *Matt Dillon et Kevin Spacey sur le décor principal d'Albino Alligator* ■

Lorsqu'on va voir un film réalisé par un acteur, on s'attend surtout à voir des comédiens en liberté, filmés caméra à l'épaule et en longs plans-séquence. Or, *Albino Alligator* est tout le contraire. Sa mise en scène est particulièrement sophistiquée.

Je suis, depuis toujours, fasciné par le pouvoir de la mise en scène. Sur tous les tournages sur lesquels j'ai travaillé, je me suis débrouillé à un moment ou un autre pour aller embêter les techniciens, le chef opérateur. Je passais mon temps à leur poser des questions sur chaque détail de cadre, de lumière. Avec **Albino Alligator**, qui est mon premier film, je voulais qu'immédiatement le public oublie l'acteur derrière la caméra. Je crois qu'aujourd'hui, trop de films sont signés à chaque plan par le metteur en scène. Personnellement, je préférais que le public s'installe dans le film. Qu'il pénètre avec les protagonistes dans le bar qui sert de décor unique et qu'il ait l'impression d'y être tout le temps avec eux. C'est pour cette raison, en particulier, que j'ai choisi de tourner en format super 35, c'est-à-dire en scope. Ce format permet de tourner des plans plus longs car les comédiens peuvent être plusieurs dans le cadre et s'y déplacer à leur aise : c'est un format qui privilégie le mouvement. Vu le sujet du film, je crois que si j'avais tourné en format standard, le public aurait fui au bout de quarante minutes !

Vous utilisez en effet l'espace restreint du bar de façon très particulière.

Ce qui m'intéressait dans l'idée d'un huis-clos, c'était de pénétrer peu à peu dans le décor principal sans jamais le révéler entièrement. On n'en voit que des portions, des détails. Il n'y a jamais de vue d'ensemble. Je voulais créer de la sorte un vrai climat de tension, où l'inattendu peut surgir inopinément à chaque instant. Le décor du bar a été construit entièrement sur cette idée. Il y a des tas de recoins, d'endroits très distincts les uns des autres. Je tenais à pouvoir isoler des moments, des personnages de manière très spécifique, afin que le spectateur finisse par oublier qu'il ne sort jamais de cet endroit.

Le film relate une prise d'otage mais il évoque également très fortement les rapports familiaux à travers la relation qui unit, entre autres, Dova et Milo.

Il est aussi très fortement question de survie. Tout cela est lié. Les relations, les «liens» des personnages les uns avec les autres sont très forts. La première chose qui m'est venue à l'esprit est qu'avec les mots «famille» ou «lignée» viennent toujours les mots «trahison» et «mensonge». Le personnage de Matt Dillon, par exemple, est très proche de cette ambiguïté. On ne sait pas quel choix il va faire. Il est très instable. Matt l'a parfaitement rendu à l'écran. Il est charmant puis tout à coup odieux, drôle puis terrifiant. On l'aime, puis tout à coup il fait peur. Même après la fin du film on ne sait pas vraiment qui il est. La question n'est jamais résolue.

Parlez-nous des acteurs justement.

Matt Dillon est quelqu'un de très courageux. Il a montré, au fil de sa carrière, qu'il savait évoluer, changer, s'adapter. Faye Dunaway, elle, est littéralement époustouflante. Elle tenait absolument à faire le film. Je venais de la rencontrer dans un festival quand elle a lu le script. Je pensais que le rôle était trop petit pour elle mais elle a tout de suite voulu le jouer. Elle s'est énormément investie pendant le tournage et je suis vraiment très heureux qu'elle ait accepté le rôle.

Vous avez longuement répété ?



■ *Dino (M. Emmet Walsh), un barman qui a connu la prohibition* ■

■ *Law (William Fichtner) et Milo (Gary Sinise) : une prise d'otage qui tourne mal* ■

Nous avons eu beaucoup de chance parce que le film s'est tourné dans des conditions assez différentes de celles qui sont en vigueur aux États-Unis. En fait, le plateau principal était prêt six jours avant le début du tournage. Les lumières étaient installées, les décors en place, les accessoires aussi. Nous avons d'abord répété séparément, avec chaque acteur, une semaine avant d'entrer sur le plateau. Puis, nous nous sommes tous retrouvés ensemble sur le décor avec ces six jours devant nous pour répéter et «bloquer» toutes les scènes. C'est-à-dire décider des déplacements d'appareils et des comédiens. Je savais qu'ensuite, nous partions pour vingt-six jours de tournage dans ce même endroit et je ne voulais pas me rendre compte, au bout d'une semaine, que je n'aimais pas la veste d'untel ou le pied de lampe au fond de la salle. Nous avons donc soigneusement choisi et essayé chaque costume, chaque accessoire. Je tenais aussi à ce que tous les acteurs connaissent parfaitement leurs dialogues. Il est très rare de pouvoir exiger cela parce qu'un acteur qui tourne dans des conditions normales n'aime généralement pas apprendre son texte trop à l'avance. Il perd de sa spontanéité et, en plus, les changements dus aux décors et accessoires le troublent. Comme cette fois tout était défini à l'avance, j'ai pu exiger cela sans que ça pose de problème. Nous pouvions donc avancer très vite. Explorer toutes les possibilités. Ma scène préférée est d'ailleurs totalement improvisée. C'est celle où William Fichtner ordonne à Faye Dunaway de lui donner une cigarette, de la mettre dans sa bouche et de l'allumer. Cette séquence n'a jamais été écrite. Je ne voulais pas imposer de contraintes.

Il y a, dans le décor, deux affiches avec Humphrey Bogart et James Cagney qui sont omniprésentes. Comme si vous aviez choisi d'avoir ces deux stars comme acteurs de votre film.

Ils ont en effet une certaine présence ! (*rires*) En fait, ces posters étaient très grands et me permettaient d'habiller le décor. De remplir le cadre. Je savais que je ne voulais pas montrer certaines scènes de violence directement à l'écran. Le fait de décadrer sur une affiche m'intéressait dans le fait que, hors-cadre, la violence réelle s'oppose toujours à celle que l'on voit habituellement au cinéma. Je voulais aussi rendre hommage au cinéma d'une certaine époque qui faisait appel à l'imagination du spectateur pour décrire la violence. Enfin, plus symboliquement, ces posters suggèrent une certaine idée de l'héroïsme. Et le film pose en définitive cette question : qu'est-ce qui est héroïque et qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Étiez-vous un réalisateur frustré ?

J'ai toujours eu beaucoup de chance. J'ai travaillé avec des metteurs en scène très différents qui m'ont appris beaucoup de choses. Mais surtout, j'ai eu la chance de travailler avec des très grands, je n'ai



■ *Milo, un grand frère qui tempère la violence de son cadet* ■

donc jamais eu envie de me substituer à eux. Tout ce que je souhaite, c'est d'être à la hauteur et faire honneur à ce qui m'est arrivé durant les deux dernières années. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour avancer. Si on me laisse continuer d'être acteur, je continuerai. Sinon, je passerai derrière la caméra.

Depuis *Usual Suspects* et surtout *Seven*, une sorte d'aura de mystère plane autour de votre nom…

C'est amusant parce qu'**Usual Suspects** et **Seven** sont arrivés presqu'en même temps et je n'avais jamais joué ce genre de rôles très sombres auparavant. Mais j'espère ne pas rester cloisonné dans ce registre. Le public se lasse vite de toute façon. Même si ces deux films ont eu beaucoup de succès et m'ont offert de grandes opportunités, j'espère ne pas me laisser enfermer dans des formules. Il n'y a d'ailleurs jamais de «formule» dans ce que je fais. Je suis très étonné qu'un film comme **Seven** ait connu un tel succès. Vous avouerez que voilà bien un film qui ne fonctionnait pas sur une formule !

■ Propos recueillis et traduits par **David MARTINEZ** ■



■ *Dova (Matt Dillon) dans une situation qui, contrairement aux apparences, le dépasse* ■

L'ARME DU CROCODILE

C'est un fait entendu, Kevin Spacey est le plus grand comédien américain apparu depuis vingt ans. Du plus «charismatique» au plus «Actor's studio», il les écrase tous. Dans un fauteuil, comme on dit. Sa prestation exceptionnelle en flic dandy et corrompu dans **L.A. Confidential**, présenté cette année à Cannes, ou encore sa seule présence au générique du prochain Eastwood (**Midnight in the Garden of Good and Evil**) devraient finir de convaincre les plus lents à la détente. D'accord, mais cette imposante supériorité fait-elle de lui un grand metteur en scène ? **Albino Alligator**, son premier long métrage a le mérite de laisser, au moins, la question en suspens.
Visiblement, si le réalisateur Kevin Spacey s'est enthousiasmé pour ce scénario ramassé, ce «quasi-huis-clos à huit personnages», c'est parce qu'il lui permettait de développer, avec un minimum de moyens, un maximum de tension. Des personnages, des situations dramatiques, des affrontements psychologiques : tout ce qu'un acteur peut rêver de meilleur à jouer, donc à filmer. **Albino Alligator** se résume à cela : Kevin Spacey, un décor et une poignée de bons comédiens. Le script, signé d'un certain Christian Forte, est une première œuvre. Problème : elle ne raconte rien, ou vraiment pas grand-chose. Maladroitement pompé sur **Reservoir Dogs** de Tarantino et **Un Après-midi de Chien** de Sidney Lumet, le scénario d'**Albino Alligator** relate les déboires d'une bande de malfrats qui, après avoir foiré leur coup et s'être payé un (beau) crash automobile durant leur fuite, trouvent refuge dans un bar à moitié désert. Cernés par la police, les pieds nickelés, pas tous si méchants que ça, prennent les quelques clients du bar en otage en attendant de trouver un moyen de s'en sortir. Merci, donc, à Tarantino pour le casse foiré, la relation entre les deux frères (Matt Dillon et Gary Sinise) qui fait écho au tandem Keitel/Roth - surtout que l'un des deux est blessé - et l'idée du personnage qui n'est, en réalité, pas celui qu'on croit. Merci à Lumet pour la prise d'otage, le montage parallèle flics/gangsters et les relations gangsters/otages. Merci enfin, et surtout, à Kevin Spacey qui réussit malgré tout à tirer un film de cette maigre tambouille réchauffée.

La seule véritable surprise du film (car il y en a d'autres, qu'on appelle «coups de théâtre») vient en effet de son metteur en scène qui se tire avec les honneurs d'un pari difficile. Filmé en scope avec assurance et sophistication, **Albino Alligator** réussit à séduire par une mise en scène [suave mais efficace, qui privilégie évidemment les comédiens (excellents, Spacey-l'acteur fait ô sans jamais vraiment s'effacer). Le réalisateur développe les thèmes esquissés par le scénario (loyauté, liens de sang, instinct de survie, courage) non sans une certaine dose de perversion. C'est que Kevin Spacey est allé à bonne école (James Foley, Bryan Singer, David Fincher) et a retenu ses leçons. Il a prouvé qu'il savait mettre un film en scène, ce qui n'est pas donné au premier venu. Il ne lui reste plus, s'il souhaite continuer sur cette voie, qu'à trouver des scripts un peu plus consistants.]

■ D.M. ■

UGC présente Matt Dillon et Faye Dunaway dans une production **Motion Pictures Corporation of America** *ALBINO ALLIGATOR* (USA - 1996) avec Gary Sinise - William Fichtner - Viggo Mortensen - Joe Mantegna - M. Emmet Walsh **photographie de** Mark Plummer **scénario de** Christian Forte **produit par** Brad Krevoy - Steve Stabler & Brad Jenkel **réalisé par** Kevin Spacey

30 juillet 1997 1 h 40

Après un SPEED aromatisé aux gaz d'échappement, une suite balayée par les embruns...

SPEED 2
CAP SUR LE DANGER

seul maître à bord

JAN DE BONT

Ancien chef opérateur de Paul Verhœven dont il éclaire les films hollandais, LA CHAIR ET LE SANG et BASIC INSTINCT, Jan de Bont n'est pas réalisateur à filmer des drames intimistes dans des deux pièces-cuisine. Venu modestement du documentaire TV hollandais, de la série comique à consommation strictement locale, il s'impose d'abord parmi les directeurs de la photographie les plus sollicités. Un Ridley Scott (BLACK RAIN), deux John McTiernan (PIÈGE DE CRISTAL, A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE) et d'autres (L'ARME FATALE 3, L'EXPÉRIENCE INTERDITE, LE DIAMANT DU NIL)... Il aurait pu demeurer parmi les techniciens les plus cotés de sa profession si une opportunité et un sacré culot ne l'avaient pas mis au volant du bus de SPEED, un film refusé par nombre de cinéastes hollywoodiens. Véritable roue de secours, il fait mieux que sauver le projet : il en fait l'un des gros succès de 1994. Il renoue avec le succès dès son deuxième film, TWISTER. Un bol d'air avant la tasse !



Jan de Bont dans la tempête des Caraïbes



Le Seabourn Legend, un paquebot de luxe pris d'un coup de «speed» !

Comment êtes-vous passé de l'asphalte du freeway de Los Angeles aux eaux profondes du Pacifique ?

En fait, tout a commencé sur le plateau de **Twister**, par une série de cauchemars où je m'imaginais en croisière sur un paquebot de luxe filant à grande vitesse. La croisière tournait au drame lorsque l'équipage perdait le contrôle du navire, lequel finissait par anéantir une petite cité côtière des Caraïbes. D'après les bribes de souvenir qui me restaient de ces mauvais rêves, j'ai rédigé un premier synopsis du scénario de **Speed 2** dont j'avais d'abord refusé la réalisation, ne voyant rien de plus à apporter qu'un camion ou un véhicule plus gros encore. En fait, l'écriture de **Speed 2** m'a décontracté sur le plateau d'un tournage aussi éprouvant que celui de **Twister**. Cela s'est avéré un dérivatif idéal, car j'aime travailler simultanément sur plusieurs projets.

Dans une suite d'un film d'action, on s'attend plutôt à voir revenir le héros du premier que l'héroïne...

Renouer avec Sandra Bullock était une évidence dans la mesure où Keanu Reeves n'a pas repris le service. Mais son retour ne s'explique pas exclusivement par ce départ du projet. Autant que Keanu, Sandra communiquait son énergie à **Speed**, créait cette tension à la trame dramatique. C'est une comédienne viscérale qui ne triche pas avec ses émotions, qui ne laisse jamais une minute de répit au public. S'il n'existe aucun temps mort dans **Speed**, c'est pour beaucoup grâce à Sandra. Avec elle, il se passe toujours quelque chose. De plus, les gens s'identifient facilement aux personnages qu'elle interprète car elle ne symbolisera jamais les canons de la beauté hollywoodienne. Elle est adorable, proche des gens par essence. Ça ne s'invente pas. Dans **Speed**, Sandra a révolutionné le concept de l'héroïsme à l'écran sans jouer les macho-



Alex Shaw (Jason Patric), un flic de L.A. aux Caraïbes. Pas vraiment pour des vacances !

■ *Une cascade pour un comédien qui se passe de doublure* ■

women, sans jamais essayer de rivaliser avec les hommes. Si des films comme **Au Revoir à Jamais** et **Anaconda** ont mis Geena Davis et Jennifer Lopez au premier rang, c'est dû au succès de **Speed**, à la personnalité de Sandra.

Comment avez-vous réagi au «non» catégorique de Keanu Reeves à *Speed 2* ?

J'avoue que lorsque Keanu Reeves m'a avoué son refus de tourner **Speed 2**, j'ai reçu un véritable coup de poing à l'estomac. Je n'en croyais pas mes oreilles mais j'ai toutefois fini par l'admettre. Bien obligé. Avec le recul, je ne lui en veux plus. A l'époque, il voulait simplement jouer avec son groupe de rock, et non se lancer dans un tournage qui s'annonçait aussi éprouvant que celui de **Speed 2**. De plus, Keanu n'a jamais eu pour vocation de devenir une star du film d'action. Autant dire que le remplacer n'a pas été évident du tout. Nous avons commencé par modifier le scénario de manière à intégrer un nouveau personnage. Ce dernier, nous l'avons écrit pour des acteurs dans la trentaine, des comédiens crédibles dans l'action, qui ne se dégonflent pas à la première cascade un peu corsée. C'est une chose. La seconde condition : que l'acteur «fonctionne» bien avec Sandra Bullock, qu'une harmonie s'établisse entre eux. A la lecture de quelques phrases de dialogue avec Sandra et Jason Patric, j'ai immédiatement décelé cette alchimie qu'on ne peut fabriquer par des artifices. Jason Patric correspondait étroitement au comédien que je recherchais. J'ai eu très peur que lui aussi quitte le projet. Au terme de la première semaine de prises de vues, il a pris un virage trop vite sur sa moto, une Ducati 1916. Il a chuté et s'est assez sérieusement amoché la jambe.

Après l'enfer du tournage de *Twister*, vous n'avez pas choisi un film-vacances, qui vous permette de vous reposer un brin...

Speed 2 fut presque aussi difficile que **Twister**. Pour **Twister**, je comptais essentiellement sur les effets numériques ajoutés en post-production. Je n'avais pas le choix concernant le type d'effets spéciaux. Pour **Speed 2**, si. Je tenais à une interaction entre l'action et les personnages. Pas question qu'ils s'agitent devant un écran vide, vert ou bleu, de manière à ce que les ordinateurs puissent intégrer ensuite les images de synthèse. Si **Speed 2** inclut des trucages optiques, ceux-ci se mêlent à des éléments grandeur réelle, bien concrets. Nous avons ainsi utilisé trois bateaux plus ou moins authentiques. Nous avons d'abord travaillé six semaines durant sur le Seabourn Legend qui fait 150 mètres de long. Nous avons ensuite tourné sur une reconstitution solide de sa partie avant, une réplique de sa proue et de son pont érigée sur un cargo de 80 mètres de long. C'est là que nous avons tourné la plupart des scènes où Sandra Bullock et Jason Patric affrontent Willem Dafoe. Il y a également une ■ ■ ■



■ *Le Seabourn Legend : désormais, c'est un danger pour les passagers* ■

■ ■ ■ deuxième maquette du pont et de la proue à échelle réelle. Une section de 50 mètres de long, pesant 300 tonnes et montée sur des rails immergés. Il fallait cinq moteurs diesel surpuissants pour ébranler cette structure. Cette maquette grandeur nature donne une véritable authenticité à la longue séquence où le paquebot emboutit le port et détruit une partie de la ville. Une ville que nous avons elle aussi bâtie pour mieux la détruire par la suite : 35 maisons de deux étages réduites en miettes. Des maisons qui ne sont simplement que des façades. La multi-angularité des axes de prises de vues aurait tôt fait de trahir des bicoques trop fragiles, trop vides pour faire vrai. Elles ont été construites de manière à résister à des vents de force 2. Pour filmer cette catastrophe, j'avais quatorze caméras réparties sur trois équipes différentes. L'une à terre, l'autre dans un hélicoptère et la troisième sous-marine ! Imaginez le pire cauchemar logistique de votre carrière de cinéaste, multipliez le par cent et vous aurez une idée assez précise des efforts que nécessite le tournage d'une scène pareille.

Vous avez la réputation d'être un réalisateur coriace, poussant ses troupes dans leurs derniers retranchements...

Je sais ce que je veux et, parfois, ce que je veux est très difficile à obtenir. Mais je ne suis pas un monstre contrairement aux rumeurs que j'ai entendues à la sortie de **Twister**, même si une entreprise de cette envergure tend à faire surgir les pires facettes de votre personnalité. Je crois que Sandra Bullock et Jason Patric ont d'ailleurs survécu à **Speed 2**. Je comprends que l'on me traite de réalisateur dur, sévère. Je dois me comporter ainsi car réaliser des films de ce calibre, c'est une véritable bataille. Il existe une telle quantité de détails qui peuvent tout faire rater qu'il faut maintenir une pression constante, veiller à tout, gueuler lorsque quelqu'un ne fait pas correctement son travail. Pour contrôler jusqu'à 600 personnes, l'équipe, les comédiens et les figurants, vous devez prendre le risque de passer pour un tyran. Dès que vous relâchez la pression, la scène peut échouer. Lorsque des millions de dollars sont en jeu, vous n'avez pas le droit à l'erreur.

Quelle est votre philosophie du cinéma d'action ? Votre perfectionnisme technique ne vous catalogue pas parmi les réalisateurs prudents, qui se ménagent et ménagent leurs collaborateurs...

Je ne suis pas à côté de l'action : je suis dans l'action à la manière des réalisateurs de Hong Kong. Je ne choisis jamais la facilité. A chaque film, je détruis presque tout mon équipement. Les caméras en prennent un sacré coup. C'est régulièrement que je les retrouve en petits morceaux. Dans la séquence de **Speed 2** où le paquebot démolit le port, j'ai sacrifié six caméras. Mes producteurs se sont littéralement arrachés les cheveux. Mais c'est le prix à payer pour obtenir un résultat aussi spectaculaire. Tout **Speed 2** fut un exercice périlleux. Pour une scène, j'ai demandé au capitaine du Seabourn Legend de frôler un pétrolier. Il a d'abord catégoriquement refusé. J'ai fini par le convaincre de coller à un mètre de la coque du tanker, à force de patience et de précaution. Cette séquence, je la voulais. Je l'ai obtenue. Comme j'ai obtenu de mes acteurs des cascades difficiles. Difficiles mais pas impossibles si vous êtes préparé, entraîné... J'aime à penser que tout ce que je montre reste plausible. C'est notamment pour cette raison que je n'ai pas tenu à employer des effets spéciaux infographiques dans les cascades. Le tournage de **Speed 2** n'a pas été une croisière de tout repos. Trois ouragans nous ont rendu visite, dont Lili qui a fait un petit crochet par Key West où nous tournions une séquence d'évacuation nocturne. Nous n'avons pas eu le temps de mettre le Legend à l'abri. Nous avons été vraiment secoués. Six semaines durant, nous avons tous vécu sur ce paquebot. Six semaines de guerre contre le mal de mer pour certains. Une entreprise vraiment folle ce **Speed 2**. Les difficultés météorologiques, les problèmes techniques et la logistique ne m'empêcheront cependant jamais de me lancer dans des entreprises aussi périlleuses. Enfant, j'adorais **Le Pont de la Rivière Kwaï** et les superproductions, alors je continue dans cette direction...

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

■ *Le clou de* ***Speed 2*** *: le Seabourn Legend éventre une ville portuaire !* ■



■ *Un des pièges mortels de John Geiger* ■



■ *John Geiger (Willem Dafoe), un ingénieur dont la rancune est sans limite* ■

Dans SPEED, elle se tenait fermement immobile derrière le volant d'un bus. Dans SPEED 2, elle court, saute, nage et plonge. Un exercice diamétralement opposé pour une comédienne que la conduite d'un véhicule piégé transforme en star après quelques emplois subalternes (LA DISPARUE, DEMOLITION MAN) et la vedette de la série TV WORKING GIRL. Depuis, cette fille d'une cantatrice allemande et d'un professeur de chant, enchaîne succès sur succès. L'AMOUR À TOUT PRIX, TRAQUE SUR INTERNET, LE DROIT DE TUER et probablement SPEED 2 qui sort deux semaines avant IN LOVE AND WAR, sa fresque romantique avec Richard Attenborough...

l'aquaphobe au pied marin !

SANDRA BULLOCK

Tout le monde est d'accord pour dire que le tournage de *Speed 2* n'a pas ressemblé à une douce et agréable croisière...

Un tournage exténuant, dangereux même. Lors d'une plongée, le courant m'a violemment plaquée contre le flanc du Legend. Dans une autre scène, je me suis retrouvée à dix mètres sous l'eau, les mains liées. Même les scènes d'amour sous-marines étaient dangereuses car il fallait jouer en apnée sans accessoire de plongée. Tous les comédiens de **Speed 2** devaient s'impliquer au maximum. Jan de Bont voulait que l'action soit crédible. Ma doublure n'a ainsi travaillé que trois jours. Je me suis coltiné tout le boulot, même lorsqu'il a fallu s'agripper à un cordage traînant derrière l'un des flotteurs de l'hydravion piloté par Willem Dafoe. Pour que la scène soit plus réelle, Jan de Bont a demandé que Jason Patric et moi tenions fermement la corde pendant que l'appareil amorçait son décollage. Pendant deux minutes, nous nous sommes retrouvés dans une situation plutôt précaire.



■ *Anne Porter (Sandra Bullock) : une citadine qui s'initie malgré elle aux sports nautiques* ■

On raconte que vous aviez peur de l'eau avant *Speed 2*...

Avant **Speed 2**, personne n'ira prétendre que j'étais une grande fanatique des sports aquatiques. A 14 ans, j'ai failli me noyer en surfant. Quelques années plus tard, j'étais à deux doigts de m'étouffer en respirant l'oxygène des bouteilles de plongée. Bref, ces deux incidents m'ont fichu une peur bleue du milieu marin. Tout au long du tournage de **Speed 2**, je me suis efforcée d'oublier mes vieilles terreurs. Je n'avais pas d'autres choix que de réussir à les effacer de ma mémoire. L'épreuve de l'ouragan Lili fut particulièrement éprouvante à ce titre. Le roulis était tel que nous étions régulièrement éjectés de nos couchettes du Legend. Nous étions malades en permanence. Chaque matin, on ressemblait à des morts-vivants. Vraiment fou !

Les derniers jours de tournage ont dû représenter un sacré soulagement ?

Cinq mois durant, nous avons vécu en autarcie, comme des Robinson Crusoé, mais avec tout de même un minimum de confort. Cinq mois à pouvoir se balader pieds nus, à ne pas avoir à se maquiller, à ne pas essayer d'échapper aux paparazzi... Cinq mois pendant lesquels nous n'avons jamais arrêté de nous déplacer d'un plateau à l'autre, à emprunter tous les moyens de locomotion imaginables, de la voiture au jet-ski en passant par l'hélicoptère. A la fin, nous en avions tous marre. J'ai bien failli embrasser la terre ferme à plusieurs reprises. Sur l'île Saint Martin, aux Antilles, où nous avons beaucoup travaillé, on ne pouvait guère parler de «terre» puisqu'il tombait des trombes d'eau à raison de plusieurs heures par jour. Après quelques semaines à ce régime, ma peau commençait à s'écailler comme celle d'un reptile qui mue tant le taux d'humidité dans l'atmosphère est important !

■ Propos recueillis par **Emmanuel ITIER** ■

la croisière ne s'amuse plus !

Keanu Reeves n'a pas renouvelé son contrat, mais c'est tout comme. Tankiste soviétique dans **La Bête de Guerre**, vampire ou presque dans **Génération Perdue**, ex-enfant martyr de **Sleepers**, Jason Patric le surpasse même dans l'action car plus crédible, quoique peu charismatique. Un bonus donc pour un **Speed 2** nautique plus proche d'un **Piège de Cristal**, d'un **Piège en Haute Mer**, que du modèle, un modeste mangeur de bitume en comparaison. Appuyé par des moyens considérables (quasiment 150 millions de dollars d'après la presse américaine), Jan de Bont se la joue donc **Waterworld** à tous les niveaux. L'intrigue ? Très simple. Elle se déroule une semaine après la course folle de l'autobus piégé. Annie Porter essaie une fois encore de passer son permis de conduire, le rate et, peu après, rencontre un flic kamikaze, membre d'une section spéciale. Un certain Alex Shaw, un peu plus viril que celui du précédent, Jack Traven. Et voilà les tourtereaux aux Caraïbes, sur le paquebot de luxe Seabourn Legend. Un croisement entre le Phocéa de Bernard Tapie et le Poséidon. Tout se serait bien passé, entre bronzage sur le pont et slows dans le night-club, si l'un des passagers n'avait pas un compte à régler. C'est John Geiger, un ingénieur qui a étroitement participé à la construction du bateau et le connaît donc de la proue à la cale. Très pratique lorsqu'on veut le détourner pour se venger d'une compagnie maritime trop prompte à virer ses employés et de son capitaine. Tout ceci n'aurait pas eu lieu si Alex Shaw et les autorités du bord avaient noté que le pirate comptait dans ses bagages des clubs de golf. Un rien décalé sur un paquebot ! En fait, John Geiger y planque un matériel explosif. Puissant d'accord, mais pas assez pour envoyer le Seabourn Legend par le fond. Dans ce but, il prévoit de l'envoyer percuter de plein fouet un super-tanker grâce à un système télécommandé sophistiqué. Encore à bord, après évacuation de plusieurs centaines de passagers, Annie Porter, Alex Shaw et quelques intrépides membres d'équipage contrarient les plans du licencié revanchard. Ils utilisent si bien l'ancre que le paquebot évite de très peu le pétrolier pour poursuivre sa course vers le port sur pilotis d'une île tout proche. Un impact impressionnant, le clou de **Speed 2**.

Des séquences à grand spectacle, des cascades, des explosions et des poursuites par tous les moyens disponibles sur la terre ferme ou sous l'eau... Jan de Bont les ficelle à une cadence accélérée, avec toute l'efficacité que l'on attend du réalisateur de **Speed** et de **Twister**. A ce titre, cette suite remplit parfaitement son contrat, même si l'inédit n'est pas vraiment au rendez-vous. Son défaut majeur ? Si prévisible que le scénario téléphone péripéties et coups de théâtre une bonne trentaine de minutes à l'avance. En nombre, les scénaristes peinent visiblement à trouver de nouvelles parades au genre, à sortir de l'ornière d'un **Piège en Haute Mer**. Ils n'en sortent jamais d'ailleurs, satisfaits de donner du grain à moudre à Jan de Bont. A savoir de l'action, surtout de l'action, et un sommet de grand spectacle à faire pâlir un film catastrophe. Il ne serait d'ailleurs pas surprenant que le prochain **Speed** se déroule dans un avion tel un nouvel **Airport**. On en devine le scénario avant que la moindre ligne ait été écrite.

■ **Emmanuel ITIER** ■

UFD présente Sandra Bullock & Jason Patric dans une production **Twentieth Century Fox *SPEED 2 : CAP SUR LE DANGER (SPEED 2 : CRUISE PATROL*** - USA - 1996) avec Willem Dafoe - Temuera Morrison - Brian McCardie - Colleen Camp - Bo Svenson - Joe Morton - Christine Firkins - Tim Conway - Lois Chiles - Royale Watkins - Francis Guinan **photographie de** Jack N. Green **musique de** Mark Mancina **effets spéciaux de** Industrial Light and Magic - Rhythm & Hues **scénario de** Randall McCormick - Jeff Nathanson - Kevin Peterka - Greg Chabot **produit par** Steve Perry - Michael Peyser - Jan de Bont **réalisé par** Jan de Bont

23 juillet 1997 **2 h 10**

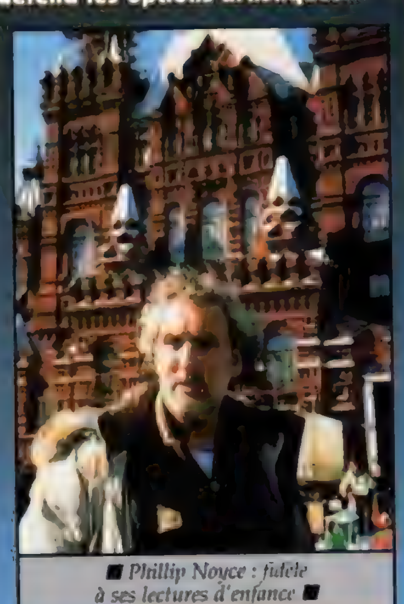
Une adaptation des romans de Leslie Charteris riche en dollars mais pauvre d'inspiration...

LE SAINT

aux portes du paradis

PHILLIP NOYCE

L'un des Australiens les plus cotés d'Hollywood depuis que CALME BLANC l'y a confortablement installé en 1988. Non pas que que son premier film américain, VENGEANCE AVEUGLE avec Rutger Hauer en sabreur atteint de cécité, ait apporté quoi que ce soit à sa réputation de solide technicien. Sa réputation, JEUX DE GUERRE et DANGER IMMÉDIAT, suites d'A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE, la blindent. Un faux pas toutefois : le thriller SLIVER avec Sharon Stone matée par une caricature de Dr. Mabuse. Un flop commercial pour un cinéaste familier du succès. Après être passé par le documentaire, d'ambitieuses mini-séries TV australiennes, quelques films australiens fameux demeurés inédits (NEWSFRONT), quatre épisodes du VOYAGEUR et le pilote de l'horrifique NIGHTMARE CAFE, Phillip Noyce se spécialise dans le blockbuster. LE SAINT en est un dont il défend les options artistiques...



■ *Phillip Noyce : fidèle à ses lectures d'enfance* ■



■ *Simon Templar (Val Kilmer) : une icône de plus pour la Sainte Russie ?* ■

Que représente Simon Templar pour vous ? Est-ce un héros de plus après le Jack Ryan de *Jeux de Guerre* et de *Danger Immédiat* ?

Simon Templar était mon héros littéraire préféré lorsque je n'étais qu'un gosse en Australie. J'ai donc fait connaissance avec le personnage par le biais des romans de Leslie Charteris. Je me souviens en particulier de la première histoire que j'ai lue, «Le Saint à New York» qui a également donné la première adaptation au cinéma en 1938, avec Louis Hayward, un comédien sud-africain. Le passé criminel de Simon Templar me fascinait. Le fait aussi qu'il ne volait qu'aux riches. Comme Robin des Bois, à la différence qu'il gardait pour lui une large part du butin. Ce n'est pas un hasard si je m'intéressais à ce point au Saint. L'Australie ayant d'abord été une terre exclusivement peuplée de criminels dont l'Angleterre ne voulait plus, Simon Templar constituait un formidable héros pour un jeune Australien. Plus tard, dans les années 60, la télévision et Roger Moore changèrent radicalement l'image du Saint. Ce n'était plus un voleur mais un globe trotter oisif, allergique à toute forme d'autorité. Ce Simon Templar était nettement plus lisse que celui de Leslie Charteris. Quand, en 1991, durant le tournage de **Jeux de Guerre**, j'ai entendu dire que Robert Evans détenait les droits du Saint et que mon compatriote Terry Hayes, qui avait écrit **Calme Blanc** pour moi, en avait fait une adaptation pour le cinéma, j'ai sauté sur l'occasion. Terry m'a procuré son script avant que je prenne contact avec le studio. C'est d'abord parce que je suis lié au personnage depuis mon enfance que j'ai réalisé **Le Saint**.

Vous parlez de Terry Hayes en tant que scénariste, mais son nom n'apparait pas au générique du *Saint*. Pourquoi donc ?

Nous n'avons pas utilisé son scénario. Dans son histoire, Simon Templar découvrait que son père était le Saint, un personnage que devait incarner Roger Moore. Après l'assassinat de celui-ci, son fils découvrait son passé pour, progressivement, le remplacer. Cette version nécessitait de la part des spectateurs une grande connaissance du Saint. Fâcheux car, aux Etats-Unis, Simon Templar n'est pas très connu. A regret, j'ai donc abandonné le script de Terry Hayes. Wesley Strick s'est attelé à un scénario reprenant les choses à zéro, s'adressant à tous. Même aux spectateurs qui n'avaient jamais entendu parler de Simon Templar.

Pourquoi vous êtes-vous à ce point écarté de la série avec Roger Moore ? N'était-elle pas un bon support à un film de cinéma ?

Le Saint était en son temps une série formidable, très divertissante et qui captait l'optimisme des sixties. Une version cinéma très proche se serait soldée par un échec. J'ai immédiatement senti qu'il fallait recréer le personnage tout en préservant l'une de ces principales caractéristiques, à savoir la séduction. En outre, je ne tenais pas à consacrer deux ans de ma vie à essayer de refaire ce qui avait déjà été fait. Nous sommes revenus à Simon Templar tel que le décrivait Leslie Charteris, un héros classique qui a un pied dans le vrai et l'autre dans le faux. Ce film m'a offert l'opportunité de rétablir le Saint des romans, d'illustrer une intrigue plus noire, plus ambitieuse que la très badine série. Le film ne raconte pas une histoire du Saint mais les origines du personnage. Il explique, d'une certaine manière, tout ce qu'on a pu lire ou voir le concernant. Petit à petit, notre Simon Templar se rapproche de la conception de Roger Moore. **Le Saint** est la description d'une métamorphose.

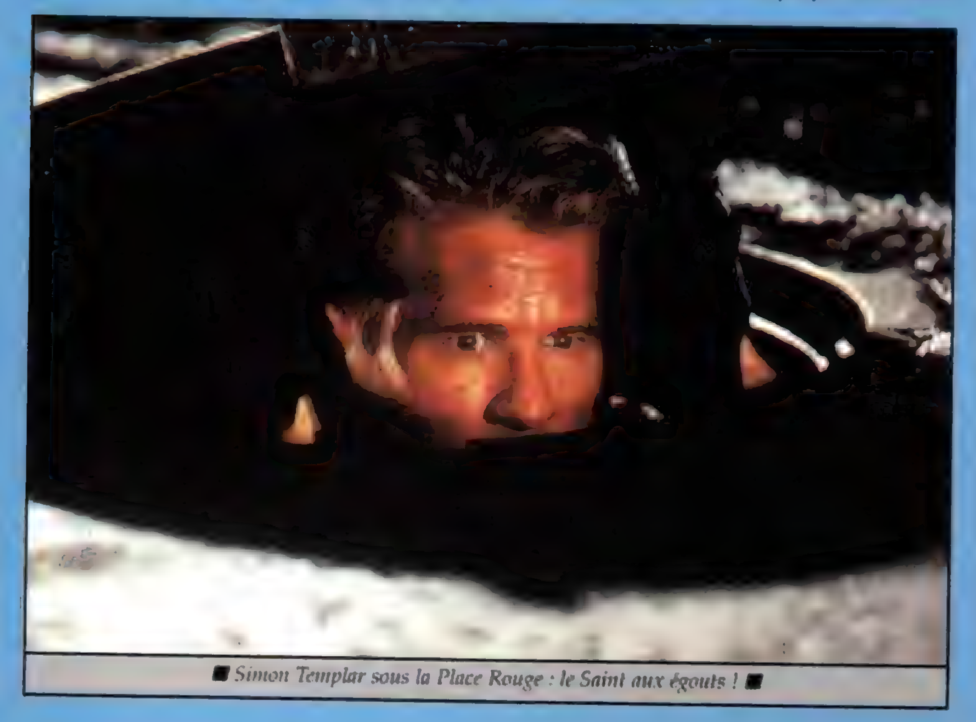
■ Un déguisement très Jim Morrison pour un échange dans une gare de Berlin ! ■

Vous utilisez très discrètement le thème musical de la série TV...

La musique si identifiable intervient au moment le plus opportun. Lorsque Simon Templar devient vraiment le Saint. Avant, je n'avais aucune raison de l'utiliser. Je suis fatigué que l'on me reproche de m'être éloigné de la série de Roger Moore. Mais je ne voulais pas prendre part à la vague rétro qui envahit actuellement le cinéma. Je ne suis pas un nostalgique. Reproduire quelque chose qui existe déjà ne constitue pas un pari très difficile. Par contre, essayer autre chose, oui !

Simon Templar, tel que vous le dépeignez, ressemble curieusement à James Bond. Une parenté accentuée par le cadre, la Russie post-communiste et ses dangers...

Il y a une différence majeure entre James Bond et Simon Templar. James Bond travaille pour une institution, les Services Secrets, tandis que Simon Templar ne travaille que pour lui-même. Bond bénéficie des avantages d'une administration pendant son service, de l'aide d'une équipe rodée, même si ses méthodes n'ont rien de conventionnel. Bond n'a d'autres relations personnelles que celles qui le lient à ses supérieurs. Il n'a de rapports avec les femmes que le temps de ses missions. Il les abandonne ensuite. Simon Templar est différent à tous les niveaux. Les films le sont aussi. Les **James Bond** privilégient principalement l'action. Ce n'est pas le cas du **Saint**. Plus que d'action, il se consacre d'abord à une histoire d'amour. Bien sûr, poursuites et explosions ne font pas défaut mais, si le film plaît au public, ce n'est pas pour cette raison. Il plaît parce qu'il se concentre sur les sentiments qui se nouent entre le voleur et sa victime. Les **James Bond** restent à la surface des sentiments. Pas **Le Saint**. Je pense qu'il y a davantage de Tom Clancy dans ce film que de Ian Fleming, de 007.



■ Simon Templar sous la Place Rouge : le Saint aux égouts ! ■

En fait, vous usez de l'étiquette action comme d'un alibi...

Complètement. C'est intentionnel de notre part, d'autant que nous n'ignorions pas que le public venait de voir **GoldenEye** et **Mission : Impossible** qui ne se situent pas très loin de cet univers. C'est Val Kilmer qui a insisté pour que le film soit ainsi, plus romantique. Il a même demandé que le scénariste insiste davantage sur le personnage d'Elisabeth Shue. Sa participation est ainsi passée de dix-huit à trente-quatre pages dans la version définitive !

L'idée de confier le rôle de Simon Templar à Val Kilmer vous est-elle venue spontanément ?

Non. J'ai d'abord traité avec Mel Gibson. Pendant plusieurs mois, sur le plateau de **Braveheart**, il a caressé l'idée d'interpréter Simon Templar. Il a fini par décliner ■ ■ ■

■ ■ ■ l'offre car il ne voulait pas de nouveau passer entre six et neuf mois loin de chez lui, loin de sa famille. Ensuite, j'ai fixé mon choix sur Ralph Fiennes. A ce moment-là, il jouait «Hamlet» à Londres. *Paramount* hésitait à l'engager. Aujourd'hui, le studio n'hésiterait pas. Surtout après le triomphe du **Patient Anglais**. Nous avons également pensé à Hugh Grant sans le contacter toutefois. Nous avons aussi suggéré George Clooney. *Paramount* n'a pas donné suite à ma proposition car, selon ses cadres, il n'était pas une star de cinéma, ce qu'il est devenu à la sortie d'**Une Nuit en Enfer**.

Pourquoi Val Kilmer et pas Tom Cruise ou Brad Pitt par exemple ?

Masques et déguisements occupent une place importante dans la vie de Simon Templar. A travers eux, il échappe non seulement à ses ennemis mais se fuit lui-même. Il n'a pas de certitude concernant sa propre identité. Cette idée brillante, c'est Ralph Fiennes qui l'a suggérée à la lecture du scénario. Il a immédiatement affirmé que Simon Templar serait plus intéressant si nous développions ce double visage à la Dr. Jekyll & Mr. Hyde. Les remarques de Ralph Fiennes ont totalement réorienté le projet. Lorsque j'ai dû débusquer un autre comédien, j'ai donc cherché un interprète en mesure de se métamorphoser tout en demeurant crédible, de parler avec plusieurs accents, de changer sans cesse d'identité. Je me suis posé cette question : «qui en est capable ?». Je me suis alors souvenu de la performance de Val Kilmer dans **Les Doors**. Val est meilleur comédien quant il doit incarner un personnage éloigné de son propre tempérament. C'est un véritable acteur de composition. A l'image de Simon Templar, il se montre plus heureux dissimulé derrière un déguisement, derrière un masque. Bien que je l'aie toujours eu en tête, je me demandais souvent comment pouvait-on être Batman en été et Simon Templar en hiver. Pas évident que le public s'y retrouve ! A la première rencontre, Val a dissipé tous mes doutes, notamment parce qu'il venait de quitter **Batman & Robin**.


■ *Emma Russell (Elisabeth Shue), inventrice d'une nouvelle source d'énergie révolutionnaire* ■


■ *Un look néo-romantique destiné à piéger une scientifique fleur bleue* ■

Qu'en est-il exactement de votre collaboration avec Val Kilmer ? On ne peut pas dire qu'il ait bonne réputation !

Je pense qu'il existe un lien très étroit entre son départ de **Batman & Robin** et les rumeurs négatives qui circulent à son sujet. *Entertainment Weekly* a colporté tous ces bruits, tous ces ragots. N'est-ce pas curieux qu'il s'agisse d'une publication *Time Warner* ? *Time Warner* étant producteur des **Batman**, on est en droit de se poser quelques questions. *Entertainment Weekly* a donc demandé à plusieurs journalistes d'accumuler des potins pas flatteurs du tout. Le magazine a poursuivi Val comme s'il avait à se venger. J'ai rencontré certains journalistes qui suggéraient davantage qu'ils ne posaient de véritables questions. J'ai été surpris par leur détermination à faire sa peau. L'article d'*Entertainment Weekly* a eu un tel retentissement que de nombreux journaux anglais l'ont relayé. Tout cela n'est pas clair. D'autant moins clair que Joel Schumacher, réalisateur de deux derniers

l'auréole s'est envolée

Bonne initiative à la base. Revenir au personnage de Simon Templar tel que Leslie Charteris l'a imaginé en 1928. Revenir donc à un dandy cynique, une sorte d'Arsène Lupin dont la violence allait fréquemment jusqu'au meurtre, à un justicier qui applique sans mollesse ses préceptes moraux. Bref, à un Saint plus proche de Charles Bronson que ce boy-scout décontracté de Roger Moore, héros de la série TV produite entre 1962 et 1969. Une trahison selon les lecteurs les plus fervents d'un Leslie Charteris qui voyait en Simon Templar son frère jumeau. Pour autant, ce film constitue-t-il une réussite ? Les bonnes intentions échouent. Assez lamentablement d'ailleurs après un bon préambule dans un pensionnat où le jeune Simon Templar subit les rigueurs d'une éducation anglaise sévèrement appliquée. Les châtiments corporels et la mort accidentelle d'une gamine forgent son caractère. Adulte, Simon Templar exerce la profession de voleur d'élite, de caméléon dont la police ignore jusqu'au visage. Contre trois millions de dollars, il accepte une proposition d'Ivan Tretiak, un homme d'affaires moscovite qui brigue le Kremlin. Il s'agit de soustraire à Emma Russell, une jolie physicienne d'Oxford, la formule secrète d'une nouvelle source d'énergie gratuite. En se déguisant en artiste errant et vulnérable, il la séduit, photographie les précieuses équations au lendemain d'une nuit d'amour. A Tretiak, il livre la formule, omettant cependant d'y inclure un élément-clef sans lequel rien n'est possible. La tension monte entre le voleur et son commanditaire, Emma Russell débarque à Moscou, Tretiak prépare un coup d'Etat... Tout ce beau monde finit par en découdre sur la Place Rouge dans un gigantesque rassemblement populaire. De plus en plus perméable aux sentiments et à l'humanisme désintéressé, Simon Templar gagne son auréole sous forme de pin's et la petite zizique d'Edwin Astley qui va avec.

A ce scénario rocambolesque, Phillip Noyce arrache un film raté. Raté parce que, paradoxalement, il ne s'y passe pas grand-chose. Val Kilmer change dix fois de tête, plonge dans l'eau glacée, visite les douves de Moscou, joue à James Bond, tombe une scientifique au palpitant fragile (au propre comme au figuré !), slalome entre les balles, voyage beaucoup et berne la police... Rien n'y fait. Le film, comme engourdi par un froid sibérien, ne décolle pas, manque cruellement d'envergure en dépit des moyens investis. Il pourrait ne serait-ce que bouger, si quelques séquences d'action remplissaient leur fonction. Même pas. Les déguisements de Val Kilmer pourraient être drôles : ils ne sont que ridicules. A l'exception de la coupe en brosse et de la grosse moustache à la Staline qu'il porte l'espace d'un casse ! **Le Saint** ne s'envole décidément pas pour le paradis.

■ M.T. ■

UIP présente Val Kilmer & Elisabeth Shue dans une production **Paramount Pictures/Rysher Entertainment** ***LE SAINT*** (*THE SAINT* - USA - 1996) avec Rade Serbedzija - Valery Nikolaev - Henry Goodman - Alun Armstrong - Michael Byrne - Evgeny Lazarev **photographie de** Phil Meheux & Alex Thompson **musique de** Graeme Revell **scénario de** Jonathan Hensleigh & Wesley Strick d'après les romans de Leslie Charteris **produit par** David Brown - Robert Evans - William J. MacDonald - Mace Neufeld **réalisé par** Phillip Noyce

18 juin 1997 **1 h 57**

ange ou démon ?

VAL KILMER

Pour beaucoup, Val Kilmer est l'un des acteurs les plus doués de sa génération : **Top Gun, Willow, Kill me Again, Les Doors, Tombstone, Batman Forever**... Pratiquement que des succès. Pourtant, Val Kilmer se traîne une réputation de comédien dérangé et difficile. Le magazine *Buzz* l'a même classé parmi ses «douze personnalités les plus déplaisantes d'Hollywood». La liste de surnoms peu avantageux ne cesse de croître : Bratman (le moutard), Vil Kilmer, Psycho Kilmer. Parole à la défense. «*Ne croyez pas tout ce que vous entendez*», explique Tom Sizemore, son partenaire dans **Heat**. «*Val ne se justifie pas face aux gens, alors ils racontent n'importe quoi. Je n'ai jamais entendu autant de sottises à propos de quelqu'un, quel qu'il soit*», continue Sizemore. Elisabeth Shue, qui lui donne la réplique dans **Le Saint**, rallie elle aussi le camp pourtant déserté de ses supporters. «*Val est quelqu'un de très délicat qui s'investit totalement dans un film, ce qui est très rare*». Michael Ironside, qui l'a côtoyé durant le tournage de **Top Gun**, ne viendra pas non plus ternir son image. «*Tom Cruise était en position très délicate sur ce film, car la plupart des autres personnages étaient beaucoup plus intéressants que le sien. Val faisait partie de ceux-là. Il a eu de nombreuses occasions de voler la vedette à Tom, mais a choisi de ne pas le faire et de le soutenir. C'est une démarche avant tout humaine et c'est aussi la preuve que Val est un vrai professionnel*». Selon eux, Val Kilmer serait charmant, drôle, bon acteur et humain. D'autres se montrent plus réservés. Très philosophe, Richard Stanley (qui n'a travaillé que trois jours avec l'acteur avant son éviction des plateaux de **L'Ile du Dr Moreau**) reste posé. «*Il est bizarre, mais c'est un très bon comédien. Et vous ne pouvez pas vraiment accuser quelqu'un d'être un trou du cul lorsque sa vie est un véritable merdier*». Contortionniste, Phillip Noyce réussit à associer les défauts de sa vedette à la promotion de son film : «*Val n'est certainement pas du genre à aimer tout le monde. Mais nous avons conçu ce film à partir de l'histoire d'un pêcheur qui devient un saint. Son image d'enfant terrible devenait donc un avantage*».



■ *Qui se cache réellement derrière ce visage angélique ?* ■

Dans le camp des détracteurs, Wesley Strick, scénariste du **Saint**, confesse que le comportement de Val Kilmer ne s'est pas amélioré au fil des années, «*surtout lorsqu'il conduit une jeep en pleine forêt africaine. Le volant dans une main, une bouteille de bière dans l'autre, fonçant dans le but de dénicher un animal. C'était pendant le tournage de* **L'Ombre et la Proie**, *et il vivait totalement isolé. Lorsque ma femme m'a appelé et m'a demandé quels genres d'animaux j'avais croisés, je lui ai répondu : des girafes, des rhinocéros, mais l'animal le plus sauvage que j'ai rencontré, c'est Kilmer*» ! Ceux qui ont eu maille à partir avec l'acteur semblent aujourd'hui majoritaires, leur rang grossit de film en film. «*C'était le tournage le plus misérable auquel j'ai participé. Je n'ai jamais vu une telle dépression sur un plateau. Val Kilmer est probablement le pire spécimen d'humanité que j'ai rencontré. C'est un monstre*» clame Bill Hootkins, homme-animal dans **L'Ile du Dr Moreau**. Même si Kilmer s'en défend en prétendant que ces mots étaient destinés à un autre acteur, Marlon Brando ne semble pas être lui non plus son meilleur ami : «*Ton problème, c'est que tu confonds talent et salaire*» lui lance-t-il sur le plateau. Pratiquement tous les réalisateurs avec qui il a tourné ont fini par avouer qu'il était très difficile, et deux d'entre eux, John Frankenheimer et Joel Schumacher, se sont carrément lâchés. «*Val m'a fait deux énormes faveurs*» rapporte le réalisateur de **Batman Forever**. «*La première a été d'accepter de jouer le rôle de Batman. La seconde est qu'il a ensuite créé une situation telle que je ne pouvais pas le reprendre pour* **Batman et Robin**. *Tout le monde était content et je lui en suis très reconnaissant*». Val Kilmer aurait donc fait des siennes sur le tournage du troisième **Batman**, d'où la passation de pouvoir à George Clooney. «*Val est l'être humain le plus troublé psychologiquement que je connaisse*» continue Schumacher. «*Les moyens que j'ai utilisés avec lui au niveau de la communication, de la compréhension et de la patience sont exactement les mêmes dont je me sers avec mon petit neveu de cinq ans. Je pense que Val a besoin d'aide*».

Plus radical, Frankenheimer ne veut tout simplement plus en entendre parler. «*Il y a deux choses que je ne ferai jamais dans ma vie. Escalader le mont Everest et tourner de nouveau avec Val Kilmer. La vie est bien trop courte et il n'y a pas assez d'argent dans le monde entier pour que le défi en vaille la peine*». La dernière prise avec l'acteur de **L'Ile du Dr Moreau** se concluera d'ailleurs en ces termes du réalisateur : «*Coupez ! Et dégagez cet enfoiré de mon plateau !*». Un bide de trop et Val Kilmer pourrait bien descendre d'un cran dans la hiérarchie hollywoodienne !

■ **Damien GRANGER** ■



■ *Simon Templar : un voleur qui s'est fait la tête de Staline !* ■



■ *Ivan Tretiak (Rade Serbedzija) : un populiste aux ambitions démesurées* ■

Batman, m'a lui-même dressé un portrait enthousiaste de Val Kilmer. Il s'est montré si éloquent à son sujet qu'il m'a convaincu de l'engager ! J'ai été étonné de lire ses propos dans *Entertainment Weekly*, un point de vue radicalement opposé à celui que je connaissais. Puis les tabloïds britanniques ont apporté leur contribution en inventant de toutes pièces des articles délirants. Selon le *Daily Mail*, Val Kilmer aurait engagé toute l'équipe du Saint de manière à n'avoir sur le plateau que des gens de la même confession que lui, du même signe astrologique et de la même orientation sexuelle. Un gigantesque mensonge puisque je suis celui qui a embauché l'équipe, à l'exception de l'assistant personnel de Val. Furieux, j'ai appelé le journaliste pour lui demander ses sources. Il m'a répondu : «je vous rappelle». J'attends toujours. Son rédacteur en chef m'a appris qu'il avait été engagé pour écrire une rubrique de ragots. Ce n'est pas tout. Le *London Sunday Times*, *Screen International* et *The Guardian* ont publié que Val avait interdit au premier assistant réalisateur de le regarder ! Faux. Il s'agit d'une histoire déformée. Certains des figurants que nous avons engagés en Russie étaient si inexpérimentés qu'ils jetaient sans cesse des coups d'œil aux comédiens ou à la caméra pendant les prises. Ce n'est pas Val qui leur a énergiquement demandé d'adopter un comportement de figurant, mais moi-même ! Après avoir lu tous ces articles, j'étais fasciné, comme n'importe qui l'aurait été à ma place, à l'idée d'avoir côtoyé le Démon. Quelle déception de n'avoir eu qu'un comédien, qu'un être humain sur le plateau du **Saint** ! En fait, Val Kilmer n'a pas été plus difficile à diriger que Harrison Ford. Il posait d'ailleurs les mêmes questions aux mêmes instants !

Le tournage en Russie s'est-il bien passé ? Beaucoup de cinéastes redoutent de travailler dans une ville où règnent insécurité et précarité ?

Nous avons eu la chance de nous associer avec Nikita Milkhalkov et ses studios, *Tri Te*. Une structure rodée puisqu'elle n'a jamais arrêté de produire des films. Même en temps de crise, l'argent italien ou français vient le financer. Nous avons travaillé avec une équipe russe aussi professionnelle que la nôtre. Les Russes sont habitués à faire de grands films pour peu d'argent. Avec **Le Saint**, ils avaient à faire un grand film avec davantage d'argent. C'était donc très simple pour eux. Nikita Milkhalkov a obtenu des autorités la fermeture de la Place Rouge pour cinq nuits et un jour entier. Le Kremlin a déployé toutes ses troupes, des chars, des véhicules blindés afin que nous puissions travailler au mieux. A Moscou, les gens coopèrent réellement, que ce soit la population, le maire, la police... Rien à voir avec les habitants de Los Angeles qui sont si habitués à voir des tournages qu'ils en ont plus que marre. Bien que *Paramount* ait essayé de me convaincre de ne pas tourner là-bas, mais plutôt à Prague ou ailleurs, j'ai tenu bon. Bien sûr, on m'a prévenu que je prenais des risques, que la Mafia allait nous demander une forte rançon contre le négatif du film. Ou pire encore, en échange d'un comédien kidnappé ! A l'exception d'enfants gitans qui ont fouillé dans les poches de notre attaché de presse, nous n'avons pas eu le moindre pépin !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ Queen Latifah ■

le prix à payer

Blaxploitation moderne situé entre un «Spike Lee joint» et **Menace II Society**, **Le Prix à Payer** ne participera en rien au revival de ce genre amorcé par des films tels que **Génération Sacrifiée** et **Original Gangstas**. Dans cette version américaine des **Braqueuses**, Stony (Jada Pinkett), Cleo (Queen Latifah), Tisean (Kimberly Elise) et Frankie (Vivica A. Fox) sont quatre jeunes femmes vivant dans un des ghettos de Los Angeles et rêvant d'une vie meilleure. Lorsque Frankie est licenciée de la banque où elle travaillait parce qu'un type de son quartier vient d'y commettre un hold-up, et après que le frère de Stony a été injustement abattu par la police, elles décident de s'offrir une nouvelle vie par tous les moyens nécessaires. A commencer par le braquage de banques...
Réalisateur de la comédie **Friday** avec Ice Cube et Chris Tucker et de nombreux clips vidéo dont le **Natural Born Killaz** de Dr Dre et Ice Cube, F. Gary Gray emprunte la voie de l'action pour tenter d'expliquer le malaise qui ronge certains membres de la communauté afro-américaine, préférant la marginalité, l'illégalité, à la misère. La misère, F. Gary Gray la montre avant tout au travers de trois de ses personnages : Frankie se retrouve sans emploi, Stony se sert de son corps pour payer les études de son frère et Tisean risque de perdre la garde de son enfant parce qu'elle est incapable de subvenir financièrement à ses besoins. En revanche, Cléo apparaît bien plus comme une psychopathe dans l'âme, excitée à l'idée de se placer au-dessus des lois. Les braquages, mous et peu nombreux, servent donc à exprimer leur ras-le-bol envers la société qui les oppresse, mêlant l'ivresse du pouvoir à l'illusion d'avoir trouvé un échappatoire. Très vite, le besoin de se faire de l'argent devient un jeu, transformant les victimes en bourreaux. Plutôt que de les condamner, F. Gary Gray préfère s'en remettre aux paramètres sociaux auxquels il s'attaque pour décider du sort de cette horde sauvage, transformant ses braqueuses en martyres. Encore plus que Joel Schumacher dans **Chute Libre**, F. Gary Gray légitime bêtement le comportement criminel et les ambitions de ses personnages, démarche qui finit par nuire à la cause qu'il essaie de défendre.

■ **Damien GRANGER** ■

Metropolitan Filmexport présente Jada Pinkett & Queen Latifah dans une production **Peak Production** *LE PRIX À PAYER (SET IT OFF* - USA - 1996) avec Vivica A. Fox - Kimberly Elise - Blair Underwood - John C. Mcginley **photographie de** Marc Reshovsky **musique de** Christopher Young **scénario de** Kate Lanier et Takashi Bufford d'après une histoire de Takashi Bufford **produit par** Dale Pollock et Oren Koules **réalisé par** F. Gary Gray

25 juin 1997 — **1 h 57**

contre-attaque

Les Américains l'ont bien compris, Jackie Chan est une mine d'or. Une valeur boursière rentable, propre et écologique. Ils ont donc acheté en stock tous ses derniers films et les distribuent massivement sur des circuits de plus de deux mille écrans. Du jamais vu pour une star asiatique, encore plus étonnant pour des films étrangers. Jackie, lui, dans une logique de l'offre et de la demande toute naturelle, réoriente de plus en plus ses projets en fonction du marché US, tournant désormais presqu'exclusivement avec des partenaires occidentaux et aux quatre coins du monde. **Contre-attaque** - dernier volet en date de la saga des **Police Story** - est tout entier dévoué à cette optique de (re)conquête du marché américain, et derrière lui, occidental.
Le secret de ce succès, c'est que, contrairement aux grosses machines hollywoodiennes du type **Rock**, **Contre-attaque** ne nécessite pas, pour être pleinement apprécié, que le spectateur oublie son cerveau au vestiaire. Les films de Jackie Chan sont en effet tellement inoffensifs qu'ils ne représentent jamais le moindre danger d'agression intellectuelle (le risque de «lobotomisation instantanée» est nul). Ils sont presque labellisés «Normes françaises» : si possible, laisser à la portée des enfants... Il n'y a aucune idéologie, aucune psychologie exprimée, ni même inconsciente dans un film de Jackie Chan. On peut s'y vautrer avec d'autant plus de bonheur, débarrassés de toute la défiance que nous suggèrent parfois certains modèles héroïques américains puants, aussi distractifs que fascisants. Au cinéma de la réflexion, Jackie Chan oppose celui du réflexe. Il n'y a, dans **Contre-attaque**, pas plus d'intrigue policière que sentimentale. Seulement des schémas narratifs ultra-classiques qui n'ont pour fonction que de lier les scènes d'action entre elles. La dramaturgie ainsi réduite à sa plus simple expression, se dégage un très positif sentiment d'abstraction (largement confirmé par la version américaine - distribuée en France - qui dure presque trente minutes de moins que la version d'origine). C'est le nombre, la durée et la valeur spectaculaire des scènes d'action qui s'occupent d'apposer sur chaque film des critères de qualité et de distinction. Dans ce domaine, rassurez-vous, **Contre-attaque** excelle. Il ne reste donc que du mouvement. Jamais, non plus, de réel danger. Les cascades les plus sidérantes, les plus vertigineuses sont effectuées avec une insouciance si ostentatoire qu'on les croirait presque irréelles. Un coup de massue dans un ***Tom et Jerry*** est plus douloureux qu'une chute de vingt mètres chez Jackie Chan. C'est évidemment la facette la plus populaire de la star - qu'il exploite à nouveau ici et avec quelle audace -, celle du casse-cou à qui rien ne peut vraiment arriver. En définitive, il est peut-être le seul cinéaste au monde (Stanley Tong n'est que le directeur des cascades) à réussir aujourd'hui l'impossible transition du cirque au cinéma. À faire oublier les heures d'entraînement, de préparation, de répétitions, mais aussi la succession des plans, l'essence de la fiction, pour ne laisser paraître que l'exploit physique et la prouesse du cascadeur. C'est aussi l'une des particularités du cinéma de Hong Kong, le dernier capable de nous faire ouvrir grand la bouche, en nous demandant bêtement : «Mais comment ont-ils fait ça ?». Simplement parce que toute idée de truquage est bannie du pacte offert au spectateur. Il n'y a pas de trahison possible. Et le spectacle est la seule récompense.

■ **Hervé DANTE** ■

Metropolitan Filmexport présente Jackie Chan dans une production **Golden Harvest/Raymond Chow** *CONTRE-ATTAQUE (FIRST STRIKE* - Hong Kong - 1996) avec Jackson Lou - Chen Chun-wu - Bill Tung - Youri Petrov - Grishajeva Nonna **photographie de** Jingle Ma **musique de** J. Peter Robinson **scénario de** Stanley Tong - Nick Tramontante - Greg Mellott - Elliot Tong **produit par** Barbie Tung **réalisé par** Stanley Tong

30 juillet 1997 — **1 h 25**



■ Jackie Chan ■

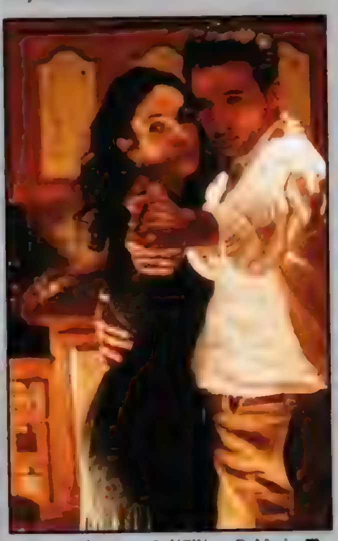
sang froid

Depuis le succès de **Pulp Fiction**, il est devenu très difficile de dresser une liste exhaustive de tous les films-clones qui ont tenté de suivre les traces de Tarantino. Mais malgré une majorité d'échecs, Hollywood continue à cuisiner des titres suivant la même recette, espérant bien décrocher le pactole avec l'un d'entre eux. Il faut donc rester vigilant pour ne pas passer à côté d'une perle rare. C'est le cas de **Sang Froid**, produit notamment par Tarantino lui-même. Dans ce thriller imbibé d'humour noir à rebrousse-poil, Gabriela (Angela Jones) est une jeune femme vivant à Miami qui s'intéresse de très près aux crimes urbains et aux tueurs en série. Un peu bizarre, elle a passé la majeure partie de sa vie à collectionner les coupures de presse sur les meurtres les plus horribles. Lorsqu'un nouveau tueur, le «Blue Blood Killer», assassin de femmes célèbres, fait irruption dans les pages faits divers des quotidiens de la ville, elle se fait embaucher par une société de nettoyage judiciaire, spécialisée dans le ménage des lieux où un crime a été commis. Un stratagème qui lui permet de mener parallèlement sa propre enquête. C'est ainsi que cette belle au bois dormant rencontrera son prince sanglant, un assassin surpris d'être confronté à une personne dont les obsessions reflètent les siennes...
Une surprise, **Sang Froid** en est une. Et des meilleures ! A la manière de Robert Rodriguez, Reb Braddock prouve qu'on peut encore faire des films intelligents et captivants avec un budget minuscule situé en-dessous de la barre des 500.000 dollars. Très doué, il réalise ce thriller d'une main de maître, et les mouvements d'une caméra survoltée s'entrechoquent pour titiller les sens. Sa dimension «Tarantinesque», ce petit drame d'intérieur la revendique clairement lors de la confrontation entre le tueur et Gabriela que Reb Braddock met en image à la manière d'un ballet virtuose.

■ **Emmanuel ITIER** ■

Metropolitan Filmexport présente Angela Jones & William Baldwin dans une production **Band Apart/ Tinderbox Films** *SANG FROID (CURDLED* - USA - 1996) avec Lois Chiles - Barry Corbin - Bruce Ramsay - Mel Gorhaw - Daisy Fuentes **musique de** Joseph Julian Gonzalez **scénario de** Reb Braddock & John Maass **produit par** Raul Puig & John Maass **réalisé par** Reb Braddock

16 juillet 1997 — **1 h 25**



■ Angela Jones & William Baldwin ■



■ Eddie Murphy ■

le flic de san francisco

Malgré le succès inattendu du **Professeur Foldingue**, on doit avouer que la cote d'Eddie Murphy n'est plus ce qu'elle était, surtout au bon vieux temps du **Flic de Beverly Hills**. Mais aux USA, quand on a un problème, dans ce cas-là créatif, on reprend la même recette : Boum + Boum + Boum = KaBoum ! Et on recommence de plus belle, quitte à se planter encore plus gravement et finalement perdre le peu de public qu'il restait. C'est ce qui est arrivé à **Metro**, rebaptisé ici **Le Flic de San Francisco** dans l'espoir de glaner quelques spectateurs estivaux. En changeant de ville, Eddie Murphy change de nom : Axel Foley cède sa place à Scott Roper, un flic brillant chargé de mener les négociations lors des prises d'otages. Un rien téméraire et suicidaire, il remplit chacune de ses missions avec succès. Pourtant, Michael Korda (Michael Wincott), un criminel aussi imprévisible que dangereux, lui donne du fil à retordre. Coupable d'un braquage chez un joaillier, Korda est appréhendé au terme d'une longue course-poursuite dans les rues de la ville. Mais le malfrat parvient à s'évader. Il se jure de récupérer son butin et de ruiner la vie de Roper, en s'attaquant à Ronnie (Carmen Ejogo), sa petite amie...
Le Flic de San Francisco fait partie de ces produits parfaitement calibrés pour la période estivale. Simple, efficace et destroy, cette grosse série B combine la tension du film d'action au suspense du thriller. Au niveau prouesses techniques, **Le Flic de San Francisco** n'a rien à envier aux productions Bruckheimer (**Rock**, **Con Air**) : explosions et fusillades s'enchaînent sur un rythme soutenu jusqu'à un final apocalyptique tourné au chantier naval de Mare Island. Surtout connu pour ses nombreux travaux à la télévision, Thomas Carter, dont c'est le second film après **Swing Kids**, soigne sa mise en scène et semble s'être promis de transformer San Francisco en véritable champ de bataille. Du tonus, **Le Flic de San Francisco** en a à revendre, surtout lorsque sa star est lancée à la poursuite d'un tramway!

■ Emmanuel ITIER ■

Touchstone Pictures présente Eddie Murphy & Michael Rapaport dans une production **Roger Birnbaum/Caravan Pictures** ***LE FLIC DE SAN FRANCISCO*** (*METRO* - USA - 1997) avec Michael Wincott - Carmen Ejogo - Denis Arndt - Art Evans - Paul Ben-Victor **photographie de** Fred Murphy **musique de** Steve Porcaro **scénario de** Randy Feldman **produit par** Roger Birnbaum **réalisé par** Thomas Carter

2 juillet 1997 **1 h 57**



■ *Tupac Shakur* ■

gridlock'd

Pour son premier film en tant que réalisateur, le comédien-scénariste Vondie Curtis Hall, remarqué pour ses apparitions dans **Chute Libre**, **Broken Arrow** et **Roméo & Juliette**, a choisi de replonger en plein cœur de sa jeunesse pour décrire l'univers tumultueux de ses deux personnages. Un film burlesque qui s'appuie sur une base réaliste, du vécu. Des types comme Stretch et Spoon, Vondie Curtis Hall en a croisé beaucoup lorsqu'il vivait à Detroit. Logique donc qu'ils soient si crédibles et humains. Spoon (Tupac Shakur) est un jeune afro-américain d'apparence calme. Stretch (Tim Roth) est blanc et fou. Leur amie, Cookie (Thandie Newton), vient compléter ce trio d'artistes-musiciens constamment défoncés. Le soir du nouvel an, Cookie fait une overdose et tombe dans le coma. Spoon, très vite rejoint par Stretch, décide de décrocher et de suivre un programme de désintoxication. Mais les files d'attente sont longues, les formulaires à remplir nombreux et complexes. Agressés par des dealers et harcelés par la police, ils entament une journée de galère qui doit les mener vers le chemin de la rédemption.
Sans prétention aucune, Vondie Curtis Hall refuse la fiction romancée et suit les pérégrinations de ses deux héros à la manière d'un reporter réalisant un «24 Heures» pour *Canal +*. Si **Gridlock'd** peut s'inscrire dans la tradition du «buddy movie», Vondie Curtis Hall parvient à détourner le genre à son avantage, et à lui insuffler une seconde jeunesse en inversant les stéréotypes raciaux. Ses allures de comédie dramatique, ce ton burlesque, **Gridlock'd** ne les impose pas par le biais d'un scénario préfabriqué. Tout repose sur le comportement des personnages face aux situations rencontrées. Son film, le réalisateur l'élabore d'ailleurs autour de Spoon et Stretch, liés comme des jumeaux, accordant la même importance à l'un comme à l'autre. Impossible de concevoir **Gridlock'd** sans ce duo, véritable plaque-tournante qui nourrit le récit. Un récit construit comme une succession de petites scènes, tranches de vie des personnages qui ne viennent pas empiéter sur la véritable nature de l'histoire. Face à Tim Roth, impressionnant en junkie secoué de tics nerveux, le regretté Tupac Shakur, sobre et aux antipodes du rôle de Don Juan frimeur et violent qu'il jouait dans la vie, parvient à trouver le ton juste et prouve qu'il pouvait être aussi bon acteur que rapper.

■ Damien GRANGER ■

Polygram Film Distribution présente Tim Roth & Tupac Shakur dans une production **Interscope Communications/Def Pictures/ Webster et Dragon Pictures** *GRIDLOCK'D* (USA - 1996) avec Thandie Newton - Vondie Curtis Hall - Tom Towles - Charles Fleischer - Howard Hessemen **photographie de** Bill Pope **musique de** Stewart Copeland **produit par** Damian Jones - Paul Webster - Erica Huggins **écrit et réalisé par** Vondie Curtis Hall

4 juin 1997 **1 h 31**

city of crime

Pour aider son frère cadet Lee (Timothy Hutton), Roy Egan (Harvey Keitel), accepte de reprendre du service et de participer au braquage d'une grande bijouterie de Palm Springs. Jorge (Wade Dominguez), un repris de justice, et Skip (Stephen Dorff), un jeune aussi névrosé qu'imprévisible viennent leur prêter main forte. Tout se passe comme sur des roulettes jusqu'au partage du magot pendant lequel Skip abat froidement ses coéquipiers, à l'exception de Roy qui parvient à s'échapper. Aidé de Rachel (Famke Janssen), la femme de Jorge, il met tout en œuvre pour retrouver Skip et venger son frère.
Un sujet classique qui s'insère parfaitement dans la filmographie en dents de scie de John Irvin, partagée entre la télévision et le cinéma, entre les réussites (**Le Fantôme de Milburn**, **Les Chiens de Guerre**) et les films ratés (**Le Contrat**, **Robin des Bois**). Sur une intrigue similaire à celle du **Blood and Wine** de Bob Raffelson, John Irvin s'en tire bien mieux, restant dans les limites du film noir et utilisant ses acteurs pour servir le récit sans jamais profiter de leurs talents cabotins. Malgré cela, **City of Crime** ne tient pas la route et se scinde en deux parties. La première est une installation sobre mais efficace des personnages où John Irvin prend soin de définir tous les éléments de l'action : lieux, différents personnages impliqués, climat de guerre tribale entre les différents gangs de Los Angeles... Un vrai «tremplin» pour la suite. Dans la deuxième partie, le réalisateur préfère malheureusement se reposer sur ses lauriers, et ne profite pas du «tremplin» pour étoffer cette banale histoire de vengeance qui traîne en longueur. C'est flagrant dans la confrontation entre Roy et Skip, où il opte pour un face à face classique en faisant l'impasse sur le fossé générationnel qui sépare les deux criminels : Roy Egan est ainsi un gangster dans la pure tradition des polars noirs, un homme âgé, guidé par des principes, tandis que Skip représente la nouvelle école, sans foi ni loi. John Irvin passe donc à côté de son sujet, racontant cette histoire de trahison et de vengeance sous la forme d'un banal jeu du chat et de la souris. Un choix qui fait de l'ombre à un début pourtant brillant.

■ Damien GRANGER ■

BAC Films présente Harvey Keitel et Stephen Dorff dans ***CITY OF CRIME*** (*CITY OF INDUSTRY* - USA - 1997) avec Timothy Hutton - Famke Janssen - Wade Dominguez - Michael Jay White - Reno Wilson **photographie de** Thomas Burstyn **scénario de** Ken Solarz **produit par** Evzen Kolar et Ken Solarz **réalisé par** John Irvin

25 juin 1997 **1 h 37**



■ *Harvey Keitel* ■



■ Matthew Modine & Béatrice Dalle ■

the blackout

Résumé des épisodes précédents : depuis qu'il sait qu'il est un auteur (**Bad Lieutenant** est un tournant dans sa carrière), Abel Ferrara fait n'importe quoi. Intenable, il enchaîne le meilleur comme le pire, la SF parano stylisée (**Body Snatchers**) comme la «grande œuvre» crue sur le cinéma (**Snake Eyes**), la série Z fantastico-intello (**The Addiction**) comme le gangster movie sec et classique (**Nos Funérailles**). **The Blackout** vient confirmer que le bonhomme refuse désormais de se trouver là où on l'attend, mais pousse un peu plus loin cette logique retorse : cette fois, Ferrara n'est pas ailleurs, à jouer au chat et à la souris, il n'est carrément nulle part. **The Blackout** semble réalisé par un fantôme. Des tirs groupés de «fuck» dans les dialogues (?) ainsi que la propension des personnages à ingurgiter ou sniffer tout ce qui passe à leur portée permettent cependant de reconnaître Ferrara, et c'est ce qui fait le plus de peine.
Consécration de l'anti-cinéma, sommet de branchitude décadente, interminable pignolade sans joie, **The Blackout** s'intéresse au cas de Matty (Matthew Modine), réservoir à drogues, et accessoirement star hollywoodienne qui débarque à Miami, fait une grosse bêtise et la refoule sévère. Trou de mémoire, blackout. Dix-huit mois plus tard, après un passage aux Alcooliques Anonymes et une thérapie filmée, Matty décide de se confronter aux événements passés. Entre-temps, Annie (Béatrice Dalle) l'aura quitté et il se sera mis avec Susan (Claudia Schiffer), moins pour des raisons dramaturgiques que publicitaires. A moitié filmé en vidéo parce que Dennis Hopper interprète un vidéaste, propriétaire d'une boîte très chaude, tournant un remake du **Nana** de Jean Renoir version touze (ça ne s'invente pas !), **The Blackout** explore grosso modo les mêmes thèmes que **Snake Eyes**. Mais à côté de **The Blackout**, **Snake Eyes**, pourtant déjà assez corsé dans ses prétentions auteurisantes, c'est **Citizen Kane** pour le visuel et **La Grande Vadrouille** pour le ton.
Au rayon nullité sans nom, Ferrara avait déjà donné en 1989 avec un **Cat Chaser** de sinistre mémoire, présenté au Marché du Film de Cannes et logiquement resté inédit. Faut dire qu'à l'époque, les admirateurs du Maître ne prenaient pas ses daubes pour des diamants.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

C.I.P.A et **Les Films Number One** présentent Matthew Modine dans une production **MDP Worldwide/Edward Pressman** ***THE BLACKOUT*** (USA - 1997) avec Claudia Schiffer - Béatrice Dalle - Sarah Lassez - Dennis Hopper - Steven Bauer **photographie de** Ken Kelsch **musique de** Joe Delia **scénario de** Marla Hanson - Chris Zois - Abel Ferrara **produit par** Edward Pressman **réalisé par** Abel Ferrara

11 juin 1997 **1 h 46**

le fan

Gil Renard (Robert De Niro) vénère le base-ball. Supporter fanatique, il voue un véritable culte à Bobby Rayburn (Wesley Snipes), dont il suit méticuleusement la carrière depuis ses débuts. Lâché par sa femme, viré de son boulot, Gil Renard se retrouve coupé de la réalité, sombrant peu à peu dans la folie. Lorsque la carrière de Rayburn commence à souffrir d'une perte de vitesse, Gil Renard va tout mettre en oeuvre pour qu'il récupère la première place dans le classement, allant jusqu'à harceler et terroriser l'entourage de son idole...
Deux stars, le réalisateur de **True Romance** et **USS Alabama**, un sujet touchant au sport le plus prisé des Américains, une trame commerciale de thriller... Comment donc expliquer un bide aussi retentissant au box-office américain ? Facile en fait, après vision du film. Tony Scott ne semble plus avoir aucune conviction dans ce qu'il tourne. Elle est loin l'époque des polars pêchus façon **Le Dernier Samaritain**. S'il n'a jamais été aussi doué que son frère, il nous avait toujours habitués, même dans ses moins bons films (**Le Flic de Beverly Hills 2**, **Jours de Tonnerre**), à un résultat honnête. Un esthétisme léché et une mise en scène travaillée pouvaient même compenser les maladresses d'un scénario de série Z (**Revenge**). Plus inspiré du tout, il use aujourd'hui d'artifices sur-exploités pour être encore efficaces. Une caméra systématiquement bancale pour cadrer de travers (il a définitivement tiré un trait sur les plans «normaux»), un meurtre commis façon **Seven** (avec pompage et du look et de la musique), et longues séquences de base-ball ponctuant le film, comme pour arriver au métrage escompté sans se fatiguer. Lui aussi apparemment en manque d'inspiration, Robert De Niro s'en remet à ce qu'il fait de mieux lorsqu'il s'en fout, le cabotinage : l'air automatiquement énervé, froncements de sourcils à volonté... Dire qu'il sur-joue est un euphémisme. Quant à Wesley Snipes, il déclare forfait dès le début et ne semble pas prêt à produire le quota minimum d'efforts. Accablant. Honteux même. Y-avait-il quelqu'un sur le plateau qui croyait en ce film ? Pas sûr. D'ailleurs, les images parlent d'elles-mêmes.

■ **Damien GRANGER** ■

AMLF présente Robert De Niro & Wesley Snipes dans une production **Mandalay Entertainment** ***LE FAN*** (***THE FAN*** - USA - 1996) avec Ellen Barkin - John Leguizamo - Benicio Del Toro - Chris Mulkey - Patti D'Arbanville - Quinn **photographie de** Dariusz Wolski **musique de** Hans Zimmer **scénario de** Phoef Sutton d'après le roman «The Fan» de Peter Abrahams **produit par** Wendy Finerman & Scott Free **réalisé par** Tony Scott

9 juillet 1997 **1 h 50**



■ *Wesley Snipes* ■



■ *Robert De Niro* ■

palerme milan, aller simple

Trois ans après **La Scorta**, Claudio Fragasso se propose de suivre une autre unité de protection anti-Mafia de la police italienne. C'est le trésorier même de la Cosa Notra qui bénéficie de ce «bouclier» nécessaire à sa comparution devant un tribunal de Milan. Longue est la route depuis Palerme. Dangereuse aussi car la femme et le fils de Turi Leofonte périssent dans un guet-apens. Deux flics également. Ils sont désormais trois incorruptibles à convoyer le repenti et sa fille tandis que la Pieuvre, menacée, leur envoie de nouveaux tueurs. Des gâchettes guidées par une taupe en planque depuis les plus hautes instances de l'autorité judiciaire...
Il y avait un film formidable à tourner sur un sujet pareil. Un violent road-movie transalpin fait de paranoïa, de peur et de courage. Il aurait, dans ce cas, fallu un Marco Risi derrière la caméra, un réalisateur italien de la génération montante. Claudio Fragasso n'est pas l'homme de la situation. Venu de la série B horrifique dans laquelle il œuvre sous les pseudonymes de Clyde Anderson et Drako Floyd (**Monster Dog**, **Troll 2** et plein de scénarios, de **Zombi 3** à **Robowar**), il s'efforce de donner du punch à cette histoire, la laissant parfois filer vers des dialogues tarantinesques où l'on cause olive et orange. Des efforts louables, parfois maladroits. Même si le grand suspense n'est pas au rendez-vous, **Palerme Milan** accède à un niveau acceptable. Celui d'une série B manichéenne qui renvoie directement aux polars italiens des années 70, productions où officiaient Franco Nero et Maurizio Merli. Il partage les mêmes qualités et défauts. L'interprétation est assez déplorable, à l'exception de Giancarlo Giannini, formidable d'autorité et de culpabilité, et de Romina Mondello dans le rôle de sa fille. Une remarquable comédienne doublée d'une beauté exceptionnelle. On en reparlera. Regrettable que les autres soient figés dans les poncifs et l'inexpressivité.

■ **Marc TOULLEC** ■

La Goutte d'Or Distribution présente Giancarlo Giannini dans une production **Globe Films/Production Group** ***PALERME MILAN, ALLER SIMPLE*** (***PALERMO MILANO, SOLO ANDATA*** - Italie - 1995) avec Raoul Bova - Ricky Memphis - Francesco Benigno - Stefania Sandrelli - Romina Mondello - Valerio Mastandrea **photographie de** Giancarlo Ferrando **musique de** Pino Donaggio **scénario de** Rossella Drudi & Claudio Fragasso **produit par** Pietro Innocenzi & Roberto Di Girolamo **réalisé par** Claudio Fragasso

30 juillet 1997 **1 h 47**



■ *Raoul Bova* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES



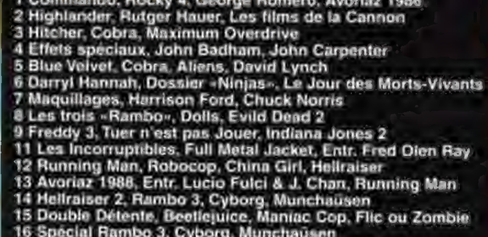



26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV

IMPACT

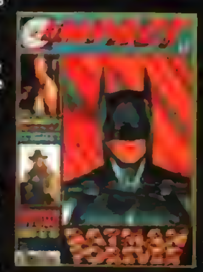
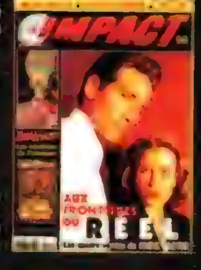






1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team





ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68

❏ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❏ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Armand Assante - Tom Berenger - Michael Madsen - Gary Busey - Nicolas Cage - Linda Fiorentino - Anthony Quinn - Mickey Rourke - Samuel Jackson - Alicia Silverstone - Jeff Speakman

Des réalisateurs ? Ralph Bakshi - Craig Baxley - Uli Edel - Ole Bornedale - Robert Harmon - Jonathan Kaplan - Michael Karbelnikoff - Brian Trenchard-Smith

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Linda Fiorentino dans A Corps Défendant* ▲

à corps consentant

▲ Parfaite salope dans **Jade** et **Last Seduction**, Linda Fiorentino passe de l'autre côté de la barrière. De manipulatrice, la mante religieuse se laisse manipuler par son ex. Inspecteur de police, Rita Gates nourrit une passion coupable pour un ex-flic, Sam Mc Keon, un amant qui l'a méchamment plaquée après le suicide de son mari. Aujourd'hui, tout désigne McKeon comme responsable du meurtre d'une stripteaseuse et de sa psy. Tout le condamne, y compris des preuves matérielles, mais Rita Gates persiste à le croire innocent, en dépit de l'avis contraire de son partenaire, lequel voit dans l'ancien keuf une sorte de Barbe Bleue moderne. La jolie flic passe donc ses nuits avec le suspect. Le jour, elle mène l'enquête. Pareil scénario ne peut évidemment que déboucher sur un coup de théâtre, l'intervention d'une psychopathe voulant venger la mort de sa mère...

Cherchant visiblement à se positionner comme version masculine de **Basic Instinct**, **A Corps Consentant** n'est en fait qu'un laborieux thriller au suspense fonctionnel et aux ficelles grosses comme des câbles. Il passerait encore si le réalisateur n'avait pas commis une sérieuse bourde en recrutant le très bovin Daniel Baldwin pour tenir le rôle de Sam McKeon. Vraiment pas charismatique, il donne la réplique à une Linda Fiorentino elle-même fourvoyée, s'ennuyant ferme à jouer une pauvre femme, victime de son intérêt pour les mauvais garçons.

Métropolitan Film/Vidéo & TF1 Vidéo présentent *A CORPS CONSENTANT* (*BODILY HARM* - USA - 1994) avec Linda Fiorentino - Daniel Baldwin - Cregg Henry - Troy Evans - Bill Smitrovich - Millie Perkins **réalisé par** James Lemmo

black-out

▲ Un scénario qui, semble-t-il, pompe beaucoup sur la copie d'**Au Revoir à Jamais.** Il est effectivement question d'amnésie dans ce polar robuste, conçu sur mesures pour l'ex-star du football américain Brian Bosworth (**Stone Cold, Guerrier d'Elite** le mois dernier et très prochainement **Virus**). L'amnésie de John Grey, paisible cadre dans une banque. Après qu'une voiture l'ait renversé par accident, des images le hantent qui pourraient être des souvenirs. Il découvre que John Grey ne constitue qu'un nom d'emprunt. Qu'il se nomme Wayne Garrett, flic chargé de démanteler un gang qui se forge dans un pénitencier. Un gang de brutes épaisses commandé par le sadique Thomas Payne, coupable du meurtre de ses petites amies. Avec l'aide d'une intrépide barmaid, Garrett/Grey ruine ses plans, à savoir l'évasion de son frère mené comme une opération militaire...

Dans le domaine de la série B, les films de Brian Bosworth font bonne figure. Celui-ci ne déroge pas à la règle malgré cette loi qui veut que les méchants soient bigleux dès qu'ils arrosent de plomb le héros. Ça canarde beaucoup dans **Black-out**, souvent en dépit du bon sens. Les cascadeurs tombent sur des matelas dont on devine aisément la présence, les voitures décollent de tremplins à peine mieux dissimulés.... Qu'importe après tout. Ce petit polar survitaminé contentera largement ceux qui se repaissent d'action. Rien que d'action.

TF1 Vidéo présente *BLACK-OUT* (*MIDNIGHT HEAT*, ex-*SPILL* - USA/Canada - 1995) avec Brian Bosworth - Claire Yarlett - Brad Dourif - Marta Duboi - Jeremy Roberts - Lance LeGault **réalisé par** Allan A. Goldstein

no way back

▲ Dans **American Yakuza**, Frank Cappello fait la preuve d'un évident savoir-faire dans l'action. Dans **No Way Back**, il l'affirme une fois encore. D'un film à l'autre, il ne change guère d'univers : on baigne toujours dans le polar sous la coupe de la pègre nipponne. C'est ainsi que le flic Zack Grant demande à une nouvelle recrue, la Japonaise Saïko, de poser un micro chez le fils d'un parrain de la Mafia, leader d'un groupuscule d'extrême droite. Saïko abat le skinhead avant de se jeter dans le vide. Zack Grant remonte le courant, à la recherche de son commanditaire. Il capture ainsi Yuji, membre des yakuzas dont le papa éploré aimerait bien tordre le cou. Sa monnaie d'échange : le propre fils du flic. L'échéance approche dangereusement et Yuji redouble de vigueur dans les tentatives d'évasion, au point de détourner un Boeing !

Ce n'est pas **No Way Back** qui révolutionne le film d'action. Frank Cappello n'en est pas moins un artisan adroit, nettement plus doué que la majorité des faiseurs en faction dans la série B. Il cadre adroitement, filme et monte l'action avec efficacité, agrémente les fusillades et cascades habituelles d'éléments plus rares. Comme la présence décalée de cette hôtesse de l'air naïve propulsée malgré elle dans l'aventure, ou de ces personnages qui vont un peu au-delà des poncifs sur jambes. A ce titre, Frank Cappello se repose sur une interprétation de qualité, menée par l'Australien Russell Crowe (**Mort ou Vif, L.A. Confidential**) en flic mal embouché et obstiné. Un rôle ordinaire auquel il donne un relief certain.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente *NO WAY BACK* (USA - 1996) avec Russell Crowe - Helen Slater - Etsushi Toyokawa - Michael Lerner - Ian Siering - Kyusaku Shimada **réalisé par** Frank Cappello



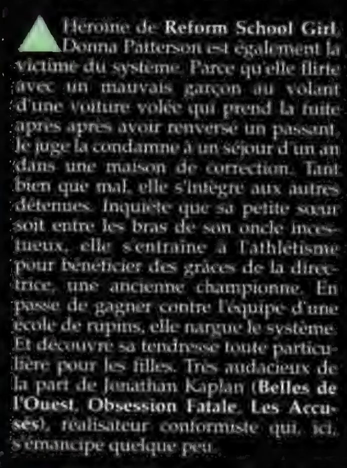
▲ *Brian Bosworth & Claire Yarlett dans **Black-out*** ▲



▲ *Russell Crowe dans No Way Out* ▲

«les rebelles d'hollywood» : les derniers de la classe
à propos de confessions d'une rebelle, reform school girl, cool and crazy & shake, rattle and rock !

Produite pour la chaîne de télévision câblée *Showtime*, l'anthologie «Les Rebelles d'Hollywood», «Rebel Highway» en version originale, cultive la nostalgie des années 50 à travers les remakes de classiques kitsch des drive-in, des séries B orientées délinquance juvénile et rock'n roll. Des remakes confiés par Lou Arkoff, fils de Samuel (l'un des pionniers du genre au sein de la firme *American International Pictures*), à des cinéastes aussi prestigieux que William Friedkin (**Jailbreakers**), John Milius (**Motorcycle Gang**), Joe Dante (**Runaway Daughters**) et Mary Lambert (**Dragstrip Girl**). Ceux-ci ne brillent d'ailleurs pas dans cet exercice, laissant à Robert Rodriguez (**Roadracers**) et John Mc Naughton (**Girls in Prison**) le soin d'en tourner les deux fleurons. Deux hommages véritables, vibrants, et qui captent spontanément, énergiquement l'esprit des années 50. **Confessions d'une Rebelle, Reform School Girl, Cool and Crazy** et **Shake, Rattle & Rock !** lui emboîtent le pas, sans jamais atteindre leur état de grâce.



▲ *Alicia Silverstone dans Cool and Crazy* ▲

Confessions d'une Rebelle est l'histoire d'une salope, Sabrina Masterson. Adolescente issue d'un milieu aisé, elle arrive dans un collège où sa sœur brilla jadis. Complexée, elle se met en tête de l'égaler, prête à tout pour devenir l'élève la plus populaire, la représentante des autres auprès de la direction, pour également piquer son petit ami à sa rivale. Hautaine, vicieuse et manipulatrice, elle recourt à des moyens de plus en plus extrêmes.
Si Uli Edel (**Dernière Sortie pour Brooklyn, Body**) fait correctement son métier, il aurait trop tendance à se reposer sur sa principale interprète, Jamie Luner, parfaite de séduction vénéneuse, souffrant de rester dans l'ombre de sa grande sœur. Une «méchante» plutôt émouvante dans son désir de reconnaissance.

Héroïne de **Reform School Girl**, Donna Patterson est également la victime du système. Parce qu'elle flirte avec un mauvais garçon au volant d'une voiture volée qui prend la fuite après avoir renversé un passant, le juge la condamne à un séjour d'un an dans une maison de correction. Tant bien que mal, elle s'intègre aux autres détenues. Inquiète que sa petite sœur soit entre les bras de son oncle incestueux, elle s'entraîne à l'athlétisme pour bénéficier des grâces de la directrice, une ancienne championne. En passe de gagner contre l'équipe d'une école de rupins, elle nargue le système. Et découvre sa tendresse toute particulière pour les filles. Très audacieux de la part de Jonathan Kaplan (**Belles de l'Ouest, Obsession Fatale, Les Accusés**), réalisateur conformiste qui, ici, s'émancipe quelque peu.

Avec **Cool and Crazy**, Ralph Bakshi effectue ses premiers pas de cinéaste «live». Réalisateur de dessins animés (**Fritz the Cat, Le Seigneur des Agneaux**) et d'une formule intermédiaire (**Cool World**), il illustre les aléas d'un mariage prématuré. Celui de Roslyn et de Michael, à peine sortis de l'adolescence. Si Michael se satisfait de cette existence conservatrice, Roslyn, influencée par sa meilleure amie, se laisse séduire par Joey, un play-boy aux nerfs à vif. Le couple vacille malgré ce lien que constitue un bébé. Ebranlé par la soif de liberté de sa femme, Michael lui-même s'essaie à l'adultère dans les bras d'une copine de Jack Kerouac, gourou des beatnicks. Finalement, Rosyln et Michael reviennent l'un vers l'autre, plus matures désormais, non sans que Joey leur ait causé quelques désagréments.
Un tantinet moralisateur, Ralph Bakshi se sort honorablement d'affaire. Dommage qu'il se conforme à un happy-end très gentillet sur ce couple forgé dans la tourmente et qui peut désormais renaître de ses cendres.



▲ *Renee Zellweger dans Shake, Rattle and Rock !* ▲

Shake, Rattle and Rock ! est le plus années 50 de ces quatre «Rebelles d'Hollywood». Remake d'une perle kitsch par l'un des disciples de Roger Corman, Allan Arkush (**Hollywood Boulevard, Les Gladiateurs de l'An 3000**), le film réduit son intrigue à très peu de choses. Susan, une petite bourgeoise, se laisse séduire par un mauvais garçon et rêve de monter son propre groupe avec sa meilleure amie. Des chanteuses noires subissent les préjugés. L'animateur d'une émission radio aussi pour les avoir autorisées à se produire sur les ondes. Des loubards sèment la zizanie et démolissent une voiture à coups de batte de base-ball. Tout ceci se termine par le procès radiophonique du rock'n roll, responsable, selon les bien-pensants et les parents éplorés, de tous les maux, de la dépravation de la jeunesse.
Quelques bons vieux standards d'Elvis Presley, Fats Domino et Eddie Cochran illustrent **Shake, Rattle and Rock !**, un film un rien anachronique, un ovni d'une autre époque. C'est justement sa qualité principale !

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent *CONFESSIONS D'UNE REBELLE (CONFESSIONS OF A SORORITY GIRL* - USA - 1994) avec Jamie Luner - Alyssa Milano - Brian Bloom - Danni Wheeler **réalisé par** Uli Edel

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent *REFORM SCHOOL GIRL* (USA - 1994) avec Aimée Graham - Carolyn Seymour - Matt LeBlanc - Teresa Dispina - Eleanor O'Brien **réalisé par** Jonathan Kaplan

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent *COOL AND CRAZY (THE COOL AND THE CRAZY* - USA - 1994) avec Alicia Silverstone - Matthew Flint - Jared Leto - Bradford Tatum - Tuesday Knight - Christine Harnes **réalisé par** Ralph Bakshi

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent *SHAKE, RATTLE AND ROCK !* (USA - 1994) avec Renee Zellweger - Max Perlich - Howie Mandel - Dick Miller - Gerrit Graham - Mary Woronov - Nora Dunn - Patricia Childress **réalisé par** Allan Arkush

escape

Mickey Rourke sombrait déjà dans la disgrâce hollywoodienne lorsqu'il tourna ce western moderne, cette ultime balade d'un loser fraîchement sorti de prison. Après dix ans de cellule pour avoir accidentellement tué un mari pugnace, il retrouve la liberté dans son Montana natal. John T. Wells renoue avec le rodéo. Le seul moyen de mettre la tête hors de l'eau. Le destin veut qu'il croise la cavale de Scarlett Stuart, dangereuse braqueuse de banques dont le frère incestueux vient d'être exécuté par la police. Après s'être coupé et teinté les cheveux, Scarlett Stuart file le grand amour avec le mélancolique cow-boy, promettant de conjurer ses démons. Mais le naturel revient au galop. A la première fin de mois un peu juste, Scarlett braque un relais routier. Les flics retrouvent sa trace, et son compagnon prend le parti de l'extirper de l'étau policier...
Sobre et physiquement acceptable (ce qui n'est plus le cas aujourd'hui), Mickey Rourke balade son blues dans ce joli film nostalgique dont le scénario aurait plu à Sam Peckinpah. Toute ressemblance avec son **Junior Bonner** est d'ailleurs intentionnelle ! Après un départ d'une sauvagerie assez inouïe, climat glauque décuplé par les rapports incestueux de Scarlett et son déjanté de frère, **Escape** se calme, vire au western romantique, attachant, même si Lori Singer compose un personnage très antipathique d'outlaw sans scrupule, abattant de sang froid quiconque l'inquiète. Dans sa mise en scène, Michael Karbelnikoff (dont **Les Indomptés** n'était pas une merveille) recherche la pureté des grands espaces, des grands classiques du western. Il lui arrive de la trouver. Ce n'est pas le moindre mérite de ce film curieusement passé à la trappe, un peu trop rapidement mis au placard des nanars d'un Mickey Rourke sur le déclin.



▲ *Mickey Rourke dans Escape* ▲

PolyGram Vidéo et **Delta Vidéo** présentent *ESCAPE* (*F.T.W.* ou *The Last Ride* - 1994) avec Mickey Rourke - Lori Singer - Brion James - Peter Berg - John Enos - Rodney Grant **réalisé par** Michael Karbelnikoff



▲ *Samuel Jackson & Nicolas Cage dans Amos & Andrew* ▲

amos & andrew

Si **Amos & Andrew** est demeuré inédit pendant presque cinq ans, ce n'est pas forcément une injustice. Cette comédie policière brille par une mise en scène particulièrement inerte, absente. Visiblement réalisé par quelqu'un qui n'avait jamais touché une caméra avant de mettre les pieds sur le plateau, le film part pourtant d'un excellent préambule. Sur une île cossue des Etats-Unis, un couple voit en Andrew Sterling, récent Prix Pulitzer, un voleur. Rongés par les préjugés raciaux, ils voient d'ailleurs en tout Noir portant une chaîne hifi un cambrioleur de villa. La situation dégénère, si bien qu'Andrew Sterling se retrouve assiégé dans sa nouvelle résidence par les flics du coin, des agents assez limités et qui voient des magnums partout. Lorsqu'il s'aperçoit de l'erreur, leur chef, en pleine campagne de réélection, imagine un savant stratagème afin de sauver sa réputation. Il demande à Amos Odell, un petit malfrat derrière les barreaux, de s'introduire auprès d'Andrew Sterling et de simuler une prise d'otage, en échange de quoi il gagnera sa liberté. Les choses ne se déroulent pas exactement comme prévu. Le chef de la police se retrouve ligoté dans la maison assiégée, Amos et Andrew s'installent chez les voisins, les médias rappliquent, plusieurs bus d'activistes noirs font route vers le point névralgique...
Il y avait dans **Amos & Andrew** matière à une charge solide contre les préjugés des insulaires au cul cousu d'or. Contre les flics magouilleurs et les dérapages policiers. Contre les Noirs qui, également, pensent dur comme fer que la couleur de leur peau explique tous leurs malheurs. Mais le réalisateur n'est pas de carrure à donner le moindre relief à un scénario qui n'épargne pourtant personne dans le pastiche. A peine mieux filmé qu'un misérable téléfilm, laborieux et plat, **Amos & Andrew** n'est finalement sauvé que par la présence d'une escouade de comédiens connus, dont Nicolas Cage et Samuel Jackson, juste avant qu'ils ne deviennent des stars.

TF1 Vidéo & Les Films de l'Astre présentent *AMOS & ANDREW* (USA - 1993) avec Samuel Jackson - Nicolas Cage - Dabney Coleman - Michael Lerner - Brad Dourif - Giancarlo Esposito - Bob Balaban - Tracey Walter **réalisé par** E. Max Frye



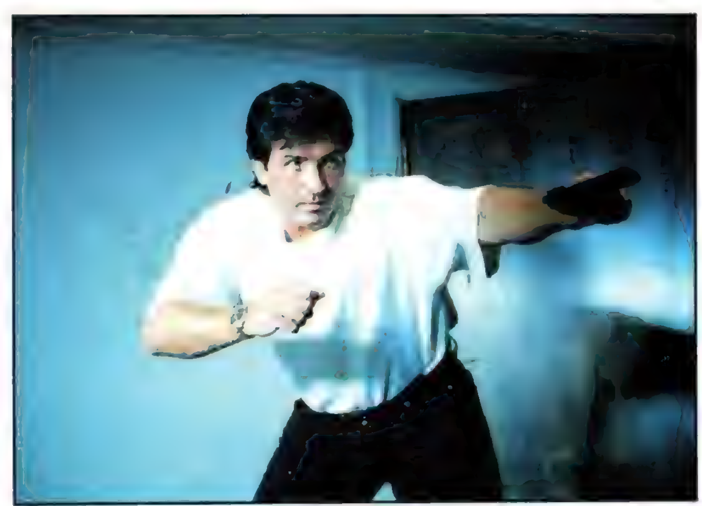
▲ *Tom Berenger dans* *La Main de l'Ange* ▲

la main de l'ange

▲ Très intéressant, ce western produit pour le réseau câblé de Ted Turner. Intéressant dans la mesure où l'action se situe au sein de l'église mormon dans les années 1800, église d'ailleurs dépeinte sous un jour nouveau car déchirée par de violentes querelles intestines. L'enjeu : le pouvoir pour changer les règles, ouvrir la communauté sur l'extérieur et, par conséquent, se remplir les poches. Ce sont justement des ambitieux qui briguent le poste de Brigham Young, prophète conservateur des mormons. S'il échappe à une tentative d'attentat en plein conclave, par l'une de ses épouses, c'est grâce à Miles Utley, un «danite», à savoir l'un des soldats protecteurs de l'église. Autrement dit un tueur assermenté qui invoque Dieu avant d'égorger le pécheur. Souffrant de la disgrâce dans laquelle ses «frères» tiennent sa caste, Miles Utley n'en reste pas moins fidèle à sa mission. D'autant plus fidèle que Brigham Young le considère comme son fils. Un fils qui flirte avec sa fille. Désormais désigné comme l'homme à abattre, le «danite» déjoue le complot avec la complicité de son mentor, Porter Rockwell...

Réalisateur d'**Action Jackson** et de **Stone Cold**, l'ex-cascadeur Craig Bax ley illustre très correctement un script riche d'enseignements sur l'histoire de l'une des églises les plus influentes des Etats-Unis. Sans jamais céder au folklore, il jette même un regard caustique sur ses mœurs polygames, les secrets d'alcôve, les sombres manœuvres politiciennes. Il n'épargne pas son héros, hanté par le meurtre commandité d'un dissident de sa communauté. Excellente interprétation de Tom Berenger d'ailleurs, formidablement entouré de Charlton Heston et James Coburn. De plus, **La Main de l'Ange** échappe miraculeusement à la standardisation aseptisée, coutumière des téléfilms Ted Turner.

Polygram Vidéo présente *LA MAIN DE L'ANGE (THE AVENGING ANGEL* - USA - 1995) avec Tom Berenger - Charlton Heston - James Coburn - Fay Masterson - Leslie Hope - Jeffrey Jones - Kevin Tighe - Andrew Prine **réalisé par** Craig Baxley



▲ *Jeff Speakman dans The Specialist* ▲

the specialist

▲ Curieux film, bancal mais surprenant de la part d'un artisan dont on connaît l'honnête **Sans Alternative** déjà interprété par Jeff Speakman. Mais le mérite des qualités de **The Specialist** revient en majeure partie au directeur de la photographie, Levie Isaakcs, qui, en cinémascope, installe une véritable atmosphère lugubre de film noir. De superbes images au service d'une histoire qui ramène au bon vieux temps de la justice façon Charles Bronson. Expliquant donc que la peine de mort c'est encore ce qu'il y a de mieux pour se débarrasser des criminels, **The Specialist** met en scène John Lomax, instructeur d'une section spéciale de l'antigang. Après l'assassinat de sa sœur et devant la perspective que son meurtrier, le serial-killer Martin Kagan, bénéficie des faveurs de l'administration pénitentiaire malgré une lourde condamnation, il décide de se faire justice. Il s'introduit dans le pénitencier alors même que Kagan vient d'en abattre le directeur, Warden Munsey. Si, à première vue, l'histoire paraît simple, voire simpliste, elle s'étoffe sérieusement par la présence de personnages singuliers, étranges. Le directeur du pénitencier d'abord, fervent partisan des exécutions capitales et qui fête la 125ème de son établissement en organisant un cocktail dans le couloir de la mort. Le tueur en série également, dangereux manipulateur du système et qui assure lui-même sa défense devant le tribunal, plaidant un dédoublement de personnalité...

Dommage que Rick Avery favorise la facette «justicière» de l'intrigue, donnant à Jeff Speakman (**L'Arme Parfaite**) un rôle très basique post-Bronsonien. Mais **The Specialist** présente suffisamment d'atouts, surtout cette ambiance sombre, pour éviter d'être le énième **Justicier dans la Ville**.

TF1 Vidéo & Métropolitan Film/Vidéo présentent *THE SPECIALIST* (USA/France - 1994) avec Jeff Speakman - James Brolin - Michael Shaner - Alex Datcher - Elizabeth Gracen - Jim Varney **réalisé par** Rick Avery



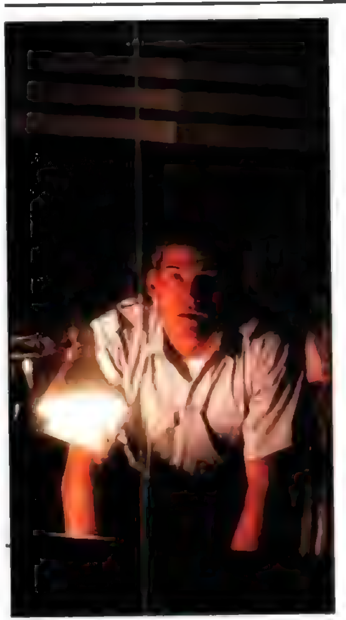
▲ *Andrew McCarthy dans* ***L'Affaire Ramsey*** ▲

l'affaire ramsey

▲ Qui a tué Sarah Ramsay ? Tout porte à croire qu'il s'agit de son mari, Richard Ramsay, self-made-man vice-président d'une compagnie d'assurances. Dans ce domaine, Richard Ramsay innove en ajoutant une clause au contrat habituel d'une police, quelques lignes qui stipulent que le souscripteur peut porter la responsabilité de l'accident et, par conséquent, être privé de tout dédommagement. Un texte habile qui fait évidemment le jeu des compagnies comme la sienne. Richard Ramsay aurait donc tué sa femme. Un flic d'aspect bienveillant, le lieutenant Farrand, mène l'enquête, curieux de l'implication dans l'affaire d'un ripoux congédié. Le suspect prétend que ce dernier, assassiné sous ses yeux, l'aurait averti du meurtre prochain de sa femme. Par ses soins, pour une somme de 10.000 dollars. L'assureur a beau dépêcher un enquêteur sur le terrain, rien n'y fait : il reste en tête de liste des suspects. D'autant plus suspect que son beau-père, ancien boss de la CIA, ne le porte pas dans son cœur et aimerait bien obtenir la garde de ses deux petits enfants...

Tout l'intérêt de **L'Affaire Ramsay** réside dans la personnalité ambiguë de Richard Ramsey, un instable sujet à de fréquentes colères. S'il n'est pas coupable, ne serait-ce pas son copain japonais, adepte du bondage ? Le cadavre de la jolie défunte ayant savamment été ligoté, il pourrait avoir quelque chose de fâcheux sur la conscience... Evidemment, pareil scénario accumule les indices contre l'un et l'autre pour mieux semer le spectateur. A ce titre, **L'Affaire Ramsay** est une réussite. Un peu facile le procédé cependant, même si la découverte de la vérité atteint son objectif. Quelques détails macabres dans la réalisation, standard par ailleurs, rappellent que l'Australien Brian Trenchard-Smith fut, en 1982, l'auteur d'un très barbare **Les Traqués de l'An 2000**.

Warner Home Vidéo présente *L'AFFAIRE RAMSAY (ESCAPE CLAUSE* - USA/Canada - 1996) avec Andrew McCarthy - Paul Sorvino - Connie Britton - Kate McNeil - Stan Egi **réalisé par** Brian Trenchard-Smith



▲ *Nikolaj Waldau dans Nightwatch* ▲

nightwatch

▲ Présenté à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes 1994, **Nightwatch** est un thriller qui vient du froid. Un thriller qui ironise sans cesse sur le suspense à l'américaine, les «mauvais films d'angoisse hollywoodiens». Une façon de reconnaître sa dette. **Nightwatch** séduit si bien les producteurs US que la firme *Miramax* demanda à Ole Bornedal de remaker son propre scénario, de réaliser un autre **Nightwatch** plus viable commercialement car interprété par Ewan McGregor, Nick Nolte et Patricia Arquette. Un remake qui, Amérique oblige, passe la serpillière sur les aspects les plus trash de l'original. Les relents de nécrophilie, ce poivrot qui vomit dans un bénitier après avoir bu le vin de la messe, ce début de fellation effectuée par une prostituée mineure dans un restaurant huppé... L'Oncle Sam n'admettrait pas. L'audace réussit effectivement mieux à Ole Bornedal que la mécanique d'un suspense situé dans la morgue d'un grand hôpital. De la chambre froide disparaissent les cadavres de victimes d'un serial-killer scalpeur. Tout porte à croire que l'étudiant Martin, veilleur de nuit pour arrondir ses fins de mois, se livre à des actes répréhensibles sur les corps en piteux état. Est-il coupable ? A moins que ce soit son vieux pote, compagnon de beuverie. Un flic enquête.

Nightwatch aurait gagné en efficacité à recentrer son scénario sur le suspense, à enfermer un maximum de l'intrigue dans la morgue. Regrettable que le récit se disperse, s'évade un peu trop de l'hôpital car le meilleur de **Nightwatch** se déroule dans cette atmosphère confinée, dans cette blancheur livide, dans cette propreté suspecte, en contradiction avec le pourrissement des corps. Regrettable aussi que le final sombre dans les soubresauts d'un happy-end à l'américaine, un rien trop convenu malgré l'évident savoir-faire d'un cinéaste qui a visiblement beaucoup, voire tout appris à la vision attentive des classiques du genre. Notamment quelques Argento de grande cuvée dont il retient principalement la photo bichrome.

IMATIM Diffusion & CTV présentent *NIGHTWATCH* (Danemark - 1994) avec Nikolaj Waldau - Sofie Graaboel - Kim Bodnia - Lotte Andersen - Ulf Pilgaard **réalisé par** Ole Bornedal

gotti, le dernier parrain

John Gotti a réellement existé. Il vit toujours. Condamné à perpétuité au terme d'un procès qui fit date dans les annales de la Cosa Nostra. C'est effectivement de la Mafia dont il s'agit dans ce téléfilm de haute prestance, intelligemment emballé par le cinéaste de **Hitcher** et de **Cavale sans Issue**. Une production qui se situe quelque part entre **Le Parrain** et **Le Prince de New York**. Avec minutie, Robert Harmon dépeint l'ascension de John Gotti, modeste chef de secteur chargé d'une exécution par Don Carlo Gambino, une mission dont il s'affranchit totalement en liquidant l'adjoint que lui impose la «famille». Lui-même sauvé par Neil Dellacroce, bras droit du parrain qui le considère comme son fils, John Gotti accepte d'effacer son ardoise en passant quelques années derrière les barreaux. Lorsqu'il retrouve la liberté, une promotion l'attend. Après la mort de Don Carlo Gambino, il souffre de l'arrivée d'un nouveau patron à la tête de la «famille», Paul Castellano, un homme d'appareil qu'il fait assassiner. Dès lors, John Gotti devient le gangster le plus médiatique de New York, le plus aimé aussi, des médias y compris. Il rénove l'image de la Cosa Nostra, soutient les plans sociaux, interdit le trafic de drogue... Excessivement populaire, même au sein d'un FBI qui épie le moindre de ses gestes, Gotti tombe après que son plus fidèle lieutenant, Sammy Gravano, l'ait trahi sous la pression des fédéraux...


▲ *Anthony Quinn & Armand Assante dans* ***Gotti, le Dernier Parrain*** ▲

Sur deux heures, Robert Harmon ne cède jamais au folklore envahissant de la Cosa Nostra dans la moulinette hollywoodienne, post-Coppola, malgré la participation d'Anthony Quinn dans un rôle sur mesures. A ce traitement, il préfère un point de vue à la Sidney Lumet, l'étude des rouages d'une société à l'intérieur de la la société, les paradoxes d'un homme qui pardonne à l'automobiliste responsable de la mort de son fils et ordonne l'exécution de celui qu'il considère comme indigne du titre de Parrain... Sans manichéisme aucun, le cinéaste réussit si bien que John Gotti apparaît comme sympathique, vertueux y compris dans le crime, ami fidèle qui rend visite à un vieux pote atteint d'un cancer. En dépit de ses ambiguïtés, **Gotti** honore la production de la télévision par câble dont il constitue l'un des plus récents fleurons.

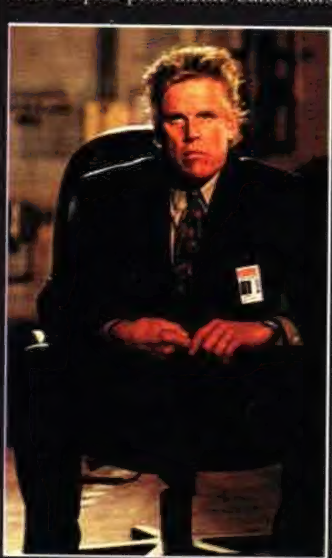
Sidonis Productions & IMATIM diffusion présentent *GOTTI, LE DERNIER PARRAIN* (GOTTI - USA - 1996) avec Armand Assante - William Forsythe - Anthony Quinn - Richard C. Sarafian - Marc Lawrence - Vincent Pastore - Alberta Watson - Robert Miranda - Al Waxman **réalisé par** Robert Harmon


▲ *Gary Busey dans* ***Gunman*** ▲

tiercé gagnant pour gary busey à propos de the chain, gunman & lethal tender - eaux troubles

Frappant par sa ressemblance avec Nick Nolte, Gary Busey est l'un des comédiens les plus prolifiques des Etats-Unis. Ancien musicien, nominé à l'Oscar pour **The Buddy Holly Story**, il excelle dans les rôles de méchants. Des rôles qu'il tient surtout dans de grosses productions comme **Piège en Haute Mer** et **L'Arme Fatale**. Sa filmographie ne cesse de naviguer des blockbusters hollywoodiens (**La Firme**, **Drop Zone**, **Predator 2**, **Point Break**) à la série B dont il est l'un des plus vaillants suppôts. Une valeur sûre. Une garantie que le personnage qu'il interprète soit réussi même si le film est un désastre. Mais, en règle générale, Gary Busey évite de se compromette dans des navets indignes, quoi qu'on l'ait surpris à cachetonner dans des choses comme **Peur Bleue**. **The Chain**, **Gunman** et **Lethal Tender** tendent à prouver qu'il choisit avec discernement ses projets, même alimentaires.

The Chain est une très agréable surprise où l'acteur s'investit plus que de coutume. Il y interprète Frank Morrisey, un flic de Boston obsédé par le trafiquant d'armes Carlos qui lui échappe systématiquement. Mis au banc de la police, il prend de prétendues vacances avec sa femme. Un prétexte de plus pour mettre Carlos hors d'état de nuire. Il aurait été signalé dans cette dictature du Sud Est asiatique. Morrisey le piège et, à la suite de l'explosion d'un rafiot chargé de dynamite, se retrouve menotté à lui. Comme chien et chat, les deux hommes sont fait prisonniers par une milice para-gouvernementale. Condamnés aux travaux forcés au fin fond de la jungle, ils sont désormais enchaînés l'un à l'autre. Enchaînés dans une évasion après que les rebelles aient attaqué le camp...
The Chain, c'est la version buddy-movie de... **La Chaîne**, classique dans lequel un Noir (Sidney Poitier) et un Blanc raciste (Tony Curtis) en venaient à des sentiments de tolérance du fait de leur promiscuité obligée. Autrement dit, le film fonctionne sur la régression d'une rivalité d'abord haineuse, puis complice. Schéma connu mais bien illustré, surtout que Luca Bercovici ne laisse pas lambiner l'action un seul instant. Que le duo Gary Busey-Victor Rivers opère bien. Que quelques séquences portent la signature d'un cinéaste en progrès constants. Notamment celle où le Colonel Cortez abat, dans une magnifique rotation de la caméra, les derniers survivants à l'attaque de son bastion.


▲ *Gary Busey dans* ***Lethal Tender*** ▲

Dans **Gunman**, Gary Busey incarne une fripouille doublée d'un pigeon, le mafioso Jack Rushton qui demande au tueur de la famille, John Hardin, d'éliminer sa femme, Rena, coupable d'avoir détourné des informations compromettantes à son sujet. Des informations qui valent très cher. Problème : Hardin est l'amant de la très manipulatrice et vénale Rena. Pour donner le change à son époux, celle-ci suggère à Hardin d'utiliser le cadavre de sa sœur jumelle, la très sage Kathy Payne. Le tueur se contente de la kidnapper....
Si Gary Busey compose un personnage jouissif de gangster excessivement nerveux, brimant à loisir son neveu, et Michael Madsen une gâchette cool à la Tarantino, c'est Jennifer Tilly qui tire toutes les couvertures de **Gunman** à elle. Dans le rôle de la sulfureuse Rena Rushton, nymphomane de surcroît, elle en rajoute des tonnes pour mieux incarner sa timorée frangine. Une belle double-performance pour celle qui, deux ans plus tard, se révèlera aussi troublante dans **Bound**. Par ailleurs sous influence des maîtres du néo-p'olar moderne (Tarantino, John Dahl, Bryan Singer), **Gunman** se laisse gentiment voir, en dépit d'une mise en scène empruntée (c'est vraiment le cas de le dire), manquant singulièrement de spontanéité...

Gary Busey personnifie un autre méchant dans **Lethal Tender**, un certain Turner qui fait main basse sur plusieurs dizaines de millions de dollars et d'obligations vouées à la destruction dans un dépôt fédéral. Son plan : investir une usine de retraitement des eaux toute proche, simuler une prise d'otages terroriste et faire passer le pactole d'un endroit à l'autre. Tout se serait déroulé à merveille si le flic David Chase et l'ingénieur Melissa Wilkins ne jouaient pas à Bruce Willis dans **Piège de Cristal** dont **Lethal Tender** est un évident ersatz.
Un ersatz qui vaut essentiellement par le cabotinage de vilains pittoresques, seule possibilité d'animer un scénario ultra-prévisible dans ses moindres rebondissements. Gary Busey sourit de toutes ses dents à éliminer ses complices tandis que Kim Coates, son lieutenant, donne dans le mysticisme catholique et les devinettes sur la capitale et la superficie des Etats américains. Des bonnes idées certes, mais qui ne pallient pas aux carences d'une histoire réchauffée et à l'inexpressivité de Jeff Fahey, Bruce Willis de contrefaçon de cette série B aussitôt vue aussitôt oubliée.

TF1 Vidéo & Les Films de l'Astre présentent *THE CHAIN* (USA - 1996) avec Gary Busey - Victor Rivers - Jamie Rose - Rez Cortez **réalisé par** Luca Bercovici

Delta Vidéo & PolyGram Vidéo présentent *GUNMAN* (*MAN WITH A GUN* - Canada - 1995) avec Michael Madsen - Jennifer Tilly - Gary Busey - Robert Loggia - Ian Tracey - Bill Cobbs **réalisé par** David Wyles

Film Office présente *LETHAL TENDER* (Canada - 1996) avec Jeff Fahey - Kim Coates - Gary Busey - Carrie-Ann Moss - Denis Akiyama - David Mucci **réalisé par** John Bradshaw


▲ *Gary Busey dans* ***The Chain*** ▲

OUVREZ-LA !

le grand blues

Je me hâte après la projection du **Cinquième Elément**, tant est oubliable le contenu de ce «film». Mais en fait, je ne peux pas ne pas me souvenir des actions, des décors, des personnages, des enjeux, des répliques, des situations : car tout ceci, comme à toute personne qui a regardé des fictions dans sa vie, m'est très familier.
Je mets au défi quiconque de trouver dans **Le Cinquième Elément** une seule chose originale et personnelle imputable à son signataire : nous commençons en Egypte, et pour ne citer qu'un film récent, **Stargate** est passé par là. Arrive ensuite le Mal absolu et mystérieux, tellement d'ailleurs qu'à aucun moment nous ne recevrons d'information qui aurait pu le crédibiliser. Puis nous retrouvons les militaires à œillères, l'ancien soldat à la retraite qu'on vient chercher parce qu'il est le meilleur, le «cinquième élément» (dont on n'aura pas plus d'explications : vivait-elle avant ? Que deviendra-t-elle après ?) qui tombe comme par hasard sur le héros, la poursuite en voitures volantes (un vrai **Retour vers le Futur**), les terroristes (extraterrestres, dingue !!!), le-vieux-sage-qui-attend-l'être-élu, le voyage spatial (à la vitesse de la lumière, incroyable !), la fin insoutenable de suspense...
Les quelques moments qui auraient pu être beaux, comme la diva, sont sacrifiés au profit du branché ou du spectaculaire : pourquoi se déhanche-t-elle soudainement ? Pour briser la poésie qui a failli s'installer, sûrement. Jean-Paul Gaultier, lui, peut être satisfait de ce défilé géant, mais ce n'est pas son coup d'essai cinématographique. Même les effets spéciaux sont éculés et sans aucune créativité...
Qu'espère Luc Besson ? Certainement un triomphe de la part de ses fans, comme son personnage d'animateur radio ridicule mais adulé par des opportunistes décérébrés. Apre ? Déçu.

Thibaud de Montjoye



■ *Luc Besson : avec* ***Le Cinquième Elément****, il ne s'est pas fait que des amis !* ■

loué soit le saint

Lectrice de votre magazine depuis deux ans, j'aime bien vos articles pertinents sur les nouveaux films. Mais je ne suis pas contente des propos que vous tenez sur Val Kilmer dans votre numéro 67. Vous dites que personne ne se souvient de son interprétation dans **Batman Forever** alors que ça a été le succès n°1 aux USA en 1995 et que le film a bien marché en France ! De plus, lors de sa sortie, vous aviez fait de bons articles sur l'acteur. Je m'étonne aussi que vous vous mettiez à colporter des rumeurs non vérifiées et sûrement erronées faisant état de l'incapacité de Kilmer à dire son texte dans **L'Ile du Dr Moreau**, alors qu'il sort de l'école d'art dramatique de Julliard !
Val est un acteur très talentueux qui a des rôles très forts à son actif : **The Doors**, **Tombstone**, **Top Gun**, **Willow**, **Heat**... Si je vous écris, c'est parce que je suis en colère de voir un magazine de cinéma se mettre à descendre en flèche un acteur comme la presse à scandale. J'espère que vous parlerez de **The Saint** et que vous aurez plus de discernement dans vos prochains articles.

Anne Borel

Nous n'avons jamais dit que Val Kilmer n'était pas talentueux, bien au contraire. Mais le talent ne fait pas tout à Hollywood, et l'acteur n'a pas laissé que des bons souvenirs à ceux avec qui il a travaillé. Comme tu le liras dans ce numéro, sa réputation n'est pas uniquement le fruit de vilaines rumeurs. Et il n'y pas plus de raison de remettre en cause la parole de ces détracteurs que celle de ses défenseurs.

grosses pétoires

Salut. Je me suis amusé, dans le numéro 67, à noter les pages où l'on peut voir des individus porter ostensiblement des flingues. Cela donne : p.3, p.4, p.5, p.10, p.17, p.18 - respirez - p.32, p.34, p.35 (argh !), p.42, p.43, p.46, p.47, p.48 (mais donnez-lui une arme, bande d'égoïstes !), p.49 (ah non, c'est un couteau !) et une espèce de fusil à eau p.50 (ouf !). Soit, à peu près, une vingtaine d'armes, ce qui est dans la moyenne d'*Impact*.
Bon, c'est pas tout ça, mais il faut que je ramène la vidéo d'**Une Nuit en Enfer** sur laquelle je me suis littéralement éclaté.

David Cuvelier

Oui, c'est vrai, quand on a le choix entre deux photos, avec ou sans flingue, on publie presque toujours avec. On nous a déjà reproché ce fétichisme (ou cette facilité). Faut pas tout mélanger. Soyons clair : nous ne vendons pas d'armes, nous n'en assurons pas non plus la promotion, et, à la différence des flingues réels, ceux montrés au cinéma ou dans Impact *ne tuent pas. Mais franchement, que ferait l'inspecteur Harry sans son Magnum 44 ? Taper le carton avec Maigret, peut-être ?*

roméo choc pour juliette chic

Bonjour à tous. Je vais vous parler de William Shakespeare (non, ne partez pas !) ou plutôt de son œuvre la plus connue, Roméo et Juliette. Mais attention, pas la énième adaptation théâtrale ni le prochain film de Sir Kenneth Branagh, mais la version moderne et branchée de Baz Luhrmann, un type qui ne doit pas fumer que des cigarettes.
Si quelqu'un m'avait dit un jour que j'irais voir une adaptation de Shakespeare au cinéma, je lui aurais ri au nez. Je m'attendais à tout sauf à ça. Quel choc ! J'ai reçu les dix premières minutes comme une grande claque. C'est sans aucun doute, d'un point de vue visuel, l'un des plus beaux films que j'ai vus depuis un bon moment. Ou comment filmer une histoire mille fois racontée de façon complètement originale. Le plus fort est d'avoir réussi à intégrer la langue de Shakespeare dans cet univers entièrement relooké. Bien sûr, le texte de Shakespeare étant pour moi ce que le langage de **La Haine** est à mon grand-père, certaines tirades me sont largement passées au-dessus de la tête. Mais qu'importe, les acteurs sont fabuleux, notamment l'excellent Leonardo di Caprio et le décidément très bon John Leguizamo. Vraiment une excellente surprise.

Frédéric Gamba



NOUVEAU !

RAYON de K7 VIDÉO à prix réduits.

Plus de 2.000 TITRES divers et fantastiques.

Neuf et occasion. MOVIES 2000 rachète également vos K7 vidéo.

MOVIES 2000 la librairie

49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS
(Métro St Georges ou Pigalle)
Librairie ouverte de 14 h 30 à 19 h du mardi au samedi. Vente par correspondance assurée.
Tél.: 42.81.02.65

photos - portraits - jaquettes vidéo - jeux d'exploitation affiches - fanzines et les anciens numéros de MAD MOVIES et IMPACT

tout sur FREDDY STALLONE STAR WARS JAMES BOND VAN DAMME GIBSON - ALIEN SCHWARZENEGGER SÉRIES TV - les films à l'affiche et les stars du moment

Le Club DiAL
groupe PolyGram

Choisissez vos vidéocassettes préférées pour



(jusqu'à 5 vidéocassettes maximum)

RECEVEZ EN PLUS 2 CADEAUX



AVENTURE/ACTION

1530 Black Bayou - *avec C. Norris*
7034 Cavale sans issue - *avec J. Cl. Van Damme...*
6671 Combat Mortel - *Traque sanglante*
5536 Double Impact - *avec J. Cl. Van Damme...*
1532 Epreuve mortelle - *avec B. Blanks et R. Piper*
5241 Expect No Mercy - *Sans pitié ni pardon*
6136 Goldeneye 007 - *avec Pierce Brosnan*
4772 Drop zone - *avec Wesley Snipes...*
5648 Lancelot - *avec S. Connery, R. Gere...*
3407 Fortress - *avec Christophe Lambert...*
1555 Le Maître de Guerre
5739 Op Center
6293 Last action hero - *avec A. Schwarzenegger*
1485 Pulp Fiction - *avec J. Travolta, R. Arquette...*
0136 Midnight Express - *film de Alan Parker*
6125 Money train - *film de Joseph Ruben*
9163 Mort ou vif - *avec Sharon Stone...*
0137 Nikita - *film de Luc Besson*
6505 Piège en eaux troubles - *avec Bruce Willis...*
5731 Snapdragon - *avec Pamela Anderson...*
0126 Terminator 2 - *avec A. Schwarzenegger...*
6631 Sniper - *Tireur D'Élite*
3592 Streetfighter - *de Steven E. De Souza*
5514 Texas Ranger 2 - *avec Chuck Norris (1994)*
5786 The Killer - *Un film de John Woo*
5930 Traque sur Internet - *de Irwin Winkler*
7042 Universal Soldier - *Avec J.C Van Damme...*

COMEDIES

8304 Le Bal Des Vampires - *de et avec R. Polanski*
2431 S.O.S Fantomes 1 - *film de I. Reitman*
4111 S.O.S Fantomes 2 - *film de I. Reitman*

HORREUR

3909 Freddy sort de la nuit - *avec Robert Englud*
6796 La Chose D'un Autre Monde - *(1951)*
3910 Le bazaar de l'épouvante
5288 Amityville 4 - *avec N. Lloyd et P. Duke*
0034 Chromosome 3
0033 Creepshow
6238 Creepshow 2 - *Un film de Michael Gornick*
8096 Cujo - *d'après une histoire de Stephen King*
4870 Frissons - *avec Barbara Steele, Paul Hamton...*
6424 Horror Cannibal
6932 La nuit des morts vivants
0032 L'enfer Des Zombies
0296 L'exorciste - *avec E. Burstyn*
6165 L'exorciste 3 - *La suite*
0030 Scanners
3447 Vendredi 13

SCIENCE FICTION

1309 Batman 1- *avec J. Nicholson et M. Keaton*
0897 Batman, Le Défi - *avec M. Keaton, M. Pfeiffer...*
9182 Batman forever - *avec J. Carrey, Val Kilmer...*

KARATE

5834 Kickboxer 5 - *avec Mark Dacascos...*
6227 Le scorpion rouge 2 - *avec J. Savage...*

POLICIER/SUSPENSE

5712 La mort en dédicace - *avec Sharon Stone...*
3875 Scarface - *avec Al Pacino et M. Pfeiffer*
9500 Basic Instinct - *avec M. Douglas*

FANTASTIQUE

9226 Alerte ! - *avec Dustin Hoffman*
5251 Candyman 2 - *Un film de Bill Condon*
3596 Entretien avec un vampire - *avec B. Pitt...*
0135 Rencontre du 3e Type
4958 Absolom 2022 - *avec Ray Liotta...*
0129 Dracula - *film de Francis Coppola*
3615 Frelons - *avec R. Hays, N. Stafford...*
7045 L'expérience interdite - *avec J. Roberts...*
8112 La famille Addams - *avec Raul Julia...*
4504 Frankenstein - *avec Robert De Niro...*
5791 La mutante - *avec Ben Kingsley*
4790 Stargate
1534 Les langoliers - *avec P. Wettig et D. Morse*
1871 Metal beast - *avec Kim Delaney*
5730 Starforce - *avec Brigitte Nielsen*
3874 Virus - *Avec N. Sheridan et William Devane*

EROTIQUE

3849 Imma Yojo - *Volume 1*
3850 Imma Yojo - *Volume 2*
interdit aux moins de 18 ans
3256 Le livre érotique de la jungle



Plus Un élégant stylo bille noir et doré

Plus Un cadeau surprise si vous répondez dans les 10 jours

DÉCOUVREZ LES PRIVILEGES DU CLUB DIAL

Une offre EXCEPTIONNELLE...
Vous recevez les vidéocassettes que vous préférez au prix de 15 F chacune + 39 F de frais d'envoi (jusqu'à 5 vidéocassettes maximum), votre stylo bille noir et doré gratuit et un cadeau surprise.

Une garantie de SATISFACTION...
Si après 10 jours vous n'êtes pas entièrement satisfait, vous nous les renvoyez et vous serez intégralement remboursé. Si vous les conservez, vous devenez Membre du Club.

Vous ECONOMISEZ près de 30%
sur le prix habituel de vos vidéocassettes. Offre de bienvenue, prix spécial nouveauté, prix -20% sur chaque 2è achat, gratuits fidélité... une économie totale de près de 30% sur le prix habituel de vos vidéocassettes.

Vous découvrez TOUTES LES NOUVEAUTÉS de la vidéo
Toutes les 4 semaines environ, dans votre magazine gratuit, vous trouverez 300 titres dont toutes les nouveautés du mois ainsi que la Sélection du Club. Si vous ne souhaitez pas recevoir cette Sélection, faites nous le savoir simplement par minitel ou téléphone (24h sur 24 même le dimanche) ou en nous retournant la carte réponse jointe au magazine.

Vous êtes satisfait ou REMBOURSÉ
Le Club Dial vous propose exclusivement des vidéocassettes originales, garanties neuves. Elles sont fabriquées par les plus grandes maisons d'édition. Si toutefois une vidéocassette ne vous donnait pas entière satisfaction, elle vous serait immédiatement échangée ou remboursée.

Tout est CLAIR
Pour bénéficier de tous ces avantages, un seul engagement : acheter à Prix Club Dial (à partir de 99 F la vidéocassette) dans un délai maximum de 2 ans, 6 vidéocassettes seulement (dont 3 au moins la première année).

Vous êtes TOTALEMENT LIBRE :
Contrairement à la plupart des autres Clubs, VOUS N'ÊTES PAS LIÉ POUR 2 ANS : vous partez quand vous le décidez et en plus vous n'êtes pas obligé d'acheter dans chaque magazine.

A renvoyer sous enveloppe affranchie au Club Dial - TSA 78001 - 91168 LONGJUMEAU CEDEX

Le Club DiAL **OUI!** Envoyez-moi les vidéocassettes dont j'ai noté les références ci-dessous, pour 15 F seulement chacune (jusqu'à 5 vidéocassettes maximum) + frais d'envoi.

Envoyez-moi aussi mon stylo bille noir et doré et mon cadeau surprise si je réponds dans les 10 jours.

Si je ne suis pas entièrement satisfait, je vous les retournerai sous 10 jours, mon adhésion sera annulée et je serai intégralement remboursé. Si je les conserve, je deviendrai Membre du Club. J'accepte alors d'acheter dans un délai maximum de 2 ans, 6 vidéocassettes à prix Club Dial, dont 3 au moins la première année. C'est mon seul engagement. Dans chaque magazine mensuel me sera présentée la sélection du Club. Si je ne veux pas la recevoir, je vous le ferai savoir soit par minitel ou téléphone (24 H sur 24, 7 jours sur 7) soit en retournant la carte réponse jointe au magazine mensuel. Je ne suis pas lié pour 2 ans. Je peux quitter le Club quand je le décide après avoir acheté mes 6 vidéocassettes, et je ne suis pas obligé d'acheter dans chaque magazine.

VOICI LES VIDEOCASSETTES QUE JE CHOISIS. J'INSCRIS CI-DESSOUS LEUR N°

N°					3	15F	1 SLAY
N°					3	15F	2 SLAZ
N°					3	15F	3 SLA2
N°					3	15F	4 SLA3
N°					3	15F	5 SLA4
Frais d'envoi forfaitaires* *Quel que soit le nombre de vidéocassettes commandées						+39F	AP 236
TOTAL A PAYER							

Mon genre de cinéma préféré : (cochez une seule case)

AVENTURES/ ACTION 236 1 — HORREUR 236 6 — COMEDIES/ HUMOUR 236 4
KARATE 236 5 — FANTASTIQUE 236 6 — SCIENCE FICTION 236 6

Je joins mon règlement à l'ordre du Club Dial par (cochez une seule case)
❑ chèque bancaire ❑ chèque postal ❑ mandat lettre

(MAJUSCULES S.V.P.) ❑ M. ❑ Mme ❑ Mlle

NOM ______ PRENOM ______

N° ____ RUE / AV. /BD ______

CODE POSTAL |_|_|_|_|_| VILLE ______

2 CADEAUX CE SUPERBE STYLO BILLE ET UN CADEAU SURPRISE !

SIGNATURE INDISPENSABLE

(Celle des parents ou du tuteur pour les mineurs)

Nous ne pouvons satisfaire de commande sans signature ni règlement. Offre limitée à un envoi par foyer, réservée aux NON ADHÉRENTS et à la France Métropolitaine, liée à l'acceptation du Club et valable jusqu'au 18.08.97 dans la limite des stocks disponibles.

DIAL R.C.S. Nanterre B 702 026 154 - Tél : 01 40 96 92 99 - Ave Maurice Ravel - 92165 Antony Cedex

SCHWARZENEGGER
L'EFFACEUR

en VENTE en VIDEO
et DISQUE LASER





JOUEZ ET GAGNEZ

10 MAGNÉTOSCOPES TOSHIBA
100 CASSETTES DU TOURNAGE - 200 T-SHIRT "L'EFFACEUR"

au 08 36 68 30 01*

Regardez bien la jaquette et répondez à ces trois questions :
Quelle est la durée de la cassette ? Quel animal figure au verso de la jaquette ?
Quel est le nom de Schwarzenegger dans l'Effaceur ?

* 2,23 FF la mn.



